

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [218]
– La forteresse
des voluptés**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA FORTERESSE DES VOLUPTÉS

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°218)

LA FORTERESSE DES
VOLUPTÉS

Gérard de Villiers

PRESENTE

**BRIGADE
MONDIALE**

Par Michel Brice

**LA
FORTERESSE
DES
VOLUPTÉS**

VAUVENARGUES



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

La fête battait son plein. Tout ce que Paris comptait de célébrités de la jet-set internationale s'entassait dans les salons de la villa de Nina Crémili à Enghien. Le hall d'entrée était même noir de monde. Et pour cause, Nina y avait installé son cadeau de bienvenue : une fille nue enchaînée sur un grand lit rond drapé de soie noire, une fille payée pour satisfaire les caprices les plus extravagants de ses invités. Oui la fête battait son plein...

Pourtant Nina avait l'esprit ailleurs. Elle dérivait quelque part en pleine mer, au large de la Bretagne, sur une plate-forme désaffectée située juste à la limite des eaux territoriales. En ce moment, se déroulait là-bas une opération qui allait lui permettre de conclure en apothéose une carrière qu'elle avait menée, à la force du poignet, d'une enfance misérable jusqu'aux plus hautes sphères de la réussite et du pouvoir : patronne du plus juteux bordel flottant qui soit au monde. Le plus inexpugnable aussi car cette forteresse sexuelle Offshore, au même titre qu'un paradis fiscal, n'était soumise à aucune loi.

CHAPITRE PREMIER



« — Bonjour. Vous êtes bien chez Anne-Charlotte et Alexis, mais nous sommes désolés de ne pouvoir vous répondre actuellement. Anne-Charlotte est en effet attachée par des menottes aux montants du lit ; quant à Alexis, il est en train de la torturer avec un fer rouge et des bouteilles de Coca Cola... Veuillez avoir l'amabilité de nous excuser cette indisponibilité passagère et de nous rappeler ultérieurement... »

Nina Crémili coupa la communication et reposa le téléphone portable sur un guéridon. « Crétin », songea-t-elle. Le crétin n'était autre qu'Alexis, son frère, qui trouvait extrêmement chic d'enregistrer ce genre de messages sur son répondeur lorsque lui et Anne-Charlotte, sa femme, s'absentaient. Généralement d'ailleurs pour passer la soirée dans une boîte échangiste.

Elle attrapa son paquet de Panter et en alluma un. Depuis quelque temps, elle ne fumait plus que des cigares. Ça emmerdait tout le monde et elle aimait bien emmerder les gens. Elle rejeta en l'air une longue bouffée de fumée blanche. Où pouvait-il bien être d'ailleurs, ce « crétin » d'Alexis ? Il lui avait promis de venir faire un tour à sa soirée. Elle avait absolument besoin de ses conseils, il fallait qu'elle lui parle dans les plus brefs délais, il avait énormément de défauts mais c'était un juriste hors pair ; et, dans les circonstances présentes, elle avait besoin de ses lumières et de son appui. « L'opération Cocagne » était en route, maintenant, et elle ne pouvait plus l'arrêter, même si elle l'avait voulu.

De toute façon, elle ne le voulait pas.

L'opération Cocagne c'était son œuvre, son enfant, elle veillerait à ce qu'elle aille jusqu'à son terme.

Elle écrasa son cigare dans un cendrier et, un peu oppressée par tout ce qu'entraînait dans son esprit ce projet Cocagne, elle retraversa les interminables salons de ce qu'elle appelait, un peu par dérision, son « Château » puis gagna le hall d'entrée.

Celui-ci faisait plus de soixante mètres carrés, les murs en étaient lambrissés, un lustre à pampilles étincelantes l'illuminait, et un grand lit de forme ronde et couvert de draps de soie en occupait le centre.

Une fille y était crucifiée.

Une admirable brune totalement nue et prodigieusement offerte.

Les premiers invités, en pénétrant dans la somptueuse demeure de Nina Crémili, avaient été chaleureusement et personnellement encouragés à lui faire ce qu'il leur plaisait. La plupart n'avaient pas beaucoup d'imagination, ils lui balançaient une gifle au passage, ou bien ils s'emparaient d'une des cravaches réunies en bouquet dans un long porte-parapluies de cuivre, et ils lui en envoyaient un coup, généralement entre les seins, sur le ventre ou à l'intérieur des cuisses. Du tout venant, en somme. Mais Nina ne s'inquiétait pas. La nuit ne faisait que commencer, et il fallait d'abord que l'ambiance se dégèle.

Ensuite...

Ensuite, ce serait comme d'habitude. La folie jusqu'à l'aube.

À chaque coup qu'elle recevait, la longue fille brune lâchait un cri étouffé, et se cabrait autant que les chaînes qui entravaient tout son corps le lui permettaient. De belles et lourdes chaînes en acier poli qui lui passaient entre les fesses, rentraient dans son sexe, remontaient en croix sur sa poitrine, rejoignaient les bracelets, d'acier également, qui enserraient ses poignets, ainsi que le collier d'acier qu'elle portait autour du cou.

Bras et jambes largement ouverts, la fille brune criait, mais ça faisait partie du jeu. Drôle de jeu, sans doute, mais elle en avait accepté les règles.

Elle avait accepté d'être « la chose » de la soirée.

« La chose » avait un nom. Elle s'appelait Theodora Manson, mais c'était pour la frime. Sur ses papiers d'identité, en réalité, elle se nommait Élisabeth Descamps. Elle débutait dans le journalisme, mais la vie d'une jeune journaliste n'est pas facile tous les jours, alors elle acceptait parfois des extras, comme ici, chez Nina Crémili, de se faire fouetter et sans doute, plus tard, violer par une kyrielle de types plus ou moins éméchés. Heureusement, elle avait toujours eu des tendances exhibitionnistes et les hommes ne lui faisaient pas peur. Et puis, surtout, il y avait l'appât du gain. Avec ce qu'elle allait gagner cette nuit elle aurait de quoi payer son loyer pendant six mois. En résumé, à part les cris qu'elle lâchait de temps en temps quand un invité cognait trop fort, elle subissait l'épreuve sans trop songer à se plaindre.

Dehors, il faisait un temps de chien. Pluie, vent, froid polaire sur toute la France. Jusqu'ici, derrière les murs épais de la villa de Nina Crémili, on entendait rugir les bourrasques. Une fois de plus, en cette nuit de janvier glacial, on se bousculait à la grande fête annuelle de Nina, l'une des reines de la haute couture et du prêt-à-porter qui avait déclenché un joli de succès de scandale, lors de son dernier défilé, en s'inspirant de la vogue du

sadomasochisme, ou plutôt de son prolongement moderne, le néo fétichisme, que les branchés de la jet-set préfèrent désigner par son équivalent anglais de *neo-fetish*. Un délire de cuir, vinyle, latex, d'uniformes de pseudo-flics, pseudo-infirmières, pseudo-soubrettes, pseudo-militaires. Il y avait aussi profusion de masques à gaz, cagoules et colliers de chien. Nina elle-même, ce soir, s'était affublée d'un corset de cuir noir, d'une minijupe en vinyle sous laquelle elle ne portait rien, et de cuissardes.

Elle eut brusquement besoin d'un nouveau cigare et reprit la direction du hall d'entrée. Sept types l'accostèrent. Elle n'en connaissait que trois. L'un, Alphonse, était un célèbre animateur de télévision, le second un confrère de la haute couture, le troisième était le patron d'un groupe de journaux féminins prospères. Les autres devaient être des invités d'invités. Nina encourageait fréquemment ses amis à amener à ses fêtes de parfait (e) s inconnu (e) s. Une variante du *Dîner de cons* (ou de connes), en somme. Ils avaient l'avantage d'apporter du sang neuf. D'avoir des têtes de jamais-encore-vus. Ça brisait le ronron du petit cercle étroit du Tout-Paris branché dont Nina, parfois, avait plus qu'assez.

— Est-ce qu'on peut la détacher ? interrogea aimablement Alphonse en montrant Theodora Manson enchaînée sur son lit rond aux draps de soie noire.

Nina secoua la tête.

— Non, mais les liens sont assez lâches, inutile de la détacher, vous pouvez la tourner et la retourner dans tous les sens et en faire ce que vous voulez.

Émoustillés, les sept types se précipitèrent vers le lit.

Masquant sa nervosité, Nina se réempara de son téléphone portable et composa de nouveau le numéro de son frère.

« — Bonjour. Vous êtes bien chez Anne-Charlotte et Alexis, mais nous sommes désolés de ne pouvoir vous répondre actuellement. Anne-Charlotte est en effet attachée par des menottes aux montants... »

Elle coupa la communication et composa le numéro du portable de son frère. Comme de juste, il était sur messagerie.

Elle soupira, excédée, et regagna les salons. Énormément de monde, maintenant, se pressait au rez-de-chaussée de son « Château ». Une immense villa en fait, qui comportait plus de vingt pièces réparties sur trois étages. Elle regarda autour d'elle. Des invités se déplaçaient, d'autres bavardaient par groupes en buvant du champagne. Il n'était pas question, malheureusement, à cause du temps, de mettre le nez dehors ni de fouler les superbes pelouses parfaitement entretenues qui descendaient en pente douce vers le lac d'Enghien, en face du casino.

Cette bâtisse, Nina Crémili l'avait achetée deux ans plus tôt, mais elle n'y venait que rarement, et la plupart du temps pour y organiser des festivités. Elle préférait en général son appartement de la rue Pierre-I^{er}-de-Serbie ou son

mas de Ramatuelle enfoui sous les palmiers et les eucalyptus. Brusquement, la pensée de l'opération Cocagne revint hanter son esprit. Elle tenta de la chasser. Il serait bien temps demain d'y penser.

Mais elle ne parvenait pas à l'oublier.

« Il faut que je prenne quelque chose », décida-t-elle.

Elle savait où trouver ce quelque chose.

Élisabeth Descamps, alias Theodora Manson, grimaça et serra les poings. Le type qui s'enfonçait entre ses fesses lui faisait un mal de chien. Elle l'entendait, dans son dos, râler et souffler d'excitation comme un phoque.

Évidemment, dans la position où elle était, ce qu'elle pouvait apprendre de ce partenaire, qui s'était d'office invité au fond de ses reins sans lui demander son avis, était forcément limité.

À quatre pattes au milieu des draps de soie noire du lit, avec cet autre type qui, lui, s'était couché sous elle et qui l'empalait par des voies plus orthodoxes, tandis qu'elle agitait manuellement les membres virils de deux autres partenaires, et qu'un cinquième individu, un gros aux cheveux gris et au ventre proéminent, cherchait à lui enfoncer le plus loin possible au fond de la bouche un énorme truc violacé où courait un fin réseau de veinules bleuâtres, son autonomie de mouvements était plutôt réduite.

Tout ce qu'elle savait du type qui la possédait si sauvagement par derrière, c'était que le spectacle de son derrière, précisément, était loin de le laisser indifférent.

— Ce cul ! Ce cul de jument qu'elle a ! grognait-il à intervalles réguliers, tandis qu'il s'engloutissait en elle avec une avidité extraordinaire autant qu'infatigable.

Pour être plus à même de la pénétrer, il avait tiré sur le côté la chaîne qui passait entre ses cuisses et ses fesses comme il l'aurait fait de la ficelle d'un string.

C'était vrai qu'elle avait un superbe cul, comme il disait, mais le reste non plus n'était pas mal. Son visage triangulaire entouré de longs cheveux noirs ondulés. Ses yeux fendus en amande aux lueurs violettes. Sa bouche large et gourmande. Ses seins lourds mais droits aux longues pointes grosseille. La touffe noire bouillonnante de son pubis, enfin, entre un ventre parfaitement plat et des cuisses rondes et musclées. Pour résumer, elle était superbe et elle le savait. Ce n'était quand même pas une raison pour la massacrer comme ça. D'autant qu'en même temps l'autre, le gros qui lui avait planté son membre au fond de la bouche semblait s'être donné comme but dans la vie de l'étouffer. Main droite sur sa nuque, il la poussait vers son ventre, lui écrasait le visage et l'empêchait de respirer. Elle sentit des larmes lui venir sous les paupières. Elle essaya d'abstraire son esprit de tous ces engins virils qui la harcelaient en même temps tandis que ses chaînes, au moindre mouvement

qu'elle faisait, cliquetaient. Où était-elle ? Ah oui, à Enghien.

C'était la première fois qu'elle y venait. Tout avait commencé trois heures plus tôt avec une grosse flèche peinte au bord de la route venant de Paris : « Casino d'Enghien ». Elle ne savait même pas auparavant qu'il y avait un casino dans ce patelin. Passées les barres HLM d'Épinay, elle avait eu l'impression d'entrer dans un autre monde. Le lac, les réverbères second Empire, les thermes, le casino, tous les vestiges de cette station balnéaire si proche de Paris racontaient l'histoire révolue d'une cité dont la splendeur avait démarré plus de cent cinquante ans auparavant, lorsque le roi Louis XVIII, qui souffrait d'ulcères aux jambes, avait soigné ses plaies avec des bains d'eaux sulfureuses. Du coup, la mode avait été lancée de venir à Enghien prendre les eaux. La princesse Mathilde, cousine de Napoléon II, y passait l'été dans sa villa des bords du lac. Aujourd'hui encore, d'innombrables bâtisses rococo, des chalets suisses, des façades de villas tortillées et baroques surgissaient le long des rues et autour de l'eau, à demi masquées par les feuillages vaporeux des saules pleureurs. À la belle saison, on pouvait s'en approcher en dérivant mollement sur un pédalo et rêver avec nostalgie sur des époques révolues.

De la demeure de Nina Crémili, on apercevait le casino, les thermes, et les deux immenses bâtisses blanches du *Grand Hôtel* et de l'*Hôtel du Lac*. Sans compter le long miroitement gris du lac lui-même. Où se reflétaient les céramiques colorées, la verrière Belle Époque et les autres ornements compliqués qui décoraient la façade de la villa de Nina. Cette demeure avait appartenu à un dramaturge célèbre de la fin du siècle dernier, auteur de pièces et d'opérettes à succès qui y avait invité des princesses, des reines du music-hall, d'autres hommes de lettres, des peintres, des sculpteurs, des hommes politiques. On y avait organisé alors, disait-on, des fêtes mémorables. En somme Nina reprenait la tradition. Quoiqu'en nettement plus corsé...

Theodora Manson n'avait pas vu grand-chose de tout cela, lorsqu'elle était arrivée trois heures plus tôt. Et maintenant, elle avait la tête ailleurs. Le reste aussi. Le reste surtout. Tous ces types à moitié dévêtus et qui l'entouraient lui flanquaient le vertige. Surtout celui qui, par-derrière, la pilonnait avec la patience et la régularité d'un trépan de forage. De temps en temps, il se retirait aux trois quarts, et il se regardait, il se contemplait, planté dans le magnifique derrière de la fille brune. Puis, renfonçant ses doigts dans la peau blanche de ses hanches, il replongeait d'une poussée puissante, inexorable, féroce.

Narines pincées, le visage inondé de sueur, les larmes aux yeux et souffle coupé, Theodora, envahie de partout, subissait ce viol multiple sans rien dire. Ballottée, submergée par une tempête où se mêlaient l'humiliation et quelque chose d'autre, quelque chose de plus troublant, comme une sorte de jouissance à s'abandonner ainsi, à être prise avec tant de sauvagerie, à s'anéantir dans le plaisir. Il y avait dans tout cela, se dit-elle, une dimension

destructrice et vertigineuse. Comme lorsqu'on répond à l'appel du vide...

Cela faisait déjà dix minutes que Sylvain Scopito empalait Theodora et répétait avec extase qu'elle avait « un cul de jument ». De temps en temps, pour qu'elle remue mieux des fesses, il lui assénait des grandes claques qui faisaient ondoyer la chair dense et pâle de son arrière-train. Crochant profondément les doigts dans ses hanches, il se ruait en elle à la façon d'un bulldozer, déchirant savamment le chemin de ses reins, tandis qu'un autre type, par en dessous, la poignardait très énergiquement, lui aussi, jusqu'au fond du ventre. À chaque nouvelle poussée, leurs deux membres se rencontraient, cognant l'un contre l'autre à travers le fin panneau de chair qui séparait les orifices de Theodora. C'était un contact troublant, insolite et excitant à la fois. À son corps défendant, toutes les idées de Sylvain Scopito se concentraient là-dessus, et ça commençait à l'énervier. Pour se libérer de cette obsession, il essayait de penser à autre chose. À son boulot de coursier, par exemple, puisqu'il était coursier. C'est même grâce à ça qu'il connaissait Alphonse Gruvilly, florissant patron d'Étoiles, la « boîte de prod » où il avait été engagé six mois plus tôt, alors qu'il venait juste de fêter ses vingt-trois ans. Ce soir, Alphonse (à la boîte, tout le monde l'appelait ainsi, même les employés les plus humbles, et le tutoiement faisait partie de la « culture maison »), au moment de quitter son bureau, l'avait croisé dans un couloir.

— Tu es déjà allé dans une touze ? lui avait-il demandé à brûle-pourpoint.

Une « touze » ? À l'air ahuri de Sylvain, Gruvilly avait compris que non, bien entendu, son coursier n'avait jamais participé à une partouze.

— C'est une fête mais on s'y éclate un max parce qu'on s'y mélange avec des tas de salopes, avait-il expliqué.

Et il avait aussitôt ajouté :

— Si tu veux je t'emmène, tu seras mon invité.

À cette perspective, Annabelle, la petite amie de Sylvain, n'avait pas pesé très lourd dans son esprit. Un coup de fil pour la prévenir qu'il rentrerait tard parce qu'il avait des livraisons à faire en banlieue avec sa bécane, et le reste de la journée s'était écoulé comme un rêve, à sillonner Paris sur un petit nuage.

Cela faisait deux ans qu'il était coursier, en plus de ses études de droit. Au début, il livrait des pizzas avec un vieux cyclomoteur pourri. Il avait vite appris le métier, qui consiste essentiellement à griller un maximum de feux rouges sans se faire coincer par les flics, à éviter de justesse les piétons, les vélos ou les portières de voiture qui s'ouvrent traîtreusement au moment où vous foncez. Il était devenu le roi des livreurs. Bien sûr, il avait toujours un peu la trouille de se payer un jour un camion ou un taxi. C'était déjà arrivé à plein d'autres coursiers qui, dans le meilleur des cas, étaient maintenant cloués sur une chaise roulante. Mais ça faisait partie des risques à courir et il les courait.

De toute façon, cette nuit, il ne pensait pas à tout ça. Il était dans un endroit somptueux, il participait à une « touze », il cavalcadait entre les fesses d'une fille superbe, rythmant ses coups de reins par de grandes claques sur sa croupe, et il était aux anges.

Pas de vraies partouzes sans gang-bang. C'était la doctrine que professait depuis toujours Alphonse Gruvilly, patron d'Étoiles et présentateur d'émissions de télé. Un gang-bang, c'est une orgie, bien sûr, mais qui met aux prises plusieurs mâles et une seule femme. Il y a seulement quinze ans, personne ne connaissait cette expression, même si la chose existe de toute éternité. Des parties collectives durant lesquelles une femme s'offre à dix, vingt, trente hommes ou plus, qui la prennent successivement ou simultanément, c'est un grand classique si on peut dire. Une figure obligée de l'univers érotique. C'est même devenu, dans le monde des échangistes, un genre à soi tout seul, une figure à part entière.

Une heure plus tôt, Sylvain Scopito ignorait tout des gang-bang. Et maintenant voilà qu'il participait à ce qui se serait appelé, en langage policier, un « viol en réunion » si la fille, même si elle renâclait visiblement à s'enfourner tant de membres en même temps, n'avait été consentante. Consentante et payée. Le jeune livreur continuait à nager dans l'ivresse. Il entendait à peine la musique qu'on venait de mettre à fond et qui hurlait à travers tout le rez-de-chaussée de la villa, mélange de techno, de hard-rock, d'électro et de rock gothique.

À part Gruvilly, son patron, qui étaient les autres types en train de se payer la fille brune ? Il l'ignorait et il s'en foutait. Deux étaient en smoking. Un autre avait des cheveux gris coiffés en chignon et portait une curieuse chemise à fleurs. Il y avait aussi un Noir, qui attendait très poliment son tour en agitant un membre long comme un tuyau d'arrosage. Et un Asiatique chauve qui riait machinalement, semblant trouver très drôle ce que Theodora faisait avec son sexe, qu'il avait glissé entre les doigts de sa main droite.

Le plus étrange, c'est que c'était la jeune femme, maintenant, qui paraissait mener le bal. Toute chargée de chaînes qu'elle était, écartelée de partout, possédée par tous les orifices, c'est elle qui prenait des initiatives. Même sans prononcer un mot (et pour cause : elle avait pratiquement tout le temps la bouche pleine), elle ordonnait, organisait, décidait. Elle quittait un sexe, puis, passant la langue sur ses voluptueuses lèvres rouges, en happait un autre. Elle léchait les engins qui se dressaient vers elle, les agaçant du bout de sa langue, courant le long des grosses veines bleues palpitantes, caressant les boules tièdes qui remuaient par-dessous, mettant la bouche en corolle pour les avaler rapidement. Elle respirait très fort. Des marbrures roses apparaissaient sur ses pommettes. Très vite, la rumeur avait couru à travers les salons qu'il y avait dans le hall d'entrée un spectacle à ne pas manquer. On rappliquait de partout. Des types, en arrivant, se déboutonnaient et présentaient leur membre comme une offrande.

Theodora s'était transformée en femme-orchestre. De temps en temps, elle lâchait les membres qu'elle caressait et avançait les mains pour déboutonner les pantalons des nouveaux venus, ouvrant des braguettes puis glissant des doigts experts dans l'ouverture, à la rencontre de virilités inédites. Il y en avait maintenant une bonne vingtaine qui se dressaient tout autour d'elles, comme au garde-à-vous.

Un peu à l'écart, Nina Crémili, la maîtresse de maison, contemplait le spectacle rêveusement en tirant sur un nouveau cigare. D'autant plus rêveusement qu'elle venait de s'envoyer plusieurs comprimés d'un médicament qui, vite absorbé par l'organisme, se diffusait rapidement dans le cerveau et provoquait un effet « défonçant » de longue durée, encore majoré s'il était associé à de l'alcool. Certes, pris à trop forte dose, il pouvait aussi conduire au coma, mais Nina savait encore se modérer, prendre juste la quantité qui convenait pour être délivrée de ses angoisses.

Ses angoisses... Brusquement son esprit s'évada. Par flashes successifs une série d'images la visita. Le vent sifflait. On était en pleine mer. Des vagues monstrueuses venaient se briser en rugissant contre les quatre énormes piliers de béton d'une vieille plateforme militaire désaffectée, au large de la Bretagne, au milieu de la Manche, à la limite des eaux territoriales. Une tempête affreuse faisait rage. Tandis que, lentement, un hélicoptère descendait vers cette étrange forteresse marine rongée par le sel et le vent. À l'intérieur de l'hélicoptère, quatre hommes armés de fusils-mitrailleurs AK-47. L'hélicoptère continuait à descendre. Visant l'héliport, au centre de la plateforme, une grande surface en forme de croix. Et, peu à peu, l'inscription peinte en blanc à l'extrémité de la plateforme devenait plus lisible : NEPTUNIA...

Nina Crémili réprima un frisson. Où en était l'opération Cocagne ? Impossible à savoir. Les quatre hommes chargés de la réaliser avaient bien sûr interdiction pure et simple de l'appeler avec leurs portables. De nos jours, quantités d'imbéciles se font coincer par les flics, à qui il suffit maintenant d'examiner les relevés de communications téléphoniques par portable pour démanteler des réseaux entiers. Non, il allait falloir qu'elle attende jusqu'à demain pour savoir si l'opération avait marché. Demain... Elle soupira ; demain lui paraissait situé à des distances incommensurables.

Elle plissa les yeux. Son long visage au teint mat, au nez mince et fort, aux yeux dorés, avait gardé toute sa beauté, mais c'était une beauté menacée, à présent, guettée par la flétrissure et par l'âge. Trente-neuf ans... Bientôt quarante, puis quarante-cinq, puis cinquante. La maturité, la vieillesse... Les horreurs du temps qui passe... Pour tout le monde elle était encore belle, mais pas pour elle-même. Elle seule était capable de lire sur son propre corps les premières traces encore imperceptibles de la décrépitude. Bien sûr, elle avait de l'argent, elle en avait beaucoup, elle allait en avoir encore davantage, en tout cas assez pour corriger les injures du temps. Mais ça ne suffisait pas. Le

seul, le vrai élixir de Jouvence, c'était le pouvoir, et elle en voulait plus, encore mille fois plus qu'elle n'en avait à l'heure présente.

Elle se réintéressa à ce qui se passait sur le lit rond. Tous ces types qui s'agglutinaient autour de la fille brune comme des abeilles autour de leur reine... Sale race des mâles... Elle avait toujours pactisé avec eux parce que, précisément, ils avaient le pouvoir, mais elle les avait toujours détestés aussi, plus ou moins secrètement. Ses yeux dorés se troublèrent. La fille brune se comportait de moins en moins comme « la chose » qu'elle était censée être. Elle avait désarçonné le jeune type qui, par-derrière, la pilonnait avec une belle ardeur, et elle caressait tous les membres qui se dressaient vers elle, avec une préférence visible pour celui du grand Noir, une sorte de batte de baseball qu'on aurait peint couleur bronze. Le Noir, Nina le connaissait bien. Il s'appelait Marc Fominat et il était en train de faire fortune dans la « co-veillance », un euphémisme pour désigner la vidéosurveillance.

En quelques années, les caméras s'étaient en effet multipliées comme des petits pains. D'abord dans le métro, les parkings, les couloirs d'entreprises, les ascenseurs, les supermarchés, les discothèques. Puis, plus récemment, dans les colonies de vacances, les crèches, les logements sociaux. Dans des résidences de plus en plus nombreuses, les caméras étaient branchées sur les parties communes et les résidents pouvaient visionner les allées et venues des gens sur leur écran de télévision. Les intranets résidentiels (l'installation d'un réseau privé dans un immeuble) se multipliaient. Sans compter l'utilisation des webcams en famille, avec l'habitude grandissante de filmer tout ce qui bouge, soi-même, son chat, les enfants, les voisins, puis d'en faire profiter les internautes. Tout le monde ou presque surveillait tout le monde. D'où le néologisme « co-veillance », c'est-à-dire surveillance mutuelle, partage de la surveillance.

Nina et Marc Fominat s'étaient associés pour produire et exploiter des sites érotiques avec webcams cachées (sous la douche, dans les toilettes, etc.). Un business dans lequel la concurrence faisait rage, mais Marc était d'une efficacité redoutable. Outre ses activités dans la « co-veillance », il avait récemment avalé plusieurs sociétés spécialisées dans l'Internet pour adultes. Son but était de créer à plus ou moins long terme une sorte de supermarché géant et virtuel de l'érotisme sur le Net où le « e-consommateur » trouverait de tout, depuis le sexe amateur jusqu'aux superstars du X, de la fellation la plus artisanale au gang-bang le plus professionnel. Son projet était en bonne voie de réalisation.

En aussi bonne voie, à vrai dire, que ce qu'était en train de lui faire Theodora. La paume droite de la jeune femme se refermait sur lui. Délicatement, elle glissait le long de son imposante colonne de chair, dont elle découvrait très doucement, du bout des doigts, le museau rose et palpitant.

Mais cela ne dura qu'un instant. Brusquement, elle lâcha ses proies et, écartant encore plus largement les cuisses, jambes un peu relevées, pieds

comme passés dans des étriers imaginaires, elle lâcha un ordre d'une voix rauque :

— Caressez-moi ! Touchez-moi ! Lèche-moi partout !

Immédiatement, ce fut la ruée, la bousculade. En désordre, tous les types se précipitaient sur la jeune femme. Certains, à genoux entre ses jambes, se battaient pour fouiller de la langue le fruit trempé de son sexe, sous le buisson foisonnant de ses poils noirs. D'autres y ajoutaient les doigts. L'Asiatique au rire si machinal qu'il semblait peint sur son visage rond décida d'aller explorer un autre orifice, un peu plus bas, entre les fesses de Theodora. Il y fourra un long index mince, que vinrent vite rejoindre le majeur et l'annulaire. Theodora lâchait des cris précipités, griffant de ses ongles la soie noire du lit. Plus haut, quelques paires de mains s'occupaient de ses vastes seins, les malaxant, les agitant, les remontant, jouant avec leurs bouts groseille qui s'érigeaient, secouant les lourdes masses de chair qui tremblaient.

Deux types, debout tout près du visage de Theodora, lui caressaient les joues, les oreilles, le front, les cheveux, avec leurs membres érigés.

Un autre encore, accroupi, léchait et suçait convulsivement les cuisses de la jeune femme.

Ceux qui n'avaient pas trouvé de place entretenaient manuellement d'impressionnantes érections en attendant leur tour.

Comme assaillie par les vagues successives d'un océan furieux, Theodora, paupières plissées, bouche grande ouverte sur un cri aigu et continu, se soulevait et retombait par saccades au milieu du lit ravagé. De temps en temps, elle criait des « Oui ! Oui ! Encore ! » parfaitement superflus, étant donné l'état d'excitation de ses partenaires.

Puis elle décida brusquement de changer de registre, et, les repoussant, ce fut elle qui s'agenouilla sur le drap de soie pour les sucer les uns après les autres. Elle s'attarda plus longuement autour du membre gigantesque du Noir et autour de celui, non moins imposant, d'Alphonse Gruvilly. Quand elle les sentit au bord d'exploser, elle se rejeta en arrière et, cabrée, la bouche grande ouverte, les yeux fermés, elle attendit l'aspersion.

Marc Fominat et Alphonse Gruvilly ne se firent pas prier pour satisfaire la jeune femme. Après quelques manipulations, du bout des doigts, ils l'inondèrent presque en même temps. Deux longs jets chauds qui l'éclaboussèrent aux yeux et à la bouche. Avec un air d'extase, des deux mains, elle s'étala leurs projections sur toute la figure comme s'il s'agissait d'une crème de beauté.

Nina se retint pour ne pas applaudir la prestation.

Sauf qu'elle, secrètement, ce qui l'excitait, c'était autre chose : le porno-critique, comme on dit chez les féministes d'outre-Atlantique. Elle avait déjà produit plusieurs films où les rôles étaient renversés, où c'étaient les mâles qui étaient possédés, parfois violés par les femmes à l'aide d'instruments divers

ou même sans instruments, rien qu'avec le poing et le bras. Un juste retour des choses, à ses yeux...

Elle était, comme elle l'avait expliqué un jour dans une interview à un magazine, « pour l'introduction des hommes ». Elle se déclarait partisane d'un style de « porno qui humilie les mâles », comme à son avis le porno ordinaire humiliait les femmes. Dans le dernier film qu'elle avait produit, un type était victime d'un long viol collectif dans un réduit à poubelles au sous-sol d'une HLM. Trop novateur, trop inhabituel, le film n'avait pas eu un énorme succès, mais elle ne désespérait pas d'imposer un de ces jours ce nouveau genre de spectacle. Les temps changeaient, les mœurs aussi. Très bientôt, dans ce domaine aussi, les femmes prendraient le pouvoir et imposeraient leur propre vision...

Elle se réintéressa à Theodora. À sa demande, l'Asiatique s'était allongé sur le dos. Elle l'enfourchait et s'empalait sur lui, galopant des hanches et des reins en poussant des cris de démente. Sa main gauche et sa main droite agitaient en même temps deux membres qui finirent par exploser sous les caresses, inondant ses doigts.

À un moment, elle arrêta sa chevauchée et fit comprendre en remuant de la croupe qu'elle voulait que quelqu'un vienne la prendre par-derrière. Marc Fominat fut le plus rapide. Battant ses congénères à plate couture, il s'agenouilla contre les fesses de la jeune femme, qu'elle écarta un peu en ouvrant davantage les cuisses. L'énorme membre de Fominat commença à s'insinuer entre les hémisphères généreux qu'elle lui présentait.

Dos ployé, tête rabattue entre les avant-bras, elle attendait l'assaut.

Il fut encore plus rude qu'elle ne le redoutait. Le sexe de l'étalon était complètement disproportionné par rapport à l'orifice qu'il envisageait de pénétrer. Il y eut une lutte violente et confuse. Theodora haletait comme une bête qu'on va sacrifier et qui le sait. Puis ses ultimes défenses cédèrent et l'extrémité du membre parvint à forcer l'entrée ; alors la hampe commença à coulisser lentement, chaque poussée arrachant de nouveaux cris de douleur à Theodora.

Insensible, semblait-il, Fominat continuait à s'enfoncer en elle, les mains crochetées sur ses hanches, comme s'il avait voulu la perforer de tout son long. Elle hurlait, se cabrait, ruait sous lui comme une monture folle que son cavalier aurait éperonnée trop sauvagement. Pourtant, quand des mots articulés jaillirent de sa bouche, ils hurlaient son plaisir d'être ainsi chevauchée.

— Vas-y à fond, oui, encore ! haleta-t-elle. Plus fort ! Enfonce-toi encore, c'est si bon !

Joignant le geste à la parole, elle glissa la main par-derrière, entre son corps et celui de l'Asiatique, contourna le membre de ce dernier et attrapa plus haut celui de Fominat, ou plutôt le peu qui en restait au-dehors d'elle, et

l'incita à s'enfoncer encore. Le Noir ne se fit pas prier. L'instant d'après, il était vraiment complètement en elle. Croupe frémissante, secouée par des orgasmes à répétition, elle se mit à crier comme une furie.

Elle n'avait plus un seul orifice de disponible, une fois de plus, et elle avait l'impression de nager dans un délire. Alphonse Gruvilly s'était mis à genoux devant elle, et, plaquant la main sur sa nuque, avait baissé la tête vers son sexe. Elle s'était penchée et, ouvrant grand les lèvres, l'accueillait jusqu'au fond de sa gorge. Les fesses écartelées par les coups de boutoir de Fominat, le ventre vibrant des assauts de l'Asiatique, elle se mit à avaler Gruvilly à un rythme que déterminaient toutes les secousses qu'elle recevait par ailleurs.

Pendant quelques minutes, il n'y eut plus que des bruits de respirations saccadées et de claquements de chairs. Puis les trois hommes jouirent, inondant copieusement Theodora. Épaules agitées de frissons, elle ferma les yeux pour avaler par tous les orifices la semence lourde et tiède qui se répandait en elle. Bientôt, un mince filet blanc commença à couler à la commissure de ses lèvres.

Sylvain Scopito, le jeune coursier de la « boîte de prod » d'Alphonse Gruvilly, assistait au spectacle et faisait son éducation en accéléré. Un peu frustré, certes, d'avoir été désarçonné, tout à l'heure, et d'avoir dû quitter l'excellente position qu'il occupait, mais tout de même impressionné par ce qu'il voyait.

Et puis il n'avait pas encore dit son dernier mot. La nuit promettait d'être longue.

Nina papillota des paupières. Avec l'impression que de drôles de choses se produisaient en elle. Une vague nausée l'envahissait. Sans doute un effet secondaire des pilules avalées. Des inquiétudes remontaient. Des souvenirs aussi. Quinze jours plus tôt, en pleine nuit, sa Bentley avait explosé. Enfin juste le moteur. Un attentat non revendiqué pendant qu'elle dormait tranquillement chez elle, dans son appartement parisien de l'avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie. Une bombe de facture artisanale avait explosé sous le capot.

C'était la seconde action qu'on menait contre elle. Un mois plus tôt, en effet, elle avait trouvé dans sa boîte aux lettres un paquet contenant apparemment des livres. Un cadeau ? Mais de qui ? L'adresse était tapée à la machine et le paquet, dont l'emballage ne contenait aucun cachet, n'avait pas transité par La Poste. Elle avait eu la bonne idée de se méfier. Elle avait apporté le « cadeau » ici, dans sa propriété d'Enghien. Elle avait confectionné une sorte de catapulte à l'aide de laquelle elle avait projeté le paquet à bonne distance, contre le tronc d'un chêne. En percutant l'obstacle, le cadeau avait explosé, infligeant au tronc de l'arbre une profonde blessure.

Les deux fois, on n'avait probablement pas cherché à la tuer. Plutôt à lui

faire peur. À lui faire passer un message. C'est vrai qu'elle n'avait pas que des amis.

Ses multiples activités, sa réussite dans des domaines variés, provoquaient des jalousies, des désirs de vengeance. Et puis il y avait l'opération Cocagne. Il y avait eu des fuites. Beaucoup de gens lui avaient proposé de s'associer avec elle. Elle avait refusé. Ça n'avait certainement pas plu à tout le monde...

Elle vida sa coupe de champagne. Comme chaque année, on se bousculait à la grande fête qu'elle organisait. Tout ce que Paris comptait comme célébrités du monde de la politique, des médias ou de la culture s'entassait dans les somptueux salons du rez-de-chaussée de sa villa. Mais on pouvait aussi repérer dans la foule pas mal de malfrats rangés des voitures, d'anciens « hardeurs » ou « hardeuses » recyclés généralement dans la télé, dans la production de films X ou même dans d'autres activités qui n'avaient plus rien à voir avec le sexe. Il y avait aussi d'authentiques dirigeantes de mouvements féministes, comme Lola Sacramento, qui animait le mouvement des Vigilantes, un groupe qui s'en prenait à tous les « dérapages machistes », verbaux, oraux ou écrits, et aux images de la publicité jugées dégradantes pour les femmes. En ce moment, Lola était en train de discuter de manière très urbaine avec le représentant d'un grand groupe d'hypermarchés dont les Vigilantes, l'année dernière, avaient attaqué avec succès la campagne publicitaire parce qu'elles la considéraient comme dégradante (les affiches représentaient une très belle fille enduite de chocolat qu'un type léchait avec ardeur). Nina faillit se diriger vers eux et prendre part à la conversation, mais elle changea d'avis en voyant déboucher dans le salon Maureen Chester.

Maureen avait quarante-cinq ans et, avant la fin des années 1970, elle pouvait se vanter d'avoir tourné près de deux cents films plus chauds les uns que les autres. Malgré de tels états de service, elle était parvenue, dans les années 1980, à franchir le mur invisible qui sépare l'univers du X du cinéma dit « respectable ». Elle avait alors tourné dans plusieurs films à succès, puis elle avait écrit ses mémoires, un livre qui racontait son parcours érotique et sexuel et qui était resté en tête des best-sellers pendant plus de quatre mois.

Elle animait maintenant une émission sur une chaîne privée, intitulée « L'amour, c'est pas triste », autrement dit un talk-show de sexologie dont le propos était de conseiller des couples en difficulté.

Un bel exemple de reconversion réussie. Maureen et Nina tombèrent dans les bras l'une de l'autre et se complimentèrent mutuellement sur leurs bonnes mines réciproques. Maureen était curieusement vêtue d'une sorte de toge romaine taillée par ses soins et ourlée de broderies dorées. L'étoffe de cette toge était plus ou moins transparente, et on pouvait ainsi vérifier qu'elle n'avait rien perdu de sa plastique impeccable d'antan.

Bras dessus bras dessous, les deux femmes retraversèrent le vaste hall d'entrée. Theodora y prenait toujours son mal en patience, remplissant son contrat avec un maximum de bonne humeur, même quand un invité, s'armant

de la cravache, lui cinglait les fesses ou le ventre un peu trop violemment pour son goût.

— Mon cadeau de la soirée, fit Nina à Maureen en lui présentant Theodora.

Elle avait repris, comme elle le faisait quelquefois, son accent du Sud-Ouest. Ça lui rappelait des souvenirs, son enfance misérable dans une masure sans eau ni électricité, au sein d'une immense propriété viticole de l'Entre-Deux-Mers, non loin de Bordeaux, où son père était métayer. Celui-ci l'avait violée quand elle avait eu treize ans, et il avait eu la chance de mourir d'un cancer deux ans plus tard, faute de quoi elle se serait arrangée pour qu'il lui arrive quelque chose de vraiment désagréable. Certaines nuits, elle rêvait encore que son père agonisait, ses bijoux de famille écrasés entre deux silex. Il leur en avait fallu, à elle et à Alexis, son frère, de la volonté pour s'en sortir dans de telles circonstances.

Enfin s'en sortir... Est-ce qu'Alexis s'en était vraiment réellement sorti ? D'accord, il avait fait des études de droit, mais il avait laissé tomber ensuite son cabinet d'avocat et il s'était lancé dans le business. Un drôle de business d'ailleurs. Il avait créé à travers toute la France une chaîne de boîtes échangeuses, les *Clubs Clitoris*. Une affaire florissante au demeurant. Et très vite médiatisée parce que des spécialistes y pratiquaient, pour les amateurs, des moulages de leur sexe, qu'ils pouvaient emmener ensuite en souvenir...

— On peut en faire ce qu'on veut, reprit Nina en montrant Theodora. Je l'ai louée jusqu'à demain matin huit heures...

Les yeux de Maureen s'allumèrent. Des yeux de connaisseuse. Le spectacle de cette fille en train de se faire grimper lui rappelait de bons souvenirs. Elle glissa une longue main aux ongles peints en noir sous le ventre de Theodora et comme ça, pour le plaisir, chercha son clitoris et le pinça. Pas un pinçon bien méchant, mais Theodora gémit. Peut-être de plaisir, qui sait ?

Un couple s'arrêta près d'eux. Un très vieux bonhomme aux longs cheveux blancs de clochard et une jeune femme ravissante en robe du soir bleue, très décolletée et très transparente. Le « clochard » en question était une des sommités incontournables de la finance internationale, un multimilliardaire nommé Richard Kostaiannou, fondateur d'une banque de dépôts américaine florissante qui constituait le cœur de son empire financier. Quant à la jeune femme ravissante, c'était Hélène, sa sixième épouse. Elle aurait pu être son arrière-petite-fille.

Si Kostaiannou et Hélène étaient là, songea Nina, Fabien ne devait pas être loin. Fabien c'était le troisième du trio, un garçon de vingt-huit ans beau comme un dieu et qui était en même temps l'amant d'Hélène et du banquier. En des temps plus vulgaires, on aurait dit qu'il s'agissait d'un ménage à trois, ce qui aurait offusqué Richard Kostaiannou. Lui, il parlait de « polyamour », de « couple pluriel » et de « polyfidélité ». Depuis quelque temps, il professait que le couple ne devait plus être vécu comme une cellule binaire mais comme

un groupe, une association de plusieurs personnes « mariées » entre elles...

— Joli, non ? interrogea Nina à l'adresse du banquier en montrant Theodora.

Le vieil homme à dégaine de clochard hocha la tête.

— Jolie pute, acquiesça-t-il d'une voix rauque.

Nina sourit.

— Qu'est-ce qu'une femme, demanda-t-elle, qui n'est pas un peu une pute ?

Le patron de la quinzième banque de dépôts du monde hocha la tête. Il se saisit de la cravache, qui traînait sur le lit, et il en assena un coup violent sur les fesses de Theodora qui lâcha un cri. Puis il passa la cravache à sa compagne.

Le fouet s'abattit à nouveau, mais beaucoup plus méchamment, sur la nudité de la jeune femme. Laissant sur ses reins une longue zébrure rose.

— Hé ! faites un peu attention ! jeta Sylvain Scopito qui avait repris son poste et pilonnait Theodora avec frénésie.

Il avait senti la cravache siffler à deux centimètres de son visage.

— Désolée, murmura Hélène dont les yeux brillants démentaient la moindre désolation.

Trouvant que ça devenait dangereux et que le terrain était miné, Sylvain, en trois coups de reins, se délivra, puis s'arracha à sa partenaire qui, dans de grands cliquetis de chaînes, s'affala sur le dos. Vannée.

— On peut toucher ? interrogea Richard Kostaiannou.

— C'est là pour ça, fit Nina en riant. On peut tout lui faire, tout.

Theodora esquissa une grimace. Le vieil homme ne mettait pas la moindre délicatesse dans ses approches, c'est le moins qu'on pouvait dire. Sa main droite aux doigts osseux s'était enfoncée d'un seul coup entre ses cuisses, et maintenant il lui pétrissait le sexe avec brutalité, comme s'il avait voulu le remodeler à sa convenance, tirant sur ses muqueuses intimes, les triturant, enfonçant les cinq doigts dans son ventre, remontant, la distendant, violant sans ménagement son intimité. Un peu de sueur se mit à perler sur son front.

— Tu t'amuses bien, chéri ? lâcha une voix un peu rauque dans le dos du banquier.

Fabien de Beaurivage. L'amant officiel du vieux et de sa compagne. Superbe. Grand, bronzé, mince, une longue mèche sombre lui tombant en travers du visage. Vêtu d'un costume blanc à double boutonnage, d'une chemise de soie noire à pois blancs avec foulard et pochette coordonnées. Aux pieds, des chaussures bicolores Louis Vuitton. Il tenait par la taille une rousse superbe qui ne portait strictement rien sur elle, hormis une chaînette d'or autour du cou qui descendait jusqu'à son ventre, traversait les bouclettes de sa toison intime et remontait dans son dos après s'être enfoncée dans son sexe.

— Elle est Australienne et elle ne parle pas un mot de français, fit-il en la désignant dans un grand éclat de rire. On n'a pas échangé deux phrases. Dès que je l'ai vue, au lieu de lui serrer la main, j'ai commencé à la déshabiller et elle s'est laissé faire en riant... Et maintenant qu'elle est complètement à poil, elle ne veut plus me quitter, je ne sais vraiment pas quoi en faire !

Du bras, il entoura les épaules du banquier.

— Il ne vous fait pas mal, j'espère ? demanda-t-il en se penchant vers Theodora.

Il lâcha un petit hoquet.

— Vous n'avez pas de chance, ajouta-t-il. L'homme de ma vie est un adepte forcené du *fistfucking*. La première fois, ça surprend, j'en sais quelque chose. Mais quand on se laisse aller, ça peut devenir très agréable, je vous assure...

Gentiment, il essuya du bout des doigts la sueur qui luisait sur le front de Theodora. Le poing du vieux banquier continuait, dans le ventre de la jeune femme, sa progression inexorable.

— Et même parfaitement jouissif, reprit-il de sa même voix désinvolte. En fait, c'est comme pour tout, il suffit d'y croire...

Dents serrées pour ne pas crier, Theodora hochait la tête, remerciant poliment le jeune homme pour ses conseils avisés autant que charitables.

— Bon courage quand même, lança-t-il avant de s'éloigner, entraînant la rousse dont il tripotait sauvagement, par-derrière, le fessier majestueux.

Un joueur de tennis célèbre en smoking blanc se rapprocha de Nina, s'inclina devant elle et lui fit un baisemain cérémonieux. Theodora était toujours aux prises avec le poing du vieux banquier qui continuait à la travailler sauvagement, l'envahissant comme s'il avait voulu la faire exploser de l'intérieur. Elle haletait de douleur. La brûlure devenait intolérable. Elle avait beau ouvrir les cuisses au maximum, la position dans laquelle elle se trouvait limitait sa liberté de mouvement. Même si elle l'avait désiré, elle ne pouvait se laisser aller comme il l'aurait fallu à cette espèce de viol monstrueux. Le vieillard aux cheveux de SDF devait avoir enfoncé tout son poing, à présent. Mais il ne s'estimait pas satisfait pour autant. Il continuait à avancer, remontant toujours plus loin, toujours plus profond.

Elle lâcha un cri.

— Elle commence à jouir, fit Richard Kostaianou d'un ton de connaisseur.

— Elles aiment toutes ça, laissa tomber le champion de tennis.

Theodora n'aimait pas « ça » du tout, mais elle se serait fait couper en morceaux plutôt que de l'avouer.

Dents serrées, sang tapant aux tempes à un rythme de congas, elle se répétait, pour se donner du courage, le nombre de loyers d'avance dont elle

allait pouvoir disposer au terme de cette soirée. De quoi voir venir tranquillement l'avenir. Sans compter que Nina allait la payer « au black ». Net de tout. Pour une somme pareille, elle en aurait subi encore mille fois pire que ce que le vieux banquier lui infligeait. Maintenant, celui-ci était enfoncé en elle jusqu'au poignet. Et il ne pouvait aller plus loin, sauf à l'estropier irréversiblement. Il le savait. Il ne bougeait plus. Il restait là, concentré, les yeux exorbités, regardant avec une sorte de fascination son avant-bras à moitié disparu dans le ventre de la fille brune.

— Ça me donne une idée, fit le champion de tennis en contournant « la chose » et en se postant derrière elle, contre ses fesses.

Theodora vibra encore plus fort, prévoyant ce qui allait se passer. Le tennisman mesurait au moins deux mètres. Un véritable Hercule. Avec des épaules et une cage thoracique en forme de coffre-fort. Si le reste était à l'avenant, il allait la massacrer.

Pour l'instant, il la palpait, appréciant son admirable postérieur dont il ouvrait le sillon pour en découvrir les trésors. Brusquement, elle sursauta. Il lui avait planté le majeur de la main droite tout au fond du puits de ses reins. Il se retira après cette brève visite, et elle comprit qu'il se déboutonnait. Elle ferma les yeux, s'attendant au pire.

— Tu veux bien rester comme ça quelques instants ? demanda le sportif au vieux banquier, que d'ailleurs il n'avait pas reconnu. Tu comprends, avec ton poing par-devant, elle est encore plus serrée par-derrière, ce qui n'est pas pour me déplaire, au contraire...

Le banquier ne demandait pas mieux que de rester enfoncé dans le ventre de Theodora. Celle-ci crispa encore davantage les dents, prévoyant un assaut monstrueux. Elle fut tentée de protester, mais elle se souvint encore une fois des paroles de Nina Crémili : elle était « la chose » de tout le monde, l'objet de plaisir de tous les participants, leur esclave... Impossible de se rebeller.

La plupart des invités s'étaient d'ailleurs rapprochés, intéressés par cette double pénétration simultanée. Ils avaient cessé de discuter. Silence complet. On peut être blasé, avoir tout vu, et ressentir encore une intense curiosité pour certains spectacles hors du commun.

Un instant, il ne se passa rien. Puis Theodora sentit quelque chose qui lui frôlait les fesses. En même temps, deux larges mains écartaient sa croupe. Puis ce fut le contact du sexe de l'homme contre son puits étroit. Debout derrière elle, le champion de tennis pesa. Theodora ne pouvait pas voir son membre, mais il devait être gigantesque. Plus gros encore que celui du Noir, tout à l'heure. Ne pas résister, se répéta-t-elle... Se rendre souple, flexible, accueillante... Plus facile à dire qu'à faire. L'homme derrière elle était si gros, si puissant, que malgré ses formidables coups de boutoir, il ne parvenait pas à la pénétrer. Elle l'entendait souffler et jurer, visage plongé dans son abondante chevelure noire. Un instant, elle espéra qu'il allait renoncer, mais ç'aurait été mal le connaître. Des deux mains, il lui ouvrit encore les fesses, il les écartela,

et il poussa encore. Une fois. Deux fois. À la troisième, elle lâcha un cri. Des larmes jaillirent sous ses paupières. L'extrémité de la monstrueuse colonne de chair était en elle, et déjà la souffrance était presque intolérable. Maintenant, il l'avait prise aux hanches, il enfonçait les doigts dans sa chair. Une nouvelle poussée le projeta plus avant dans ses reins. Puis il s'engloutit jusqu'à la garde, et Theodora crut qu'elle allait s'évanouir. Un fer rougi à blanc ne l'aurait pas martyrisée davantage. Comparativement, le poing du vieux banquier, dans son ventre, lui donnait des sensations presque agréables, à présent. Mais le pire, en réalité, c'était la présence simultanée des deux hommes, à la fois dans ses reins et dans le ventre. Le poing du banquier et le sexe gigantesque du champion de tennis allaient à la rencontre l'un de l'autre comme s'ils avaient voulu déchirer la fine membrane de chair qui séparait ses deux orifices.

Theodora recommença à crier, et sa souffrance ne fit qu'accélérer les va-et-vient de ses partenaires. La douleur soufflait comme une tempête en elle. Au bord d'exploser, le tennisman gonfla encore dans le puits de ses reins. Cette fois, la souffrance fut la plus forte. Elle s'évanouit tandis que le sportif déversait torrentiellement sa jouissance.

Ensuite, il y eut encore, pour Theodora, trois heures de folie. Trois heures durant lesquelles de nouveaux arrivants s'occupèrent d'elle sans discontinuer. Trois heures dont ne devaient demeurer, dans la mémoire des participants de cette soirée très particulière, que des images saccadées, comme celles d'un kaléidoscope érotique saisi par la démence.

Theodora jouissant comme une dingue. Theodora revenant sur terre et passant tout de suite à d'autres plaisirs. Theodora à genoux, introduisant l'un après l'autre les pénis de ses partenaires entre ses seins fabuleux et exigeant qu'ils jouissent jusqu'à lui inonder de nouveau le visage. Theodora se roulant sur elle-même en roucoulant des obscénités. Theodora empalée, sodomisée, tournée et retournée, prise partout, par tout le monde et dans tous les orifices possibles et imaginables.

L'apothéose eut lieu vers six heures du matin, lorsque la longue fille brune atteignit le chiffre record de trente amants simultanés ou presque. Elle se sentait ivre. Ivre de plaisir et de souffrance mêlés. Elle décida que ses trente amants allaient la prendre l'un après l'autre, d'abord dans le ventre puis dans les reins. Elle s'installa à quatre pattes sur le lit, exhibant entre ses fesses le double fruit offert de ses orifices intimes. Ses trente partenaires s'installèrent alors spontanément en file indienne. Et, debout, l'un après l'autre, selon les directives de Theodora, ils sabrèrent sauvagement son ventre. Puis ils reprirent leur place dans la queue, attendant de la posséder de nouveau, mais cette fois dans les reins.

Une heure. Tout cela dura une heure. Une heure pendant laquelle Theodora, envahie par le délire, hurla presque sans discontinuer, bafouillant

d'une voix brisée des obscénités presque inaudibles, jouissant de manière ininterrompue, ne se préoccupant plus du tout de l'identité de ceux qui l'empalaient, partie dans un rêve étrange où elle n'était plus un être humain, plus une personne, même plus une femme, mais un corps béant, pantelant, troué, une série d'orifices offerts et débordant des jouissances mâles qui s'y déversaient depuis le début de la soirée.

Vers sept heures du matin enfin, elle parut s'évanouir, retombant lourdement à plat ventre sur le lit et ne bougeant plus. À peine un frisson faisait onduler ses formes généreuses et trembler sa croupe comblée.

Nina s'approcha d'elle. Elle releva ses cheveux collés par la sueur et caressa d'une main fraîche son front brûlant.

— Je crois qu'elle a son compte, murmura-t-elle.

Le jour, un jour couleur de fer, commençait à filtrer à travers les rideaux des immenses fenêtres donnant sur le lac d'Enghien. Sept heures. Il était sept heures. Est-ce que l'opération Cocagne était terminée ? Est-ce qu'elle avait seulement eu lieu ? L'incertitude à ce sujet la rendait littéralement folle.

Elle caressait toujours le front de Theodora.

— Tu as bien travaillé, dit-elle. Je crois que je vais te libérer avec une heure d'avance sur notre contrat.

À ce moment, apparut un publicitaire célèbre pour ses prestations médiatiques. Son long visage hâlé aux UVA s'éclaira. Il exhiba une double rangée de dents d'un blanc éblouissant.

— Si je lui donnais un petit coup de fouet pour la réveiller ? proposa-t-il en s'emparant de la cravache.

Elle n'était pas évanouie, elle cuvait. Plus ivre de plaisir que si elle avait descendu cinq bouteilles de whisky. Plongée en plein coma orgasmique.

— Faites donc, cher ami, je vous en prie, murmura Nina Crémili, elle est là pour ça.

Theodora se cabra sous la brûlure du fouet. Le publicitaire la cingla encore deux ou trois fois puis reposa la cravache sur le guéridon. Il avança les mains et la caressa, la flattant sous toutes les coutures comme un animal.

— Belle bête, souffla-t-il. Vous l'avez dénichée où ?

— C'est mon frère qui l'a recrutée, indiqua Nina, tandis qu'une ombre passait rapidement sur son visage.

Comme à chaque fois qu'elle faisait allusion à Alexis. Son jeune frère. Son petit frère, bien qu'il ait mesuré une bonne tête de plus qu'elle. Aussi blond qu'elle était brune. Aussi tordu qu'elle, mais avec quelque chose de plus vicieux, de plus imprévisible, qui en faisait un véritable danger. Un type incontrôlable, en somme. Très efficace pour accomplir certaines besognes « spéciales », mais dont il fallait se méfier comme de la peste.

Le publicitaire contourna Theodora. À son tour, il lui ouvrit les fesses

qu'il pénétra du bout des doigts.

— Elle est bien assouplie de ce côté-là, constata-t-il d'un air gourmand. Je peux ?

— Faites donc, cher ami, répéta Nina, en tournant les talons.

Elle gagna les autres salons. C'était l'heure glauque des grandes fatigues. Dans certaines pièces, des invités se vautraient pêle-mêle sur des amoncellements de coussins. Quelques couples, ou des trios, et même des quatuors, ondoyaient en cadence. Certaines des « extras », des filles recrutées pour s'occuper du buffet, participaient aux derniers ébats. Tout cela évoluait, remuait par masses un peu indistinctes, comme au ralenti. C'était Alexis qui les avait toutes recrutées, comme Theodora d'ailleurs, par l'intermédiaire d'une boîte d'*escort-girls*.

Nina regrettait un peu de ne pas s'en être occupée elle-même. Alexis était efficace, mais elle n'avait pas grande confiance en lui, dans certains domaines. La jeune femme laissa errer son regard sur un type qui, pantalon sur les mollets, debout, se faisait administrer une fellation vigoureuse par une des « extras ».

Mais Nina avait l'esprit ailleurs. En pleine mer, au large de la Bretagne, à la limite des eaux territoriales, du côté de cette longue plate-forme désaffectée de la Seconde Guerre mondiale que son propriétaire avait rebaptisée Neptunia, et où quelques hommes résolus armés de fusils-mitrailleurs AK-47 devaient maintenant avoir terminé leur mission...

Ou alors...

Elle respira très fort. Dans quelques heures elle serait fixée.

Cigare au coin des lèvres, elle se déplaçait toujours à travers les vastes salons de son domaine. Dans l'un, elle s'arrêta quelques instants pour contempler deux filles, une rousse et une brune, qui se caressaient.

Mais, très vite à nouveau, Nina Crémili se détourna. La pensée de l'opération en cours l'obsédait. Jointe à d'autres préoccupations, notamment le souvenir des deux « attentats » dont elle avait failli être victime. Une vague d'angoisse l'envahit. Si près du but, est-ce qu'elle allait échouer ? Quelqu'un, en tout cas, avait décidé de lui mettre des bâtons dans les roues. Qui ? Elle s'arrêta sur le seuil d'un autre salon. Là, c'étaient Richard Kostaïannou et Fabien, dont Hélène, l'épouse du premier et la maîtresse du second, s'occupait ardemment. Le vieux multimilliardaire et son complice étaient debout, encadrant la jeune femme qui, penchée en avant, avalait le membre imposant de Kostaïannou, tandis que Fabien, par-derrière, avait relevé sa robe et s'enfonçait entre ses fesses. Spectacle émouvant, certes, qui, en d'autres temps, aurait remué Nina. Mais là, à cet instant, ce trio quasi conjugal ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle se sentait un grand vide à l'estomac, un grand vide provoqué par les risques qu'elle avait pris en montant l'opération Cocagne.

Une opération qui, si elle réussissait, ferait d'elle la reine de Neptunia.

Et la patronne du plus grand, du plus florissant, du plus juteux, du plus inattaquable bordel flottant qui soit au monde.

Un bordel *offshore*...

Un paradis sexuel, au même titre qu'il y a des paradis fiscaux, échappant aux lois nationales et internationales.

Elle reprit son inspection des lieux. Sur un canapé, un gros homme chauve galopait entre les fesses d'une femme qu'il maintenait à quatre pattes, lui tordant les bras en arrière pour qu'elle ne se débatte pas. La croupe ronde et grasse de la femme tressautait sous les terribles coups de boutoir du gros homme, et elle poussait des petits cris suraigus dont on ne savait pas si c'était de la douleur ou du plaisir. Probablement les deux.

Nina esquissa un sourire. Le gros homme était procureur. Vingt ans plus tôt, alors que les lois n'étaient pas encore ce qu'elles sont aujourd'hui, Nina s'était retrouvée traînée en justice en tant que productrice d'un film X particulièrement corsé. Le procureur en question représentait le ministère public. Il avait tonné contre le film et contre sa productrice qu'il avait traitée d'« empoisonneuse de l'humanité ». Six mois plus tard, dans une boîte échangeuse, Nina se retournait vers un type qui venait de lui mettre la main aux fesses. Et, dans la pénombre, elle reconnaissait le procureur. Le visage de celui-ci s'était illuminé.

— Mais c'est l'empoisonneuse de l'humanité ! s'était-il écrié avec un grand sourire.

Ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Encore une fois, Nina Crémili détourna le regard. Par les grandes baies des salons, on apercevait le miroitement gris du lac d'Enghien, criblé par une pluie battante et, sur l'autre rive, en face, les lumières du casino qui pâlissaient dans l'aube. Un spectacle somptueux qui, parmi bien d'autres choses, symbolisait la réussite de sa vie.

Elle frissonna. N'importe qui d'autre, à sa place, se serait contenté de sa réussite éclatante dans tant de domaines. Pas elle.

Elle, elle avait une idée fixe. Elle voulait devenir reine de Neptunia.

CHAPITRE II



Toujours couverte de chaînes, sur le grand lit rond aux draps de soie noire, Theodora Manson prenait son mal en patience. Plusieurs hommes l'avaient encore possédée, aussi bien par-devant que par-derrière. On l'avait fouettée aussi, mais sans trop de violence. En passant. Presque machinalement. Entre deux conversations amicales.

Elle ferma les yeux. À la montre de son dernier partenaire, tandis qu'elle l'avalait, elle avait lu l'heure. Presque huit heures du matin. On allait la libérer. Elle allait pouvoir se rhabiller, sauter dans un taxi, rentrer chez elle, prendre une douche puis se glisser dans des draps frais et y dormir tout son saoul pour récupérer jusqu'au soir. La fatigue l'engourdisait. Elle songea à l'argent qu'elle allait gagner. Depuis un an qu'elle travaillait pour une agence d'*escort-girls*, jamais encore on ne lui avait fait une proposition aussi alléchante pour une nuit. Bien sûr, elle s'était pris des coups et elle allait en garder des traces pendant au moins une semaine, mais c'était aussi une expérience enrichissante, en un sens, et qui lui ouvrait des horizons sur la nature humaine. Pour une journaliste, ça valait la peine d'être vécu.

Née Élisabeth Descamps vingt ans plus tôt, à Strasbourg, elle avait été élevée dans le « sérail », si on peut dire. Sa mère, en effet, une belle femme rousse à la quarantaine élégante et plutôt émancipée, tenait un bar, le *Ni Vu Ni Connu*, dans le centre-ville, près de la gare. Un bar de nuit très privé où affluaient des couples sans préjugés et des notables des environs venus s'encanailler dans un chaud décor de bois des îles, de velours et de lumières tamisées. Sa mère y avait joué à la perfection son rôle d'hôtesse pendant des années. Jusqu'au jour où elle n'était pas rentrée à la maison vers l'aube comme elle en avait l'habitude. Élisabeth avait alors dix-huit ans. Inquiète, elle s'était rendue vers midi au *Ni Vu Ni Connu*. Elle avait la clé du bar. Elle était entrée. Et elle s'était immobilisée sur le seuil. Par terre, juste devant le comptoir, gisait le cadavre de sa mère. Nue sur la moquette. Tuée par son

dernier partenaire, au terme d'un jeu sadomaso qui avait dégénéré.

Une affaire sordide, sinistre, qui avait donné à réfléchir à la jeune fille. Elle-même était belle. Très belle. Encore plus belle que sa mère. Avec une longue chevelure noire ondulée qui cascadaît sur ses épaules, des seins ronds et droits, une taille ultra-mince contrastant avec ses hanches larges et ses cuisses puissantes. Elle avait su très tôt qu'elle était belle et que c'était sa seule richesse. Au lycée, les gamins tournaient autour d'elle comme des fauves enragés. Aux profs aussi elle faisait perdre la tête. C'est avec l'un d'eux, d'ailleurs, un jeune prof de maths tout tremblant d'émotion, qu'elle était devenue femme à seize ans.

Mais elle n'était pas que belle, elle était intelligente aussi. Après son bac, elle était entrée dans une école de journalisme. Elle avait assez vite écrit quelques articles dans des magazines. Pas assez nombreux et pas assez bien payés, toutefois, pour refuser ce boulot *d'escort-girls* dont une copine, un jour, lui avait parlé. Une certaine Ève que tout le monde appelait Lolo à cause de sa paire de seins impressionnants. Un job qui n'avait pas que du mauvais, d'ailleurs, il arrivait qu'on tombe sur des types sympathiques, drôles, et qui ne pensaient pas seulement à vous sauter. Il arrivait aussi, hélas, qu'on tombe sur de vraies brutes, ou sur des bonshommes si hideux, si tordus, avec des exigences si dégueulasses qu'il fallait mobiliser toute sa volonté pour ne pas prendre ses jambes à son cou. Toute sa volonté et tout son professionnalisme. Et professionnelle, Theodora l'était. Comme sa mère l'avait été avant elle. Mais elle, elle était bien résolue à ne pas succomber sous les coups d'un dingue...

Elle s'interrompt dans ses méditations parce qu'une silhouette venait de s'encadrer dans son champ de vision. Celle d'Alexis Crémili, le frère de Nina. Elle le reconnut tout de suite à son long visage osseux, à sa haute taille, à ses yeux dorés qui pouvaient devenir fixes, brusquement, de manière plutôt inquiétante, et aux anneaux qu'il portait à l'oreille droite et à l'arcade sourcilière.

C'est à lui qu'elle avait d'abord été présentée, dans l'agence *d'escort*, quand le déroulement de la soirée avait été négocié. Et, tout de suite, ils s'étaient déplus.

Rien qu'à le voir traverser le vaste hall d'entrée, elle comprit qu'il était ivre. Totalement noir. Chemise à moitié ouverte, nœud papillon de travers, il titubait en avançant vers elle. Est-ce qu'il l'avait reconnue ? Sans doute pas. Il était en smoking blanc, un smoking couvert de taches récentes et variées. Il s'arrêta à sa hauteur.

— Poufiasse ! éructa-t-il d'une voix sourde.

Elle reçut l'insulte sans broncher. Aussi gratuite qu'injustifiée, mais si ça pouvait lui faire plaisir de l'injurier, elle n'allait pas l'en empêcher. D'abord, elle n'en avait pas les moyens, dans la position où elle était. Et puis, n'était-elle pas, cette nuit, l'esclave de tout le monde, comme le lui avait dit Nina ?

N'était-elle pas « la chose », l'objet de plaisir et de souffrance de tous ?

— Poufiasse ! Putain ! reprit Alexis Crémili de la même voix lourde, pâteuse et chargée de mépris à la fois. Saleté ! Connasse ! Radasse ! Truie ! Paillasse !

Tout en l'abreuvant d'injures, il s'était déboutonné, s'était empoigné de la main droite et tentait désespérément de redonner à son membre des proportions présentables. Mais ça ne venait pas. L'engin demeurait lamentablement flasque, dérisoire, inopérant. Et parfaitement risible.

— Saloperie d'ordure de merde ! glapit-il comme si elle était responsable de la situation.

Il lui balança une gifle en pleine figure. Puis une autre si violente, cette fois, que Theodora sentit craquer sa cloison nasale. Elle cria. Une onde de peur la traversa.

Ce type n'était pas seulement ivre. C'était aussi un taré, un pervers.

Il hurla de nouveau des insultes et revint à la charge, la cognant au creux de l'estomac. Une volée de coups de poing s'abattit sur elle. Un coup plus rageur que les autres lui coupa le souffle. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais la syncope fut plus rapide. Elle perdit connaissance. Sa tête retomba en arrière et elle ne bougea plus.

Ivre mort, Alexis continuait pourtant à cogner comme un dingue lorsque quelque chose lui effleura l'oreille. S'il avait été moins saoul, il aurait hurlé de douleur sous l'impact de la baffe qu'il venait d'encaisser. Un revers asséné par une main baguée qui lui avait ensanglanté l'oreille. Mais l'alcool endormait ses sens. Il eut juste l'impression qu'on venait de le toucher à l'oreille droite.

Il se retourna.

Sylvain Scopito, qui était en train de somnoler dans un salon voisin, s'était réveillé en entendant Theodora crier. Le jeune livreur, depuis qu'il s'était payé tout à son aise les fesses de la grande fille brune, nourrissait pour elle ce qu'on nomme un sentiment. Il ne pouvait pas admettre, en tout cas, qu'on la cogne. Parfaitement réveillé et maître de ses moyens, il fit face à Alexis Crémili.

Celui-ci glissa une jambe derrière son pied et lui plaqua le plat de la main sur le visage. Sylvain Scopito battit l'air de ses bras et tomba lourdement en arrière.

Il se releva trop vite pour que son adversaire s'en aperçoive. Cueilli à l'estomac, Crémili se plia en deux, aussi blanc qu'un navet. Il voulut riposter, mais le direct dans le ventre lui avait coupé le souffle. Dents serrées, il luttait contre une violente envie de vomir. Il réussit cependant à se redresser et repartit au combat, doigts de la main droite en fourchette, visant les yeux du jeune livreur.

Celui-ci, genou levé, lui écrasa l'entrecuisse. Alexis Crémili eut l'impression que ses bijoux de famille, brusquement libérés des lois de la pesanteur, remontaient à toute allure, traversaient son ventre, son torse, son cou, sa figure, puis crevaient sa boîte crânienne et explosaient façon bombe atomique au-dessus de sa tête.

Pendant qu'il était à nouveau plié en deux, Sylvain Scopito lui balança quatre allers et retours qui sonnèrent haut et clair. Crémili pivota plusieurs fois sur lui-même comme une danseuse étoile. Il se retrouva enfin face à son adversaire. Sa pommette éclata et, cette fois, il lâcha un cri de douleur. D'autres coups le firent encore reculer. Un dernier, asséné juste sous le menton, à la hauteur de la trachée, lui arracha un gargouillis de souffrance pathétique. Il fit mine de se ruer encore sur Scopito, mais la douleur et l'alcool furent les plus forts. Il éructa une sorte de hoquet, puis, très lentement, il s'effondra. En deux temps. D'abord à genoux. Puis face contre terre.

Et il ne bougea plus.

Lejeune coursier souffla et s'assit sur le lit.

— Connard, murmura-t-il d'un ton sans haine à l'égard de son malheureux challenger.

Anne-Charlotte et Alexis avaient débarqué un quart d'heure plus tôt, mais Nina Crémili ignorait encore leur arrivée fort tardive. Dès qu'elle vit rapprocher Anne-Charlotte, avec ses étonnants cheveux bicolores, verts et rouges, coiffés en piquants de porc-épic, à la mode post-punk, elle comprit que quelque chose de grave était en train de se passer. Anne-Charlotte, hormis ses goûts capillaires plutôt bizarres, était une créature somptueuse. Long visage sensuel. Bouche de dévoreuse qui lui mangeait la moitié du visage. Seins en forme d'obus. Croupe de déesse. Sous une robe en tulle vert aquatique transparente, elle était carrément en string. Avec, sur le triangle du string, un dessin représentant un ananas.

— Alexis est encore en train de faire le con, souffla-t-elle à Nina. Quand il a bu, il devient incontrôlable, il faut qu'il cogne. Tu devrais aller voir ce qui se passe dans l'entrée.

Nina connaissait Alexis encore mille fois mieux qu'Anne-Charlotte. Elle se précipita vers le hall.

Quand elle y débarqua, elle réalisa aussitôt l'ampleur de la catastrophe. Ivre mort, le visage en sang, Alexis gisait par terre. KO. Sylvain Scopito, parfaitement en forme en revanche, expliqua à Nina ce qui s'était passé. Et pourquoi il avait été obligé d'intervenir. Il précisa pour la forme, mais ça allait de soi, qu'il n'avait rien contre cet individu qu'il n'avait jamais vu auparavant, mais qu'il ne supportait pas qu'on batte une femme en sa présence.

Nina hocha la tête. Ce n'était pas la première fois, hélas, qu'Alexis pétait

les plombs. Déjà, au collège, tous ses copains avaient peur de lui. Il terrorisait la moitié de la classe, et l'autre moitié le fuyait comme la peste. Il avait organisé, dans des caves d'immeubles – et même une fois dans les locaux du collège après les cours – quelques « tournantes » mémorables, même si on n'employait pas ce mot, à l'époque, pour désigner des viols en réunion. Il en gardait aujourd'hui encore des souvenirs émus. Il avait été plusieurs fois expulsé des établissements qu'il avait transformés en théâtres de ses exploits. Il avait fallu à chaque fois tout l'acharnement de leur mère pour le faire admettre dans de nouveaux collèges. À chaque fois aussi, leur mère prétendait qu'il était innocent, que c'étaient les autres qui le provoquaient, que lui ne faisait que se défendre. De toute façon, elle lui trouvait toujours des excuses. Comme lorsque, à la maison, il avait noyé le chien. Ou quand, dans sa chambre, il avait commencé à mettre le feu à son lit après l'avoir arrosé d'essence. Alexis était détraqué, il ne tournait pas vraiment rond, il aurait eu besoin d'un sévère « suivi psychiatrique ». Nina le savait. Anne-Charlotte aussi.

Après avoir remercié le livreur de son intervention, et tandis qu'Anne-Charlotte s'occupait d'Alexis, Nina s'empressa auprès de Theodora qu'elle délivra en vitesse de ses liens. Elle n'était qu'évanouie, mais tout de même salement amochée, couverte de vilaines ecchymoses un peu partout, sur les seins, sur le ventre et sur le visage.

Folle de rage contre son taré de frère, elle se redressa et regarda Sylvain Scopito.

— Surveille-la, s'il te plaît, demanda-t-elle. Moi je vais chercher de quoi la soigner.

Un quart d'heure plus tard, ses plaies nettoyées et pansées, Theodora reprenait conscience. Nina la força à avaler une gorgée de whisky.

— Tu vas te reposer un peu ici, dit-elle à la fille.

Trop groggy pour dire oui ou non, Theodora lâcha un profond soupir. Et se rendormit.

Nina l'avait enveloppée dans une couverture. Elle se tourna vers le jeune coursier.

— On va la transporter dans une chambre, tu veux bien m'aider ?

Les chambres, ce n'était vraiment pas ce qui manquait dans l'immense bâtisse. Quelques minutes plus tard, Theodora était allongée entre des draps frais, dans une pièce du premier étage tapissée de rose. Les draps eux-mêmes étaient roses. Ainsi que les voilages du baldaquin qui enveloppaient le lit.

Nina avait apporté les vêtements et le sac à dos de Theodora. Elle les déposa au pied du matelas.

— Reste avec elle un petit moment, s'il te plaît, murmura-t-elle à l'adresse

de Sylvain Scopito. Je redescends virer les derniers invités et je te libère. D'accord ?

Le jeune coursier acquiesça.

Nina redescendit l'escalier en courant, il était plus de huit heures du matin et la fête, cette fois, était vraiment terminée.

Milan Hysiek avait plusieurs raisons de se sentir du vague à l'âme.

D'abord, cette nuit, il n'avait rien bu. Pas la plus petite goutte de vodka. Et ce n'était pas l'envie qui lui en avait manqué. Mais il l'avait promis à Yaponchik, son redoutable et redouté patron qui dirigeait cette immense pieuvre venue du froid que l'on appelle l'*Organizatsiya*. Autrement dit la mafia ex-soviétique dont l'influence s'étend depuis plus de dix ans au monde entier ou presque.

Milan Hysiek n'avait jamais vu Yaponchik. Il ne savait même pas comment il se nommait réellement. Yaponchik n'était qu'un surnom. En russe, ça voulait dire « le petit Japonais » et c'était, paraît-il, une allusion à ses yeux bridés. Ce n'était évidemment pas à lui directement que Milan avait promis de ne rien boire, mais à son propre supérieur hiérarchique. Lequel n'avait jamais non plus rencontré Yaponchik. Quoi qu'il en soit, Milan Hysiek avait tenu parole. On aurait pu lui faire subir le plus sévère des alcootests, il en serait sorti blanc comme neige.

N'empêche qu'il ne faut jamais contrarier les alcooliques. Eux seuls savent ce qui est bon pour eux-mêmes. Et la vodka, Milan Hysiek en était convaincu, était excellente pour lui et pour sa santé. La preuve : il n'en avait pas bu une goutte, cette nuit, et ses doigts tremblaient. Il le sentait bien quand il caressait, sous son blouson molletonné, la crosse de son CZ 75 calibre 9 Para équipé d'un silencieux long comme le bec d'une lampe à souder. Alors que s'il avait bu, ne fût-ce qu'un petit verre de vodka, ses doigts n'auraient pas tremblé.

Mais allez donc raconter ça à un type qui vous menace d'un sort atroce si vous lui désobéissez !

Les sorts atroces, Milan Hysiek savait ce que c'était. Il en avait infligé, des sorts atroces, à des dizaines de gêneurs au cours de sa carrière. La plupart avaient été abattus banalement, à coup de revolver. Mais quelques-uns avaient été brûlés à l'acide. Et certains, beaucoup plus rares, avaient subi un sort très spécialement atroce : ils avaient été enterrés vivants. C'était de très loin le cas de figure que Milan Hysiek préférait. Il aimait beaucoup ce moment crucial et délicat où la voix du type, au fond de la fosse, commence à faiblir parce que sa bouche se remplit de terre.

Milan Hysiek était enfermé depuis des heures dans un placard à balais, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, où personne, visiblement, n'avait

mis les pieds depuis des éternités. Et il avait le cafard. À cause des toiles d'araignées, d'abord, qui s'étaient accrochées à ses cheveux noirs bouclés. Et puis surtout parce qu'en bas, un étage plus bas, dans les vastes salons de la villa de Nina Crémili, il y avait de la musique, des rires, des cris, enfin on s'amusait. On faisait la fête, et Milan Hysiek avait horreur de se sentir exclu.

Tout cela avait duré des heures et des heures. Pour meubler le temps, Milan Hysiek songeait à Yaponchik. Est-ce qu'il existait seulement, Yaponchik ? On le disait basé à Brooklyn, dans ce quartier de New York qu'on appelle Little Odessa, le quartier des immigrés d'origine russe. On disait aussi qu'il contrôlait des tas de holdings nomades dans le monde entier et qu'il avait passé des alliances avec toutes les autres mafias de la planète, de la mafia sicilienne proprement dite, aux yakuzas japonais et aux triades chinoises, sans compter les innombrables nouvelles mafias qui se sont créées dans la période récente à travers l'ancienne Europe communiste, à commencer par les redoutables familles albanaises.

On racontait qu'à la faveur de l'écroulement du régime soviétique, dans la débâcle générale, il n'avait eu qu'à se baisser pour récupérer des gens compétents dans tous les domaines : économistes, chimistes, ingénieurs, agents secrets et ainsi de suite. Un recrutement hautement qualifié qui lui avait permis d'organiser de nouveaux trafics, notamment dans le domaine du nucléaire et des nouvelles technologies, et de s'insérer dans des circuits économiques officiels et légaux. Son organisation, copiée sur les anciens réseaux du KGB, était désormais réputée indestructible. Qu'on le veuille ou non, Yaponchik faisait partie des nouveaux maîtres du monde.

Mais est-ce que Yaponchik lui-même existait ? Milan Hysiek exerçait un métier où il y a beaucoup de temps morts (beaucoup de morts aussi) et, durant ces temps morts, il adorait rêver au cas de Yaponchik. Il se disait parfois que si celui-ci n'était qu'un pur symbole, un nom sans consistance, une appellation générique, c'était peut-être encore plus beau. L'idée qu'il était peut-être lui-même au service d'un fantôme faisait galoper son imagination. Parfois, Milan Hysiek se disait aussi que s'il n'avait pas été tueur, il aurait été poète. Un métier où, évidemment, on gagnait beaucoup moins qu'en enterrant des adversaires vivants...

Mais s'il avait le blues, dans son placard, ce n'était pas seulement parce qu'il n'avait pas bu une goutte d'alcool, c'était aussi parce qu'il était loin des véritables objets de sa passion. Lui, ce qu'il préférait, c'étaient les adolescents, filles ou garçons. En République tchèque (son pays d'origine), sitôt la frontière franchie, on pouvait « consommer » de la chair fraîche, généralement des filles tsiganes poussées sur le trottoir par la misère, pour trois cents couronnes, l'équivalent de soixante-dix francs.

Les rêveries de Milan Hysiek le ramenaient sans cesse à ces routes conduisant à l'Allemagne, la E-55 (la Prague-Dresde), notamment que les Tchèques ont surnommée « l'autoroute de l'amour », où des nuées de filles

très jeunes et à moitié nues racolent les camionneurs et les touristes allemands. Il y avait aussi ces enseignes lumineuses partout, en grosses lettres rouges, roses ou bleues, qui crevaient l'épaisseur noire et austère des forêts de Bohême. On pouvait lire *Érotica, Sexe, Plaisir*, et ces enseignes signalaient les innombrables bordels de campagne qui s'étaient installés dans les villages frontaliers. Par-dessus le marché, grâce à une majorité sexuelle fixée à quinze ans (contre dix-huit dans la plupart des pays d'Europe), de très jeunes Tchèques peuvent se prostituer sur les bas-côtés des grands axes routiers sans encourir les foudres des autorités. Le rêve, aux yeux de Milan Hysiek qui n'appréciait que la chair tendre et pour qui une fille de plus de quinze ans ne pouvait déjà plus être qu'une vieille rou lure...

Un garçon aussi, d'ailleurs. Profitant du manque de moyens et de l'inexpérience de la police locale en ce domaine, il avait tâté, par le passé, du trafic de garçons d'origine slovaque, tchèque, polonaise et tsigane bien sûr. Il organisait aussi des rencontres, dans des hôtels de Bratislava ou de Prague, entre touristes de l'Ouest et adolescents des deux sexes. Bénéfice pour l'intermédiaire lors de chaque rencontre : entre cinq et sept mille francs.

Une belle ordure, en somme. Mais Milan Hysiek ne se voyait pas comme ça. Chacun ses goûts, professait-il. Et puis d'ailleurs ce qu'il préférait encore, c'était tuer. Là, chez lui, c'était un vrai Vice, une passion violente. Le malheur, c'est qu'il n'avait pas tous les jours l'occasion de l'assouvir. Par exemple cette mission, Crespo avait été formel : on ne faisait pas de vagues, on ne faisait pas gicler le sang. On travaillait en douceur, comme sur des œufs.

Crespo était son chef direct. C'était un type maigre avec une balafre de cinéma en travers du front. Mais quand il plissait des yeux, il n'avait plus de regard du tout, plus d'yeux, et ça faisait froid le long de la colonne vertébrale. C'était aussi un mauvais signe. Beaucoup de gens, avant de mourir, avaient vu de cette façon son regard disparaître sous ses paupières plissées. Ensuite, d'une manière générale, ils se retrouvaient plongés dans l'acide, dans des fûts de métal dûment scellés avec du ciment et que l'on balançait pour finir à la mer.

Milan Hysiek détestait le ciment, l'acide et les fûts de métal. Il avait vu trop de types, au cours de sa longue carrière, disparaître de cette façon. Lui, il avait un rêve : se retirer, fortune faite, en France, mais dans le Sud, du côté de Lourmarin. Il y avait là-bas des baraques qu'il avait repérées, lors de ses expéditions, qui n'étaient pas sales du tout. Malheureusement, elles coûtaient la peau des fesses. À moins, peut-être, de réussir à convaincre les propriétaires de déguerpir à grands coups de baffes ? C'était un truc à étudier...

Pour le moment, il avait une mission et il ne fallait pas qu'il la rate. Un truc très délicat, lui avait bien expliqué Crespo, qui relevait plus de l'action psychologique que du grand banditisme. Il fallait qu'il y aille sur des œufs. Qu'il opère en douceur. Sans rien casser autour de lui. Il n'était pas là pour

faire couler le sang, Crespo le lui avait répété cinquante fois.

Il regarda sa montre. Il allait être temps d'intervenir. Il tâta du bout des doigts, sous son blouson, la crosse de son CZ 75 calibre 9 Para équipé d'un silencieux. Il avait interdiction formelle de se servir d'une arme, mais c'était quand même rassurant de sentir qu'il en avait une à sa disposition, au cas où... Même s'il devait éviter à tout prix que ce cas se produise.

Il grimaça. Sa main droite tremblait. Il fallait absolument que ça s'arrête avant qu'il ne passe à l'action. Est-ce que le moment propice était venu ? se demanda-t-il. Il se secoua, un peu ankylosé à cause de sa longue planque dans ce placard à balais. Dix minutes auparavant, en entrebâillant la porte du réduit, il avait vu Sylvain Scopito gravir les escaliers, portant entre ses bras la grande fille brune endormie. Parfait, s'était-il dit. Excellent. Si elle dormait, il n'aurait pas à intervenir en force. Tout allait se passer comme sur des œufs et Crespo serait aux anges.

Il attendit encore trois minutes, puis, constatant que les tremblements de sa main droite paraissaient se calmer, il décida de passer à l'action.

Quelques marches à grimper et il se retrouva sur le palier du premier. Un long couloir s'ouvrait sur sa gauche. Des appliques, de place en place, l'éclairaient. Entre les appliques, il y avait d'épaisses zones d'ombre. Tout au bout, sous une porte, un peu de lumière filtrait. C'était là-bas, se dit-il aussitôt, que devait se trouver la fille brune...

Il prit cette direction. Glissant une fois de plus machinalement la main sous son blouson pour y tâter son arme. Mais il retira sa main précipitamment, se souvenant de l'interdiction absolue de Crespo.

Theodora Manson, écrasée de fatigue et d'épreuves, dormait d'un sommeil lourd et profond. Elle dormait à plat ventre, un poing serré contre sa bouche et son autre bras étreignant l'oreiller. Sylvain Scopito, le jeune coursier d'Étoiles, la regardait dormir. De plus en plus ému. Une émotion qui n'excluait nullement l'excitation. À l'âge qu'il avait, la sève remontait vite en lui. Malgré ses prouesses à répétition des dernières heures, il sentait le désir regimber à travers ses reins et chauffer son ventre.

Lentement, il fit glisser les draps, découvrant à nouveau le corps magnifique et nu de la belle fille brune. À deux mains, très délicatement, essayant de ne pas la réveiller, il écarta les cuisses de Theodora. Celle-ci se laissa faire sans réaction. Le jour à présent levé traversait les rideaux de la fenêtre et tombait sur ses fesses rebondies. Il lui écarta encore les cuisses. La lumière du matin illumina crûment ses lèvres intimes gonflées, comme tuméfiées de tous les assauts qu'elles avaient subis. Du bout des doigts, il joua longuement avec tous ses trésors charnels, puis remonta et enfonça profondément son pouce là où elle était le plus étroite. Theodora n'eut

toujours pas de réaction. Elle creusa simplement les reins et souleva les fesses, mais d'un mouvement machinal et inconscient, comme par habitude, par pur réflexe d'offrande de cette région de son corps que les hommes généralement convoitaient, chez elle, avec tant de ferveur.

« C'est jouable », songea Sylvain, la tête en feu.

Autrement dit, cela signifiait qu'il pouvait la reprendre sans risquer de la réveiller.

Il descendit le zip de sa braguette, sortit son membre en érection et, soulevé sur les avant-bras pour ne pas l'écraser sous son poids, entreprit de la pénétrer. Dans son inconscience, elle eut seulement un petit soupir de plaisir quand elle le sentit au fond d'elle.

Il commença à aller et venir, pressentant déjà qu'il ne parviendrait pas à l'orgasme, mais ça ne faisait rien, c'était un petit supplément qu'il prenait en douce, comme ça, dans le dos des autres, à l'insu de ses « collègues » d'orgie. Un « rab » de plaisir personnel dont nul ne saurait rien, pas même Theodora à son réveil.

Il pilonnait la jeune femme depuis cinq minutes, et il aurait pu tenir de cette façon encore cent sept ans sans conclure, lorsqu'il entendit, dans son dos, s'ouvrir la porte de la chambre rose.

Il se retourna sans lâcher sa proie.

Un visage qu'il n'avait jamais vu passait dans l'entrebâillement.

Celui d'un type maigre, pommettes saillantes et menton en galoche décoré d'un bouc minuscule.

Qu'est-ce qu'il foutait là ?

Pour garder le rythme, le jeune coursier donna encore deux ou trois coups de reins, sans lâcher des yeux l'inconnu, dont les cheveux noirs bouclés étaient curieusement constellés de toiles d'araignées et qui, lui-même, le regard luisant, se repaissait du spectacle.

— Vous faites quoi, là ? lui jeta-t-il.

Milan Hysiek hésita. La scène qui se présentait à lui n'était nullement déplaisante à regarder, mais il avait un boulot à faire, un contrat à honorer, et il fallait qu'il aille jusqu'au bout.

— Dégagez, ordonna-t-il à Sylvain Scopito.

— Hé, j'aime pas qu'on me parle sur ce ton-là. Dégagez vous-même, si ça ne vous plaît pas, lâcha Sylvain en continuant à perforer la croupe accueillante de Theodora.

Et il ajouta posément :

— D'ailleurs, j'étais là avant vous.

L'autre se contenta d'abord de hausser les épaules.

— Pauvre type ! lâcha-t-il ensuite d'une voix morne tout en avançant.

Il n'avait pas prévu la réaction du jeune homme. Celui-ci se dégagea des fesses de Theodora et sauta à terre, l'air menaçant.

— Arrête, petit con, tu me fais peur ! ricana le Tchèque.

Il sortit alors de sous son blouson son CZ 75 calibre 9 Para, croyant que la vue de son arme suffirait à impressionner le jeune homme.

Pour Sylvain, malheureusement, les armes n'avaient de réalité qu'au cinéma ou à la télé dans les feuilletons policiers. Nullement intimidé, il fit un bond en avant, poings fermés, prêt à se battre.

— Merde ! grogna Milan Hysiek. Qu'est-ce que c'est que cet abruti ?

Il avait l'index sur la détente du CZ 75. Un index qui avait recommencé à trembler sans qu'il pût le maîtriser.

Son index trembla encore un peu plus fort.

Et le silencieux émit un « plop » sourd.

L'élan de Sylvain Scopito à travers la pièce fut coupé net.

D'un seul coup, il s'immobilisa, les yeux ronds, comme stupéfait de ce qu'il lui arrivait. Pendant trois secondes il resta là, debout, au milieu de la pièce, oscillant légèrement sur lui-même.

La balle l'avait atteint au milieu du cou, fracassant sa pomme d'Adam. Il ouvrit la bouche, mais seuls des gargouillis en sortirent.

Puis il se mit à vomir des flots de sang et s'écroula. Sa tête cogna le plancher avec un bruit mat. Et il ne bougea plus.

Milan Hysiek, les yeux encore plus ronds que sa victime, regardait l'arme encore chaude dans sa main droite comme s'il ne parvenait encore pas à réaliser ce qu'il venait de faire.

— J'ai merdé, siffla-t-il entre ses dents. Bordel de merde, j'ai merdé !

Crespo allait être fou furieux.

Il sentit qu'il se couvrait de sueur et il eut l'impression qu'il allait succomber à la nausée. Ses entrailles se mirent à gargouiller. Ses intestins se nouèrent. Il était malade. Malade comme un chien.

C'est le moment que choisit Theodora pour se réveiller. Chavirant sur elle-même, en un instant, elle embrassa la scène. Il y avait, au milieu de la pièce, un type qu'elle n'avait jamais vu et qui tenait dans sa main droite un revolver prolongé par un silencieux.

Et il y avait aussi, par terre, un cadavre. Celui d'un de ses innombrables partenaires de la nuit. Un garçon dont elle ne connaissait même pas le nom mais qui était, il fallait bien l'avouer, remarquablement monté.

Un cadavre...

Elle acheva de se réveiller tout à fait et lâcha un long cri strident.

La crosse du CZ 75 de Milan Hysiek, qu'elle prit sur la mâchoire, lui cloua le bec. Aussitôt, elle se renversa en arrière et repartit pour le pays des

songes.

Un peu hagard, le long visage osseux du Tchèque était maintenant verdâtre. La nausée le submergeait et il dut faire un effort surhumain pour ne pas tout abandonner.

Soupirant comme un damné, il se pencha vers Theodora inanimée, l'enveloppa dans un des draps du lit, et la chargea sur son épaule droite. Non sans récupérer au passage ses vêtements et son sac.

Puis il quitta la chambre et il se dirigea à pas lents vers l'escalier de service, à l'autre extrémité du couloir.

Nina Crémili soupira. Enfin ! Ses derniers invités étaient partis. Toujours chaussée de ses cuissardes noires, elle pivota sur elle-même et gagna l'escalier. À cet instant, l'une des extras, toujours en tenue de soubrette de comédie, s'approcha pour lui demander quelque chose. Nina agita la main droite.

— Tout à l'heure, s'il vous plaît, souffla-t-elle, je reviens.

Elle ne revint pas. Trois minutes plus tard, au premier étage, cramponnée à son téléphone portable, elle appelait tout ce qui était susceptible de lui venir en aide dans une pareille situation. Les pompiers. Le SAMU. Les policiers du commissariat d'Enghien.

Elle avait découvert la chambre rose métamorphosée en boucherie. Massacré, un cadavre y gisait par terre dans une large flaque de sang, celui du jeune homme à qui elle avait confié la garde de Theodora. Le cou du malheureux avait été littéralement transformé en steak tartare.

Quant à Theodora, elle avait disparu. Corps et biens. Elle s'était littéralement envolée, vaporisée.

Un quart d'heure plus tard, les policiers du commissariat d'Enghien, ainsi que les techniciens de l'Identité judiciaire, étaient sur place et se mettaient au travail.

Mais il fallait bien avouer que l'affaire se présentait de manière plutôt énigmatique. Si, comme Nina Crémili l'affirmait, on pouvait raisonnablement écarter l'hypothèse d'un crime commis par Theodora Manson, alias Elisabeth Descamps, il fallait alors envisager la présence, dans la chambre rose, d'une troisième personne. Rien n'unissant *a priori* Sylvain Scopito et Theodora, qui ne s'étaient rencontrés que quelques heures avant la mort du premier, qui avait bien pu vouloir tuer celui-ci et kidnapper la jeune femme ? Et pourquoi ? Comme crut bon de le faire remarquer l'un des policiers, ils étaient en présence d'un vrai problème : le mystère de la chambre rose.

Couleur d'acier, la mer était déchaînée. Les vagues déferlaient sans fin. On aurait dit d'énormes masses de métal sombre crachées par un laminoir de Titan. En rugissant, les rouleaux venaient cogner contre les énormes piliers de béton qui supportaient l'ancienne plate-forme militaire rebaptisée Neptunia.

De l'hélicoptère où les quatre hommes encagoulés venaient de reprendre place, et qui avait redécollé après plusieurs heures de bruit et de fureur, la plateforme ne cessait de diminuer, de rapetisser au milieu de la mer livide et tourmentée. Bientôt, elle ne fut plus qu'un point minuscule perdu dans l'immensité grise.

Les gardiens de la plate-forme, des Coréens pour la plupart, s'étaient battus comme des lions, mais avec leurs carabines, leurs fusils à pompe et leurs revolvers, ils ne faisaient pas le poids contre les fusils-mitrailleurs AK47 de leurs assaillants. Par miracle, il n'y avait pas eu de morts, rien que deux blessés, le chef de la sécurité de Neptunia et un de ses adjoints. Quant aux assaillants, ils n'avaient aucune perte à déplorer, même pas des égratignures.

L'hélicoptère arrivait en vue des côtes de la Bretagne. Bientôt, les quatre hommes encagoulés aperçurent les toits de Roscoff, tassés autour du clocher gothique flamboyant de l'église Notre-Dame-de-Kroaz-Batz.

Ils soupirèrent. Dans quelques instants, ils allaient atterrir avec leur prisonnière, une fille superbe, aux cheveux d'or sombre coupés très courts, en casque, qu'ils avaient menottée à l'arrière de l'appareil. Menottée et surtout bâillonnée pour qu'elle cesse de leur casser les oreilles en leur répétant qu'ils allaient payer cher ce kidnapping.

Ce n'est pas tous les jours, en effet, qu'on enlève une princesse.

CHAPITRE III



Pascale. Elle s'appelait Pascale. C'était une brune avec une longue chevelure noire et dense et des yeux immenses, ténébreux comme deux flaques d'encre. On n'avait même pas le temps de se demander si elle était belle qu'on était déjà sous son charme et qu'on ne pensait plus qu'à sa bouche rouge et large, à son sourire qui découvrait des dents éclatantes, à ses seins majestueux ainsi qu'à sa croupe, qu'elle savait faire onduler avec une agressivité merveilleuse au moindre de ses pas.

Nue, elle avait un corps magnifique à la chair ondoyante, une poitrine généreuse étoilée de grosses aréoles brunes, des cuisses puissantes, et cette toison d'un noir profond, au milieu d'elle, ce buisson épais dont les boucles soyeuses remontaient en un imperceptible duvet sombre jusqu'à son nombril, où il disparaissait.

Accessoirement – et d'ailleurs fort légitimement -elle était très fière de ses mensurations : 95-67-95.

Boris Corentin savait déjà que dans sa mémoire, quand il serait vieux, dans très longtemps, le plus tard possible, et réduit à ressasser de vieux souvenirs, Pascale figurerait en très bonne place, parmi celles qui avaient su lui donner le plus de plaisir. D'abord parce qu'elle était belle. Ensuite parce qu'elle était voluptueuse. Enfin parce qu'elle ne lui demandait rien, elle n'exigeait jamais rien de lui, et surtout (mais ça, bien sûr, il ne le lui avouerait pas pour un empire) parce qu'elle était mariée. Depuis des éternités, Boris savait que les meilleures de ses maîtresses, celles qui lui avaient donné le plus de plaisir (en dehors bien entendu de Ghislaine, sa « régulière »), étaient des épouses, d'excellentes épouses attentives et tendres avec leurs maris, à défaut d'être vraiment fidèles.

Pascale faisait partie de cette espèce rarissime. Elle était mariée. Son conjoint, professeur d'université, et même linguiste éminent, avait le bon goût de voyager souvent, de participer à des colloques ou des conférences à l'autre

bout de l'Europe et même du monde. Ce qui permettait à Boris et à sa charmante épouse de passer ensemble des nuits torrides et clandestines.

Pour le moment Pascale, couverte de sueur, était allongée en travers du lit de Boris, dans son studio de la rue de Turbigo, les cuisses un peu écartées sur le fruit délicat et rose de son sexe. Dehors, sur Paris, il faisait un temps de chien, il pleuvait de la neige fondue et les pneus des rares voitures, en bas, dans la rue de Turbigo, passaient en faisant un bruit d'étoffe qu'on déchire. Mais ici, au troisième étage, dans le studio de Boris, tous rideaux tirés et chauffage poussé à fond, il faisait délicieusement bon. Une seule lampe éclairait le chevet du lit.

Allongé en travers des draps, le commandant de police Boris Corentin fumait une Gitane blonde, considérant vaguement les torsades de volutes bleu pâle qui allaient se perdre dans la lumière dorée filtrant de l'abat-jour.

Il se tourna vers la jeune femme qui revenait de la salle de bains. Avidement, il laissa errer ses yeux le long de son corps magnifique. Elle avait pris une douche brûlante et des gouttelettes lumineuses roulaient sur ses seins.

— Jean-Paul revient ce soir de Montréal, indiqua-t-elle. C'est pour ça que j'ai pris une douche. Je n'aimerais pas qu'il soupçonne que j'ai fait ce qu'on vient de faire...

Depuis une heure qu'elle était là, ils avaient passé en revue et en accéléré toutes les positions possibles et imaginables, comme s'ils avaient été à cinq minutes de la fin du monde. Elle l'avait pris dans sa bouche. Puis c'était lui qui s'était enfoui entre ses cuisses et l'avait visitée de la langue. Puis elle l'avait enfourché et s'était empalée sur lui. Puis ils avaient crapahuté jusqu'au lit et il l'avait possédée, jambes dressées, très ouvertes, à grands coups de reins qui faisaient claquer son propre ventre contre ses cuisses. Puis elle s'était retournée, s'était mise à genoux et lui avait présenté ses fesses pleines et rondes qu'il avait ouvertes à deux mains, dégageant les ourlets roses de sa belle fente charnelle. D'un bras passé entre ses jambes, elle s'était emparée de lui, l'avait guidé au fond de son ventre et elle avait recommencé à crier tandis qu'il la pilonnait.

Il n'avait pas joui, mais elle plutôt deux fois qu'une. Au moins quatre fois, si ce n'est cinq. En roucoulant, elle lui avait confié qu'elle n'en avait pas encore connu beaucoup, des surdoués dans son genre. Il est vrai, avait-elle ajouté, qu'elle faisait surtout l'amour, habituellement, avec des types qui avaient plus ou moins son âge, des collègues du lycée de Courbevoie où elle était prof de Lettres.

Elle releva les bras, noua les mains sur sa nuque, et ses seins, dans ce moment, esquissèrent une petite danse fort gracieuse.

— De quoi j'ai l'air ? l'interrogea-t-elle.

— D'une femme infidèle et heureuse de l'être, murmura-t-il en souriant.

Elle aperçut son reflet dans une glace accrochée au mur.

— J'ai surtout l'air de m'être fait baiser comme une reine, souffla-t-elle avec une désarmante simplicité.

Elle se glissa contre lui.

— Et je crois, avoua-t-elle, que, malgré ma douche, je recommencerais bien.

Boris allait répondre lorsque le téléphone sonna. Elle le regarda traverser la pièce. Un athlète nu, intégralement nu, sur lequel les années ne semblaient pas avoir de prise, avec des cheveux bouclés noirs, un visage aux traits réguliers, à la mâchoire puissante, un torse aux larges pectoraux et un ventre plat au bas duquel surgissait une hampe de chair qui, malgré des étreintes toutes récentes et multiples, affectait des proportions impressionnantes. Quatre-vingt-cinq kilos de muscles, un mètre quatre-vingt. Le commandant Boris Corentin, policier vedette de la Brigade Mondaine, s'empara du téléphone, près du lit, et décrocha.

Il y eut quelques « oui », deux ou trois « non », et enfin un bref « j'arrive ». Puis il raccrocha.

— Désolé, fit-il en se tournant vers la jeune enseignante, mais j'ai bien peur que tes projets, et les miens par la même occasion, soient compromis.

Pascale hocha la tête.

— J'avais déjà compris, soupira-t-elle, fataliste.

Elle eut un sourire.

— Ça m'apprendra à prendre mes amants chez les flics...

Boris alluma une nouvelle Gitane blonde.

— Désolé, fit-il en souriant. Tout le monde ne peut pas être linguiste !

Elle le regarda et se rapprocha, visage noyé dans le fleuve noir de sa chevelure.

— Tu as quand même bien cinq minutes pour une petite dernière fois, non ? murmura-t-elle.

En même temps, ses doigts fuselés attrapèrent la hampe de chair qui se dressait, volumineuse, gonflée, droite comme un minaret et palpitante de sève.

— Je voudrais que tu me prennes là où ça fait mal, dit-elle encore d'une toute petite voix un peu rauque.

Elle ne disait jamais « sodomiser », ni aucun autre mot plus direct, mais toujours « là où ça fait mal ».

Souriant en guise d'assentiment, Boris la prit par la taille, mais aussitôt, elle lui échappa, roula sur le lit et, à quatre pattes, lui offrit son postérieur splendide, au centre duquel saillait le fruit rose de son sexe. Les ressorts du lit couinèrent, tandis que Boris, qui s'offrait de nouveau une érection pharamineuse, se rapprochait d'elle, songeant à ce que Pascale lui avait dit, un jour : que son mari n'avait jamais eu le privilège de la prendre par l'orifice le

plus resserré de sa personne.

— Il n'a même jamais osé me le demander, il est beaucoup trop sentimental pour ça, avait-elle précisé.

Une main passée entre ses cuisses, elle le guida vers le puits minuscule de ses reins. Il commença à s'y enfoncer par petites secousses successives. Puis une poussée plus violente le propulsa tout au fond d'elle. Elle lâcha un hurlement.

— Déchire-moi ! cria-t-elle. Je veux que tu me défonces et que ça brûle ensuite pendant plusieurs jours ! Comme ça j'aurai l'impression que tu es encore en moi !

Il la martela longtemps, très longtemps. Jusqu'à ce qu'elle se mette brusquement à jouir avec des râles d'agonie.

Puis elle retomba à plat ventre, bras en croix, comme foudroyée.

En arrivant au pied de l'escalier, 36 quai des Orfèvres, Boris Corentin observa un temps d'arrêt. Pas parce qu'il était fatigué. Juste pour se reconditionner.

— On y va, soupira-t-il ensuite.

Une minute plus tard, il était dans l'antichambre du bureau directorial, couvé du regard par Sylvaine Morland, la secrétaire de Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine, leur patron à tous. Au passage, Boris envoya un discret baiser à Sylvaine, histoire de lui rappeler qu'il se souvenait parfaitement des quelques nuits qu'ils avaient passées ensemble, il y avait déjà pas mal de temps. Et de lui faire comprendre aussi qu'il n'était, pour sa part, nullement contre un éventuel retour d'affection.

Sylvaine baissa les yeux. Un peu rougissante.

— Monsieur le commissaire divisionnaire vous attend, lâcha-t-elle en faisant un gros effort pour mettre le plus de neutralité possible dans sa voix.

Boris retint sa respiration, puis frappa à la double porte capitonnée, derrière laquelle résonnait la toux sèche de grand fumeur de Badolini. Dès que celui-ci lui eut crié d'entrer, il poussa le battant.

— Ah ! Corentin, je suis content de vous voir ! jeta le chef de la Brigade Mondaine dès qu'il vit apparaître la haute silhouette athlétique de son flic préféré.

Il flottait dans la pièce un brouillard à découper à la tronçonneuse. Des formes en émergeaient, comme à travers une brume, fauteuils, grand bureau Empire du Mobilier national, chaise de repos en tubulures d'acier, et le patron lui-même, assis derrière son bureau, indistinct comme une statue de bouddha à travers les vapeurs d'encens.

Boris rebroussa sa courte chevelure noire bouclée que la pluie avait

trempée. Depuis Noël, il faisait un temps sinistre. Pluie sans discontinuer. Tempête un peu partout. Inondations. Et la météo prévoyait encore pour les jours prochains une aggravation de ces conditions climatiques désastreuses.

— Vous vous souvenez de Guillou ? interrogea Badolini après avoir grillé d'une aspiration la moitié de sa Job Spéciale, une de ces cigarettes corses et corsées en nicotine qu'il se faisait envoyer régulièrement, par dizaines de cartouches, de l'île de Beauté.

— Le commissaire divisionnaire Pierre-André Guillou ? Bien sûr.

— Je crois qu'il serait ravi qu'on lui donne un coup de main, fit Badolini. Il a sur les bras un dossier dont il n'arrive pas à démêler les tenants et les aboutissants. Il a donc pensé à nous...

En quelques mots, le chef de la Brigade Mondaine résuma ce qui s'était passé, huit jours plus tôt, dans l'une des résidences secondaires de Nina Crémili, personnalité multiscartes de la jet-set, reine de la haute couture et du prêt-à-porter, productrice de films X « intellos », aventurière de haute volée et ainsi de suite. Il évoqua la grande fête qu'elle avait organisée dans sa propriété d'Enghien-les-Bains. Et la façon dont, au matin, celle-ci s'était terminée : par un cadavre et une disparue. Le cadavre, c'était celui d'un gamin de vingt-trois ans, un certain Sylvain Scopito, coursier dans une boîte de production. La disparue, c'était Theodora Manson, de son vrai nom Élisabeth Descamps, journaliste débutante et aussi, accessoirement, *escort-girl*.

À pleins poumons, Badolini grilla le reste de sa cigarette.

— Le coursier a été tué à coup de revolver, précisa-t-il. Du boulot de professionnel. On s'est servi d'un...

Il consulta un dossier, sur son bureau.

— D'après l'expertise balistique, il s'agit d'un CZ 75 calibre 9 Para. Comme personne n'a entendu la détonation, il y a tout lieu de penser que le tueur s'est servi d'un silencieux...

Boris réfléchit.

— Deux choses si vous voulez bien, patron, remarqua-t-il après un silence. Vous dites que le jeune type qui a été tué était coursier. Qu'est-ce que pouvait bien fabriquer un simple coursier chez quelqu'un comme Nina Crémili, qui appartient au gratin ?

— Il avait été invité par son propre patron, un certain Alphonse Gruvilly. Il faut vous dire que cette fête à Enghien n'a pas été triste, si j'ai bien compris ce que m'a raconté Guillou. C'était plutôt dans le genre partouze géante. Alors vous savez, dans ces cas-là, les différences sociales...

— Je vois, fit Boris.

Il observa encore un silence avant de poursuivre.

— Ma deuxième question concerne cette fille qui a disparu. Theodora Manson, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'ai l'impression d'avoir déjà vu son nom quelque part... Est-ce que ce ne serait pas dans l'enquête sur l'agence Ténardier ?

— Exact, opina Badolini, toujours admiratif en ce qui concernait la mémoire phénoménale de son flic préféré.

L'agence Ténardier, comme il disait, c'était une affaire sur laquelle Boris avait commencé à plancher en compagnie d'Aimé Brichot, son coéquipier et ami depuis... depuis des années en fait. Il avait été obligé de laisser Brichot s'en occuper seul, depuis environ huit jours, parce que Charlie Badolini l'avait mis précipitamment sur une histoire de prostituées venues de l'Europe de l'Est qui ne souffrait pas d'attendre. Cette affaire elle-même dûment résolue en deux temps trois mouvements, il avait à nouveau les mains libres.

Il réfléchit, faisant appel à ses souvenirs. Les Ténardier, Max et Ségolène Ténardier, patrons d'une agence de mannequins, étaient des citoyens au-dessus de tout soupçon. Seulement, si on grattait un peu, on s'apercevait que les mannequins en question se transformaient très volontiers à l'occasion en *escort-girls*, et surtout, surtout, qu'ils étaient à la tête d'un réseau extrêmement bien organisé de prostitution, *via* une centaine de studios qu'ils louaient à des particuliers et où leurs « protégées » faisaient des passes. Un grand classique. Sauf que Max et Ségolène Ténardier avaient raffiné et modernisé le système. Pour ne pas attirer l'attention, ils ne louaient les studios que pour deux mois maximum. Ensuite, ils résiliaient les baux et en louaient d'autres. Avec une telle méthode, ils étaient pratiquement insaisissables et impossibles à coincer. Sauf par les as de la Brigade Mondaine qui avaient fini par comprendre la combine... Et qui avaient découvert, au passage, bien d'autres choses. Notamment que les « protégées » de Max et Ségolène Ténardier ne travaillaient pas que pour ces derniers. Elles faisaient aussi régulièrement des « extras ». C'est là que l'affaire se corsait et que Boris et Aimé entraient en scène. À cause des noms de certains clients des Ténardier. Du très beau linge, on pouvait le dire franchement. Rien que des huiles. Des gens à très fortes retombées économiques.

Bref, comme l'affaire devenait archi-Mondaine, Boris et Aimé en avaient héritée.

Ils avaient commencé à éplucher le dossier. L'un des noms qui revenaient régulièrement, parmi les clients de Max et Ségolène Ténardier, était celui de Crémili. Moins Nina, d'ailleurs, que son frère Alexis, patron d'une chaîne florissante de boîtes échangeistes, les *Clubs Clitorix*, qui avaient essaimé à travers toute la France.

Cela faisait déjà pas mal de temps qu'Alexis Crémili était dans le collimateur de la Brigade Mondaine. Un drôle de numéro. Après de brillantes études de droit, il avait curieusement dérapé dans la délinquance dorée. On ne comptait plus les arrestations pour coups et blessures, conduite en état d'ivresse, insultes à représentants de la force publique et ainsi de suite.

Jusque-là, rien de vraiment gravissime, mais il y avait aussi d'autres choses. Des rumeurs avaient couru, à une époque, sur ses liens avec des dealers. On l'avait même soupçonné de viols en série. De drôles de viols, d'ailleurs, commis à l'aide d'une arme inhabituelle : une drogue. Une molécule de synthèse répondant au nom barbare de gamma-hydroxy-butirate (en abréviation : GHB). Mis au point dans les années 1960, il s'agissait d'un anxiolytique qui se présentait en poudre, en gélules ou encore en liquide, et qui avait la propriété, chez celui qui en prenait, de lever ses inhibitions et d'effacer ses souvenirs les plus récents. Un produit idéal, en somme, pour faire perdre à une victime la mémoire d'une agression ou d'un viol. D'où le surnom de ce psychotrope aux États-Unis : *date rape drogue*, la drogue du viol parfait...

Alexis Crémili s'était-il réellement servi de ce produit pour commettre des « cambriolages sexuels », comme il en avait alors été accusé ? Il y avait eu de très fortes présomptions, mais on n'avait rien pu prouver. Crémili lui-même, interrogé, avait eu beau jeu de faire valoir qu'avec sa chaîne de boîtes échangistes il n'était jamais en manque de chair fraîche, et qu'il aurait fallu qu'il soit fou, dans ces conditions, pour aller violer des femmes non consentantes quand il y en avait tant qui n'attendaient que ça. Un raisonnement qui avait l'air de se tenir, bien sûr, sauf si on pensait, comme Boris et Aimé, que Crémili était un tordu et qu'il pouvait très bien trouver beaucoup plus drôle, justement, d'abuser de femmes non consentantes que de s'offrir toutes les clientes de ses établissements.

Quoi qu'il en soit, il était ressorti de cette affaire blanc comme neige.

Badolini préleva une autre cigarette dans son paquet de Job Spéciales.

— Il y a une chose dont on est sûr, c'est qu'avant d'être tué le jeune Sylvain Scopito s'est envoyé en l'air, dans la chambre où on l'a retrouvé, sans doute avec Theodora Manson... Le malheureux est mort avec tous ses bijoux de famille sortis du pantalon, si vous voyez ce que je veux dire...

Boris voyait.

— Je suppose que l'hypothèse selon laquelle Theodora elle-même l'aurait tué puis se serait enfuie a été étudiée et qu'on l'a écartée ?

Badolini tirait sur sa nouvelle cigarette corse.

— Bien entendu. D'abord, elle n'avait aucune raison de faire une chose pareille. Ensuite, il y a eu un dérapage au cours des festivités, et c'est Scopito lui-même qui l'a défendue.

— Un dérapage ?

— Elle s'est fait dérouiller par un invité. Salement, paraît-il.

— Qui ?

— Alexis Crémili soi-même. Il était ivre mort, d'après ce qu'ont raconté certains témoins, et il s'est mis à lui taper dessus. Scopito est intervenu et l'a

assommé.

Badolini hocha la tête.

— Tous les détails sont là, dans le dossier. Vous y trouverez aussi les identités de la plupart des participants à la fête de Nina Crémili. Évidemment, je n'ai pas besoin de vous dire d'y aller comme sur des œufs. Il y a pas mal de gens puissants, là-dedans, et...

Il toussota, s'éclaircissant la voix.

— Il y a même une sommité de la finance internationale. Richard Kostaianou, ça vous dit quelque chose ?

Boris siffla entre ses dents.

— Le banquier ? Évidemment.

— Eh bien, il était là, lui aussi, avec sa femme et son amant... enfin le type qui est en même temps son amant et l'amant de sa femme...

Badolini écrasa son mégot dans le cendrier déjà débordant de cadavres de cigarettes.

— Exceptionnellement, pour participer à la grande fête de Nina, Kostaianou avait consenti à quitter sa principauté de Neptunia...

Boris sortit une Gitane blonde et l'alluma. Il avait entendu plusieurs fois parler de cette folie du vieux banquier qui, un beau jour, se trouvant trop à l'étroit dans notre monde moderne, à présent qu'il ne restait plus sur les atlas de taches blanches à explorer, avait décidé de se tailler un royaume à lui. C'est ainsi qu'il avait jeté son dévolu sur une vieille base militaire abandonnée, hors des eaux territoriales françaises, et, après avoir consulté toute une armée d'avocats et de spécialistes du droit de la mer, était tranquillement entré en possession de cette base qui n'appartenait plus à personne. Mieux encore : il avait décidé d'en faire une principauté. « Sa » principauté. Qu'importe qu'elle ne soit guère plus grande que trois terrains de football, qu'elle soit rongée par la rouille, usée par le sel et le vent ! C'était son domaine et il en était le maître intégral. Il l'avait baptisé Neptunia, et, comme tout État souverain, il l'avait doté d'une panoplie de symboles officiels, un drapeau, une devise, une Constitution, un passeport, et même une monnaie, le dollar neptunien, équivalent à un dollar US. Quant à lui, il s'était bombardé prince en toute simplicité. Il était désormais Richard I^{er}, souverain de Neptunia. Sa femme était bien sûr la princesse Hélène. Quant à son unique enfant, une fille aujourd'hui âgée de vingt-trois ans qu'il avait eue avec sa deuxième épouse, c'était la princesse Albine, future héritière de cet étrange domaine.

À part ça, Kostaianou avait bien entendu des propriétés partout, deux hôtels particuliers à Paris, des villas sur tous les rivages, et même un immeuble dans cette principauté de Monaco dont il s'était inspiré pour créer les statuts de Neptunia. Mais il n'habitait aucune de ces résidences pourtant plus somptueuses les unes que les autres. Il leur préférait cette minuscule

« île » de ferraille et de béton fouettée sans cesse par la mer et dont les quatre piliers, dans les tempêtes, vibraient et chantaient.

Boris avait attrapé le dossier que lui tendait Badolini. Il parcourut la longue liste des invités de Nina, dans sa villa d'Enghien.

— Par quoi allez-vous commencer ? l'interrogea le chef de la Brigade Mondaine.

Boris ouvrit les mains.

— Il n'y a que l'embarras du choix, murmura-t-il.

Il se tut un instant. Ses mâchoires remuèrent comme s'il mastiquait quelque chose.

— Je me demande si je ne vais pas commencer par essayer de cuisiner Alexis Crémili...

Les sourcils de Badolini se mirent en accents circonflexes.

— Je sais que vous avez une dent contre lui depuis déjà pas mal de temps, objecta-t-il, mais attention à ne pas vous laisser guider par des *a priori* négatifs concernant ce...

Boris sursauta.

— Quels *a priori* négatifs ? dit-il. Il y a un jeune type qui a été tué et une fille qui a disparu. On a la certitude que Crémili l'a tabassée. Il semble aussi, par ailleurs, que c'est lui qui l'avait recrutée par l'intermédiaire de Max et Ségolène Ténardier.

Sa Gitane blonde s'était éteinte. Il la ralluma.

— Ça fait d'assez bonnes raisons d'aller le voir, non ? D'autant plus qu'on sait déjà que ce n'est pas exactement un ange...

— C'est même très certainement une vraie ordure, renchérit Charlie Badolini, mais faites quand même attention où vous mettez les pieds. Je sais bien que ça vous ferait plaisir de le serrer, mais allez-y tout de même prudemment. À part les coups et blessures, il y a neuf chances sur dix pour que, dans l'affaire du meurtre de Scopito et de la disparition de Theodora, il soit innocent.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, murmura Boris en se levant.

Badolini le raccompagna jusqu'à la porte de son bureau.

— Je compte sur vous pour être le meilleur, comme d'habitude, dit-il de sa voix rauque de grand fumeur.

Ça ne coûtait rien à dire, mais c'était toujours agréable à entendre.

CHAPITRE IV



Drapé dans un peignoir de soie rouge et tenant à la main une tasse remplie de café, Fabien de Beurivage pénétra dans la chambre d'Hélène sans frapper. Ses pieds nus foulaient doucement l'épaisse moquette blanche. Il alla jusqu'au minuscule hublot qui constituait l'unique fenêtre de cette pièce. Il contempla les lourds nuages noirs qui envahissaient le ciel.

— Il va y avoir de la tempête, lâcha-t-il.

Il prenait goût à la vie sur Neptunia. Au début il s'était dit que ne s'y habituerait jamais, et puis il s'était surpris à apprécier cette existence en pleine mer, ces horizons qu'aucune intrusion humaine ne fermaient, ces nuits profondes où les vagues mugissaient contre les quatre piliers de la plate-forme, quand toute l'armature craquait, que le vent soufflait tellement fort qu'on ne pouvait pas sortir. Il aimait aussi par-dessus tout les orages, il y en avait de carabinés, parfois, lorsque les éclairs frappaient la plate-forme et que tout le pont s'illuminait à cause de l'électricité statique. Une véritable féerie. Fabien de Beurivage, dans certaines circonstances, avait gardé son âme d'enfant.

Hélène, sixième épouse de Richard Kostaiannou et princesse de Neptunia, ressortit du cabinet de toilette tout couvert de marbre blanc qui avait été aménagé au fond de sa chambre. Elle était mince, brune, les cheveux bouclés, avec d'étonnants yeux verts qui lui mangeaient la moitié du visage.

— Tiens, tu es réveillé, remarqua-t-elle.

Fabien s'inclina légèrement. Comme il sied devant la souveraine d'une principauté.

— J'en suis même à ma troisième tasse de café.

Il montra le hublot.

— Je crois qu’il va y avoir de la tempête.

Sous son kimono vert, elle était nue, il ne fallait pas être fin observateur pour s’en apercevoir : elle avait négligé de nouer la ceinture du kimono. Celui-ci s’entrouvrait à chacun de ses mouvements, laissant apercevoir ses seins ronds aux pointes longues comme des crayons, son ventre plat et sa toison sombre, aussi bouclée que ses cheveux.

Elle alla vers le hublot. La mer la fascinait, elle aussi, surtout quand elle se déchaînait, roulant des flots énormes et écumeux, des chaos de vagues noires et vertes qui se ruaient en poussant des hurlements sous les coups de fouet cinglants du vent.

Elle colla son ravissant visage triangulaire contre la vitre du hublot. Dans cette position, elle tournait le dos à Fabien. Les yeux de ce dernier s’allumèrent.

— Richard est debout ? interrogea-t-il.

— Je ne l’ai pas encore vu ce matin, dit-elle. Mais ça m’étonnerait qu’il dorme encore.

À vrai dire, depuis l’attaque de Neptunia par un commando venu du ciel et surtout l’enlèvement d’Albine, le vieux multimilliardaire avait perdu bien des repères et notamment le sommeil.

Elle et son mari occupaient des chambres séparées, et même des piliers séparés de la plate-forme. Kostaïannou et sa fille, la princesse héritière Albine, avaient leurs appartements dans les sept étages du pilier ouest. La princesse Hélène, quant à elle, logeait dans ceux du pilier est, comme d’ailleurs Fabien. Les deux autres abritaient le personnel, présentement au nombre de six Coréens, plus le chef de la sécurité, un ancien catcheur d’une quarantaine d’années qui occupait à lui tout seul deux étages fermés par un code. C’est lui aussi qui avait la garde de l’artillerie dont disposait Neptunia : carabines, fusils à pompe, revolvers...

Fabien se rapprocha d’Hélène en silence. On entendait, plus haut, ronronner le gros générateur qui fournissait la plate-forme en électricité.

Il laissa glisser sa main droite vers les hanches de la jeune femme, plaquant le kimono au creux de ses reins pour faire saillir sa croupe. Instinctivement, Hélène se cambra.

— Arrête, dit-elle. Non. Pas maintenant.

Sourd à sa protestation, Fabien laissa sa main descendre lentement, suivant par-dessus l’étoffe du kimono le sillon de ses fesses. Il pesa un peu sur le tissu, le faisant rentrer entre les globes jumeaux. La respiration de la jeune femme devint plus sifflante.

— Non, répéta-t-elle d’une voix tendue. Tu sais bien que je déteste ça avant d’avoir pris mon petit déjeuner.

L’index du jeune homme rentrait de plus en plus profondément, poussant

devant lui l'étoffe soyeuse. Il devina qu'un long frisson secouait malgré tout le corps d'Hélène. Il accentua encore son intrusion. Elle continuait à protester, mais d'une voix de plus en plus étranglée. Elle tourna la tête et grimaça un sourire.

— N'oublie pas que je suis princesse et que tu me dois le respect !

— Dois-je te rappeler qu'en ce qui me concerne, Richard m'a nommé excellentissime régent de Neptunia ?

Hélène haussa les épaules.

— Pour ce que ça lui coûte !

— Pas plus ni moins cher que de t'accorder le titre de princesse ! ricana-t-il avant d'enchaîner : Penche-toi en avant, chérie, tu veux bien ?

Ce n'était pas vraiment une question. Pas non plus un ordre. La « princesse » de Neptunia eut encore une hésitation, puis, soupirant, fit ce qu'il lui demandait.

Aussitôt, il se colla derrière elle. À deux mains, il entreprit de relever son kimono, le faisant remonter avec une lenteur calculée, faisant durer le plaisir, découvrant d'abord les mollets de la jeune femme, puis ses cuisses rondes.

À ce moment, il s'arrêta, gorge nouée. Puis le kimono reprit son ascension, et les fesses d'Hélène apparurent enfin, rondes, mates, pleines, très joliment galbées.

Une rafale de pluie violente cravacha le hublot. Puis le vent émit un sourd mugissement, comme si une énorme bête fauve tournait autour du pilier de béton. Fabien s'était arrêté pour goûter à la sauvagerie des éléments déchaînés.

— Continue, gémit Hélène d'une voix oppressée.

Il acheva de rebrousser le kimono sur ses reins et entreprit de se mettre en position. Il n'eut pas beaucoup d'efforts à faire pour dégager son sexe de son propre peignoir. Celui-ci jaillit presque naturellement, impatient, fébrile, gorgé de désir. Hélène lâcha un halètement quand elle sentit le contact brûlant du membre de Fabien contre sa croupe. D'elle-même, elle se pencha encore davantage et écarta les jambes.

Les deux mains plaquées à la paroi de la chambre, tapissée de bois précieux, elle ferma les yeux au moment où il se ruait, distendant ses lèvres intimes qu'il trouva moites et brûlantes. Elle eut une secousse de tout le corps, comme si on l'électrocutait.

Doigts enfoncés dans la chair des hanches d'Hélène, Fabien se mit à aller et venir à toute allure dans son ventre, la prenant comme un sauvage, martelant ses fesses, la pilonnant à un rythme de marteau-piqueur.

Un nouveau coup de vent rugit au dehors tandis qu'il se vidait dans son ventre.

Puis tous deux remirent de l'ordre dans leurs vêtements. En silence.

— C'était bon ? finit par demander la « princesse » Hélène.

Elle n'avait pas joui mais elle s'en moquait. Comme d'habitude elle avait fait ça pour faire plaisir à Fabien. Pour le plaisir de lui faire plaisir. Elle lui devait bien ça, après tout, c'est lui qui l'avait présentée au milliardaire. Sans lui, où en serait-elle aujourd'hui ? Sans doute continuerait-elle à tourner des films X minables, comme elle avait commencé à le faire avant sa rencontre avec Kostaïannou...

— C'était délicieux, souffla Fabien.

Une fois de plus, la même question lui revenait à l'esprit : qu'est-ce qu'il préférerait réellement ? Les hommes ou les femmes ? Franchement, il n'en savait rien.

Le bureau de Richard Kostaïannou faisait près de cent mètres carrés. Il s'élevait à la surface de la plateforme, exactement en son centre, juste sous la longue dalle de béton qui faisait office d'héliport. Des baies s'ouvraient de tous les côtés sur la mer. Par l'une d'elles, on pouvait voir le drapeau de Neptunia claquer au vent. Bleu outremer comme il se doit, il portait en son centre un croissant de lune argenté, en référence à l'influence de la lune sur les marées.

Une grande table ultramoderne faite d'une plaque de verre montée sur piètement tubulaire noir occupait le centre de la pièce, et trois ordinateurs y étaient allumés. Des plantes vertes grimpaient un peu partout. Des casiers métalliques étaient chargés de dossiers enfermés dans des emboîtages en carton. Enfin, occupant près d'un quart de l'espace, il y avait une longue table à tréteaux sur laquelle était posée une gigantesque maquette représentant la plate-forme de Neptunia bien plantée sur ses quatre énormes piliers.

Son royaume... Sa principauté...

Le vieux banquier passait des heures à contempler cette maquette et à rêver aux nouveaux aménagements qu'il y projetait.

— Neptunia est unique au monde, murmura-t-il. Cela ne pourra plus jamais se reproduire. Les États ont pris leurs précautions...

Le flou juridique dont il avait bénéficié lorsqu'il se l'était appropriée sans rien demander à personne avait fait de cette espèce d'île en béton et en ferraille un cas inédit, une exception dans le droit international, une zone de non-droit...

D'où les convoitises qu'elle éveillait.

Il rejeta en arrière ses longs cheveux blancs.

— Retrouvez ma fille, la princesse Albine, dit-il d'une voix sourde. Retrouvez-la vite. Je vous assure que vous ne le regretterez pas.

Face à lui, presque au garde-à-vous, en survêtements exactement semblables, deux êtres hors du commun. Deux colosses. Sauf que c'étaient

des femmes.

Blondes toutes les deux, cheveux court taillés en brosse, elles étaient absolument identiques. Et pour cause : elles étaient jumelles.

Leurs parents, qui ne manquaient pas de sens de l'à-propos les avaient prénommées Ondine et Proserpine. Avec le temps, elles étaient devenues de véritables géantes aux pectoraux surdéveloppés, aux muscles bodybuildés, avec des cous larges, des mains comme des battoirs, des épaules de déménageurs et des cuisses capables de se refermer comme des mâchoires d'acier sur tout ce qui aurait eu l'imprudence de chercher à s'introduire entre elles.

Dix ans plus tôt, Ondine et Proserpine avaient eu leur heure de gloire à la télévision quand elles y animaient une émission de bodybuilding. Et puis le temps avait passé, la roue avait tourné, et elles avaient replongé dans l'anonymat. C'est alors qu'en répondant à une petite annonce, elles étaient entrées au service de Richard Kostaiannou. Celui-ci cherchait des gardes du corps. Il les avait tout de suite engagées. Il les appelait affectueusement « mes gorilles ». Ou « mes baby-sitteuses ». Il en était extrêmement satisfait. Elles étaient à son égard d'une fidélité de chiens de garde.

Il n'avait qu'un regret : qu'elles n'aient pas été là la nuit où le mystérieux commando avait attaqué la plateforme, kidnappant la princesse Albine et blessant deux gardes. En fait il les avait emmenées avec lui pour veiller à sa propre sécurité quand il s'était rendu à la grande fête de Nina Crémili.

— J'ignore qui sont ceux qui fait le coup, mais je veux qu'ils paient cher. Très cher !

Il tapa du poing contre la table où se trouvait la maquette du futur Neptunia, la nouvelle implantation de son royaume qu'il appelait Neptunia II.

— On veut me faire plier, mais on n'y arrivera pas ! glapit-il. J'ai encore du ressort !

Il avait déjà vécu, dans sa longue vie, bien d'autres moments de crise. Il avait même risqué sa peau plusieurs fois. La dernière, c'était cinq ans plus tôt, quand un commando avait tenté d'incendier l'immeuble qu'il possédait à Monaco, dont il occupait les deux derniers étages où il avait aménagé un fabuleux appartement de mille mètres carrés et où, trois niveaux plus bas, se trouvait la succursale monégasque de sa banque de dépôts, la BNRV, cœur de son empire financier.

C'est d'ailleurs après cet épisode qu'il avait engagé à son service les deux « baby-sitteuses », Ondine et Proserpine. Richard Kostaiannou ne se faisait aucune illusion : à soixante-dix ans passés, il était un homme aussi puissant que menacé. On n'édifie pas l'une des plus grandes fortunes du monde sans se créer des ennemis, sans alimenter des rancœurs et des désirs de vengeance.

Commencée à Beyrouth, dans les ruines d'un Empire ture disloqué par la guerre de 14-18, sa vie était une véritable épopée qui couvrait les trois quarts

d'un siècle d'histoire mondiale. Issu d'une famille d'origine grecque installée de longue date en Syrie et qui avait bâti sa fortune sur le négoce des caravanes de chameaux entre Istanbul, Alep et Alexandrie, lui-même fils de banquier, il avait très tôt senti vibrer en lui la fibre affairiste. À seize ans à peine, il faisait déjà de l'import-export pour le compte d'autres membres du clan Kostaïannou installés aux États-Unis et au Brésil. Quelques années plus tard, à vingt-quatre ans, il fondait en Suisse une société de crédit. C'était le début de sa carrière de financier. C'était aussi le commencement de ses ennuis puisque, à la même époque, il avait été soupçonné par le Bureau des Narcotiques américains d'association de malfaiteurs dans le cadre d'un trafic d'héroïne entre le Liban et l'Italie. D'obscures rumeurs de blanchiment d'argent s'étaient mises à courir sur son compte. Elles ne devaient plus cesser de l'environner tout au long de son ascension.

Puis il y avait eu la création à New York de la BNRY, qui avait assez vite figuré parmi les premières des banques américaines. Dès cette époque, ses pairs avaient commencé à le comparer au roi Midas qui transformait tout ce qu'il touchait en or. Célébrité incontestable du monde de la spéculation en tous genres, multimilliardaire de légende, il avait, comme on disait dans les magazines économiques qui lui consacraient de longs reportages, sa part d'ombre et sa part de lumière. Côté ombre, des soupçons de trafic d'armes, de blanchiment d'argent de la drogue ou du terrorisme. On l'avait même accusé de collusion avec la mafia russe. La justice américaine avait ouvert une enquête sur des fonds gigantesques détournés par l'*Organizatsiya* au préjudice du Fonds monétaire international, fonds dont on soupçonnait qu'ils avaient transité sur un compte de la BNRY. Kostaïannou, comme toujours, était parvenu à se laver de cette accusation. Il avait d'ailleurs par la même occasion retiré ses billes de Russie et rompu avec plusieurs banques moscovites auxquelles son groupe financier était lié.

Côté lumière, il y avait les innombrables œuvres charitables qu'il avait créées et les fêtes somptueuses qu'il avait données durant des années dans ses magnifiques propriétés à travers le monde entier, aussi bien à Genève qu'à New York et au Brésil, à Monaco comme à Villefranche-sur-Mer où il avait acquis, pour la « modique » somme de cent millions de francs, une fabuleuse villa, un véritable palais dont il avait fait refaire le dallage en cabochons de marbres rares dessinant les contours et les motifs d'un immense tapis persan...

Côté lumière aussi, il y avait ses lubies, ses caprices, ses coups de tête cocasses, comme cette idée loufoque, un beau jour, de s'approprier une vieille plate-forme militaire toute rouillée, pourrie, rongée par le sel qui était même venu à bout des trois canons antiaériens qui y avaient été abandonnés. Certains, en apprenant son étonnante décision de s'y installer définitivement avaient laissé courir le bruit que c'était parce qu'il s'y sentait plus en sécurité que sur la terre ferme. On chuchotait que des « contrats » avaient été lancés contre lui, qu'il craignait une vengeance de la mafia russe après l'affaire des

fonds détournés du FMI, d'autres choses encore. On disait aussi qu'il était devenu fou, puisqu'il avait fondé de toutes pièces une principauté quasiment virtuelle. Il avait en tout cas manifesté clairement son désir de se retirer des affaires.

Six mois plus tôt en effet, il avait cédé la BNRY pour dix milliards de dollars à l'une des organisations financières et bancaires les plus importantes du globe. Une transaction qui lui laissait en propre la coquette somme de quatre milliards de dollars. Et la certitude de demeurer, quoi qu'il arrive, parmi les cent plus grosses fortunes de la planète. L'opération sonnait comme un adieu au monde de la finance et c'en était un. Il n'avait plus qu'une idée en tête à présent : s'occuper de Neptunia.

Il attrapa quelque chose sur son bureau.

— Vous voyez ça ? dit-il aux deux « baby-sitteuses ». Vous savez ce que c'est ? Un téléphone portable, d'accord. Mais c'est aussi un fil d'Ariane !

On avait ramassé l'objet sur la plate-forme peu après l'attaque par les quatre hommes encagoulés. Comme il n'appartenait à aucun des « citoyens » de Neptunia, il n'était pas sorcier de deviner qu'il avait été perdu par un des assaillants.

— Retrouvez son propriétaire, fit le vieil homme, et vous aurez retrouvé la princesse.

Il regarda Ondine et Proserpine.

— Vous avez carte blanche, ajouta-t-il. Tout ce que je veux, c'est récupérer ma fille.

Les deux géantes opinèrent. Silencieuses. Le temps de récupérer les pistolets-mitrailleurs Uzi qui ne les quittaient jamais, et elles seraient prêtes à partir en expédition.

Resté seul, il s'absorba dans la contemplation de la maquette de Neptunia. Il avait des projets d'agrandissement et d'embellissements pharaoniques. À partir de la structure d'origine, il envisageait une plate-forme cent fois plus grande avec casinos, complexes sportifs et commerciaux, héliports, centres médicaux et universitaires, cathédrale, etc. Dans ce paradis, les impôts ne dépasseraient pas dix pour cent des revenus. Une sorte de Las Vegas sur l'eau, en somme. Ou un nouvel Hongkong en Europe du Nord. Une « cité de loisirs, de liberté et d'égalité », comme il disait. Un pays idéal. Et totalement écologique, puisqu'il ne fonctionnerait qu'avec des énergies alternatives, comme le vent et le soleil.

Il avait également pris contact avec des experts américains en informatique pour se lancer dans l'aventure des start-up. Il s'agissait d'héberger sur Neptunia des sites web libres de toute législation, sans contrôle de la police, de l'administration ou du fisc.

Tous ces projets, et bien d'autres encore, s'il parvenait à les mener à bon terme, alors Neptunia deviendrait une île véritable et une authentique principauté dont plus personne ne songerait à rire.

— Les Hollandais ont bien gagné des terres sur la mer, disait-il souvent. Pourquoi pas moi ?

C'était coûteux ? Oui. Très. Mais pas si cher, compte tenu de la valeur de la terre qu'il allait faire émerger du néant...

À condition, bien sûr, qu'on le laisse mener ses rêves à leur terme...

Charlie Badolini avait parlé des « *a priori* négatifs » que Boris Corentin nourrissait envers Alexis Crémili et c'était un doux euphémisme. En réalité, peu d'individus l'avaient autant dégoûté, dans sa longue carrière de flic, que ce type au visage en lame de couteau, aux pommettes saillantes et au regard de tordu intégral. Il l'avait eu une fois en face de lui, dans son bureau, deux ans auparavant, à propos de l'affaire des viols au gamma-hydroxy-butirate, la fameuse drogue de l'oubli, la *date rape drogue*, autrement dit, celle du viol parfait, et il en avait ressenti ensuite pendant des heures un curieux malaise, comme quand on touche par mégarde quelque chose d'un peu sale, d'un peu visqueux. Chacun sa phobie. Lui, la sienne s'appelait Alexis Crémili.

Il retrouva instantanément cette sensation désagréable lorsqu'il aperçut ce dernier, attablé dans un restaurant de la rue de la Gaîté, *Le Pot-au-feu*, presque en face du club échangiste qu'il exploitait dans cette même rue, le premier de la longue chaîne de *Clubs Clitorix* qu'il avait fondés à travers toute la France. Celui de la rue de la Gaîté était installé dans un ancien théâtre dont il avait conservé la disposition, les gradins, la scène et les coulisses. Ce qui permettait, le cas échéant, d'amusantes improvisations.

Alexis Crémili n'était pas seul. Trois filles l'entouraient. Une rousse et une brune, et aussi une autre beaucoup plus difficilement définissable, avec ses cheveux bicolores, verts et rouges, coiffés en piquants de porc-épic. Boris comprit tout de suite qu'il s'agissait d'Anne-Charlotte, sa « légitime », que même ses drôles de particularités capillaires n'arrivaient pas à l'enlaidir.

En réalité, elle était même splendide, avec une bouche voluptueuse, un long visage sensuel, un corps de déesse dans une robe bleue très moulante et largement décolletée, et surtout une bouche aux lèvres étonnamment retroussées dont on pouvait difficilement s'empêcher de penser à tout ce qu'elle avait dû avaler déjà au cours de sa jeune carrière.

Ils en étaient aux digestifs. Cognac pour lui, alcool de poire pour les trois filles.

Boris se planta face à leur table.

— Marrant, dit-il. J'étais en train de penser à des histoires de putois, et sur

qui je tombe ?

Alexis Crémili devint plus vert que les cheveux de sa femme, du moins la partie qui était teinte en vert. Sur l'instant, il n'avait pas reconnu son interlocuteur.

— Marrant, siffla-t-il à son tour. Voilà un rigolo qui va faire la fortune de son dentiste !

Il avait jailli de la banquette. Dans ce mouvement, son verre de cognac se renversa sur ses genoux.

— Allons, mon cher Alexis, tu ne me remets pas ? souffla Boris en exhibant sa plaque de policier.

D'office, il s'assit en face de lui. Une serviette à la main, Anne-Charlotte s'empressait pour effacer le liquide qui maculait son pantalon.

— On s'est bien amusés, pourtant, ensemble, il n'y a pas si longtemps, reprit Boris en exhibant un sourire carnassier.

Il corrigea.

— Enfin c'est surtout toi qui t'es bien amusé...

Alexis Crémili était de plus en plus vert. Avec des marbrures sur les pommettes dénotant qu'il avait un peu trop bu. À part ça, tiré à quatre épingles. Costume gris fer dernier cri, cravate gris foncé, chemise grise à fines rayures noires. Anne-Charlotte s'attardait un peu lourdement, avec sa serviette, à la bonne hauteur, du côté de l'intersection de ses cuisses, dans l'espoir de le calmer. En bonne connaisseuse des points faibles de son homme.

Les deux autres filles baissaient le nez dans leurs verres respectifs.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? jeta Crémili.

— Rien de précis, souffla Boris. Enfin, rien de précis encore. Mais j'avais très envie de savoir ce que tu pensais de la disparition de Theodora Manson.

— Qui ?

— Cette fille que tu as commencé à dérouiller et qui a disparu corps et biens deux heures plus tard...

Crémili, que sa femme continuait à essayer d'apaiser par de savants massages, gigota furieusement sur sa banquette.

— Vous ne croyez quand même pas, cracha-t-il, que je suis pour quoi que ce soit dans la disparition de cette pute ?

Boris masqua le feu de son regard. En fait non, très honnêtement, il ne le croyait pas.

Mais il se serait fait couper en morceaux plutôt que de le reconnaître.

— Je ne sais pas ce que je crois, émit-il. Les tordus dans ton genre sont capables de tout...

— Espèce de salaud !

Cette fois, Anne-Charlotte n'avait pas pu le retenir. Il avait rejailli de la banquette. Elle se leva elle aussi et se cramponna à lui.

— Je t'en prie, Alex, ne fais pas l'imbécile !

Boris sourit.

— Tu devrais écouter la dame, Alex, elle a l'air d'avoir un excellent jugement.

Il alluma posément une Gitane blonde.

— Ce n'est pas elle qui prendrait le risque de se faire embarquer pour outrage à...

— Désolé, fit Crémili en se maîtrisant à la volonté. J'ai trop bu, mes paroles dépassent ma pensée, vous savez ce que c'est, inspecteur.

Il s'était rassis.

Anne-Charlotte posa une main sur sa cuisse. À tout hasard.

— Commandant de police, corrigea Boris, pointilleux sur ce chapitre.

— Bon Dieu, reprit l'autre, qu'est-ce que vous avez contre moi ? De quoi vous m'accusez ?

Boris tirait sur sa Gitane blonde.

— Rien que des intuitions, mais des mauvaises intuitions.

Ses yeux foncèrent.

— Je m'étais laissé dire que tu ne savais pas contrôler tes nerfs, je n'arrivais pas à y croire mais maintenant j'ai l'impression que mes informations n'étaient pas si mauvaises que ça.

Il envoya en l'air une volute de fumée bleue.

— Et puis qu'est-ce que tu veux, tu tapes sur les femmes, et moi, vois-tu, je n'aime pas ça du tout.

Sa cendre de cigarette tomba sur la table, juste sous le nez de Crémili.

— Surtout quand la femme en question se volatilise juste après que tu l'aies dérouillée, reprit Boris.

Alexis Crémili rebondit. Furax.

— Dégueulasse ! Vous êtes dégueulasse ! cria-t-il. Cette fille, je ne la connaissais même pas ! C'était la première fois que je la voyais ! Vous n'avez pas le droit de venir m'emmerder avec cette histoire ! D'accord, j'ai cogné, mais c'est parce que j'étais complètement torchonné ! Je ne l'ai pas tuée ! Allez plutôt voir ceux qui nous l'ont envoyée, si ça se trouve ils savent où elle est !

— Qui ? Max et Ségolène Ténardier ?

— Des salopes ! éructa Crémili. De belles salopes !

Boris réfléchit.

— Et ce garçon qu'on a descendu, la même nuit ? interrogea-t-il. Tu vas

me dire aussi que tu ne le connaissais pas ?

Crémili haussa les épaules.

— Querelle d'ivrognes. Je vous l'ai dit, j'avais trop bu. Et quand j'ai trop bu, je déconne, c'est tout.

— Tu aurais pu aussi bien continuer à déconner jusqu'au bout et liquider ce jeune type qui t'avait flanqué une sévère correction, non ? Quand on a de l'honneur comme toi, on le défend, pas vrai ?

La fureur déforma brusquement le visage d'Alexis Crémili.

— Arrêtez, ou je...

— Ou tu quoi ? fit suavement Corentin.

— Ou il rien, intervint Anne-Charlotte d'une voix ferme à la place de son mari. Rien du tout. Commandant, vous ne voyez pas qu'il est ivre mort ?

— Si, justement. Et c'est intéressant, un type ivre mort, ça raconte quelquefois la vérité.

— Ça peut aussi dire n'importe quoi, fit remarquer Anne-Charlotte en plongeant les yeux dans ceux de Boris.

Celui-ci détourna le regard. Il se pencha vers Alexis qui écumait.

— D'homme à homme, souffla-t-il, je vais te dire une chose : je te casserais volontiers la figure si ça ne dépendait que de moi. Malheureusement je suis flic. Alors j'essaierai de te coincer autrement.

Il quitta la banquette et fit un petit geste de la main.

— À bientôt, à très bientôt, lança-t-il.

Alexis Crémili avait besoin de se calmer.

L'ancien théâtre de la rue de la Gaîté, qu'il avait reconverti en boîte échangeiste, présentait une particularité intéressante.

Situé au fond d'une cour, sa salle et ses coulisses s'adossaient au mur d'un autre immeuble qui se trouvait également rue de la Gaîté, mais quatre numéros plus loin. La raison en était simple : les deux cours, derrière les immeubles donnant sur la rue, communiquaient, mais c'était indécélable de la rue. Pour le deviner, il aurait fallu consulter le cadastre.

Crémili avait découvert cette particularité le jour où le locataire dont l'appartement était contigu au mur de son établissement s'était plaint de subir des nuisances sonores quand on mettait la musique à fond dans la boîte.

Il s'en était suivi un long conflit avec lettres recommandées, constats d'huissiers, mesures de décibels, plaintes au commissariat et menaces de fermeture du club.

Puis, subitement, l'appartement en question s'était trouvé à vendre. Crémili l'avait appris et avait immédiatement décidé de l'acheter. Pas sous son nom, bien entendu.

Il avait fait percer une ouverture entre le théâtre et l'appartement, une porte extrêmement discrète dissimulée derrière des panneaux coulissants.

Un abri en cas de coup dur, en somme, une issue de secours.

Il n'avait jamais eu à s'en servir jusqu'à présent.

Du moins jusqu'à la semaine dernière.

CHAPITRE V



La princesse Albine s'était réveillée en sursaut et redressée sur les coudes, regardant tout autour d'elle.

Où se trouvait-elle ?

Dans une chambre, mais où ?

Le décor était sinistre à en pleurer. Des murs nus. Un sol couvert de moquette beige. Un lit. Une fenêtre aux vitres épaisses comme des dalles et qu'il était impossible d'ouvrir puisqu'elle était dépourvue de poignée. Derrière cette fenêtre, d'épais volets métalliques.

C'était tout. Hormis deux appliques, de part et d'autre du lit, pour l'éclairage.

Entre les mains de qui était-elle tombée ?

Qui l'avait enlevée ?

Elle se mit à tourner en rond, explorant les moindres recoins de sa prison.

Il y avait une porte aussi. Blindée. Et solidement verrouillée.

Où était-elle ? Combien de temps avait-elle dormi ?

Elle se souvenait très vaguement des quatre hommes qui avaient débarqué, une nuit, sur Neptunia, à bord d'un hélicoptère, dans un concert de crépitements d'armes automatiques, de cris, de clameurs...

Puis elle-même s'était retrouvée dans l'hélicoptère, menottée et bâillonnée, et il y avait toujours ces quatre hommes encagoulés qui riaient parce qu'ils avaient réussi leur coup.

Ensuite, elle avait perdu conscience. Drogée très certainement.

Combien de temps avait-elle dormi ? Longtemps. Elle éprouvait cette impression un peu pâteuse que l'on ressent quand on a fait le tour du cadran et que l'on est presque trop reposé. Elle était réveillée, mais comme dans un état second, un peu somnambulique. Qu'est-ce qu'on lui avait fait absorber ? Elle revint vers le lit et s'y rallongea. Sans même s'apercevoir qu'elle était nue comme au jour de sa naissance. Pourtant, elle glissa une main entre ses cuisses et, toujours dans un état second, elle commença à se caresser.

Elle avait énormément besoin qu'on s'occupe d'elle. Énormément. Sur Neptunia, la plupart des membres du personnel pouvaient se vanter d'avoir eu droit à ses faveurs. Ainsi, bien sûr, que Fabien de Beurivage, amant de son père et de sa belle-mère et accessoirement excellentissime régent de Neptunia.

Elle continuait à se caresser. Dans son hébétude, elle s'étonnait elle-même de ne pas avoir davantage peur. Elle réfléchissait à ce qu'il pouvait maintenant lui arriver. Bon. On l'avait kidnappée. Pourquoi ? C'était évidemment son père qui était visé. Est-ce qu'on allait exiger de lui une rançon ? Peut-être même était-il en train de la négocier ? Elle se dit que la police devait déjà être en branle, que les journaux et la télé avaient publié sa photo, qu'on la recherchait partout.

« La princesse héritière de Neptunia avait été enlevée... »

Ça devait faire les gros titres du Vingt-heures de toutes les chaînes.

Elle haussa les épaules. Tout ça était dingue. Elle-même n'avait jamais vraiment marché dans les lubies de son père. Agrégée de maths, diplômée de physique et de chimie, elle possédait un solide bagage rationaliste qui l'empêchait de sombrer dans les délires paternels.

N'empêche que la principauté de Neptunia, ça ne lui déplaisait pas vraiment. Ni d'en être la princesse héritière. Après tout, comme disait son père, les Grimaldi, à Monaco, n'étaient pas plus ni moins légitimes que les Kostaianou à Neptunia.

Ils avaient juste quelques siècles d'avance.

Et le jour où Richard I^{er} disparaîtrait, elle deviendrait Albine I^{ère}, princesse de Neptunia.

Elle sursauta.

Une clé tournait dans la serrure de la porte blindée.

Alexis Crémili tenait à la main un appareil photo. Un Kodak jetable. Il se rapprocha de sa prisonnière.

— Si ton père ne déconne pas, il ne t'arrivera rien de fâcheux, avertit-il en préambule.

Albine 1^{ère}, princesse de Neptunia, le regardait approcher. Brusquement, elle s'aperçut qu'elle était nue. Elle attrapa le drap du lit et s'en enveloppa.

Crémili éclata de rire en la voyant faire.

— Panique pas, je ne suis pas là pour faire des photos pornos.

Il montra son appareil.

— Juste quelques clichés pour montrer à ton père que tu es toujours vivante et que tu te portes comme un charme.

Elle s'était relevée.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Un homme d'affaires. Et mes associés aussi sont dans les affaires. Tout ce qu'on veut, c'est faire du business avec ton père.

Il toussota.

— S'il nous avait écoutés, on n'aurait pas eu besoin de t'enlever. Crois moi ou non, nous, on n'a rien contre toi... Contre ton père non plus d'ailleurs.

Il hocha la tête avant d'ajouter :

— Malheureusement, il est entêté comme une mule, alors, on essaie de le rendre un peu plus compréhensif.

Albine fit mine de réfléchir.

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

— Dans un endroit tranquille. Dès que ton père sera prêt à négocier, on te rend ta liberté...

Il la considéra longuement. Il la trouvait extrêmement à son goût, comme ça, nue sous le drap qu'elle avait noué sous son aisselle gauche.

— Bon, dit-il, je vais prendre quelques photos. Tu préfères te rhabiller ou tu restes comme ça ?

Elle haussa les épaules.

— Ça m'est égal, dit-elle.

— Alors on y va, fit-il.

Pendant cinq minutes, les flashes crépitèrent. Puis il rangea l'appareil dans une des poches de sa veste.

— Cigarette ? proposa-t-il en lui tendant son paquet de Peter Stuyvesant.

— Merci, fit-elle en en prenant une.

Il lui offrit du feu. Ils fumèrent quelques instants en silence.

— Si vous me parliez un peu de vos projets ? demanda-t-elle enfin. Je suppose qu'il s'agit de Neptunia, hein ?

— Exact.

— Eh bien, à Neptunia, j'ai mon mot à dire, moi aussi. N'oubliez pas que je suis la seule héritière de la dynastie.

— Oui, mais c'est ton père qui a le pouvoir.

— Il ne l'aura pas toujours.

— Il est coriace.

— Mais pas éternel.

Elle crut qu'il se méprenait sur ce qu'elle venait de dire. Elle corrigea :

— Ne croyez pas que je veuille la mort de mon père, loin de là. Au contraire, je l'aime, je l'admire, il a même été un grand bonhomme en son temps. Mais sa plate-forme lui a tourné un peu la tête, je le sais bien, il est devenu un peu fou, il se voit maintenant en souverain à part entière. Il y a quelques années, avec ma belle-mère, la princesse Hélène, il a fait le tour des capitales du monde et plaidé pour la reconnaissance internationale de Neptunia. Plus récemment, lorsque, en vertu d'une nouvelle convention des Nations Unies, la France, comme d'autres pays, a été autorisée à étendre ses eaux territoriales et que la principauté s'est retrouvée englobée dans la zone française, il s'est battu comme un lion pour la souveraineté de Neptunia. Et il a gagné. L'élargissement des eaux territoriales n'étant pas rétroactif, les juristes ont finalement estimé que ce lieu, préalablement abandonné, revenait à son dernier occupant. L'année suivante, on a essayé de nous attaquer en justice sous prétexte que la principauté détenait des armes sans autorisation. On a également gagné. Depuis, mon père se croit invulnérable...

Il y avait eu aussi d'autres incidents encore plus rocambolesques, notamment une tentative de « putsch » dont Albine retraça les épisodes. Quinze ans plus tôt, en effet, des trafiquants allemands s'étaient mis en tête d'utiliser Neptunia comme prête-nom pour masquer certaines activités parfaitement illégales. Trafic de passeports, permis de conduire, certificats de résidence, diplômes universitaires bidons et autres pièces d'identité fournies à des narcotrafiquants de divers pays. Les Allemands voulaient même se lancer, à partir de Neptunia, dans le trafic d'armes. Ils avaient alors proposé à Richard I^{er}, souverain de Neptunia, de servir d'intermédiaire entre la Russie et le Soudan pour l'achat d'avions MIG-23, de chars de combat, de bombes et de missiles. Le tout pour la modique somme de trois cent soixante millions de francs...

Kostaïannou s'était rendu sur le continent pour les rencontrer avec la

ferme intention de repousser leur offre. Profitant de son absence, et devant son refus obstiné de négocier, les Allemands avaient débarqué en force sur la plate-forme, s'en étaient emparés et avaient déclenché ce qu'il fallait bien appeler un coup d'État. Ils avaient nommé un régent qui leur était tout acquis et emprisonné l'épouse de Kostaïannou, qui n'en était alors qu'à sa troisième femme.

— Vous savez ce que mon père a fait ? conclut Albine.

Elle tira sur sa cigarette.

— Il a recruté des hommes de main, il est monté avec eux dans un hélico et il a refait « Mission impossible » en glissant le long de cordes et en atterrissant sur Neptunia. Ils ont repris la place en deux heures. Les putschistes ont été capturés et jugés sur place pour trahison. Condamné aux travaux forcés, ils ont dû s'acquitter de toutes les tâches ménagères pendant six semaines...

— C'était il y a quinze ans, objecta Crémili. Maintenant, ton père en a plus de soixante-dix et je le vois mal sauter en hélico.

— Peut-être. N'empêche qu'il ne cédera jamais un pouce de sa souveraineté. Qu'est-ce que vous voulez lui proposer ?

— Je ne suis pas habilité à te répondre, souffla Crémili. Je ne suis pas seul, j'ai des associés...

Il pivota sur lui-même.

— Bon, fit-il, je te laisse. Mais je reviendrai voir si tu as besoin de quelque chose.

Il y eut un froissement, dans le dos de Crémili, puis la voix de la princesse Albine enchaîna :

— J'ai besoin.

Il se retourna.

Elle avait laissé tomber à terre le drap qui la voilait. Elle était nue, debout, face à lui.

« Pourquoi est-ce que je fais ça ? s'interrogeait-elle en même temps. Je suis folle !... »

Il siffla d'admiration.

— Merde, c'est drôlement beau tout ça ! Tu es un vrai canon, dis donc !

Elle n'y comprenait rien elle-même. Ce type avec ses pommettes saillantes et son air de voyou élégant la remuait. Elle avait brusquement une envie dingue d'être possédée par lui. En vérité, elle crevait depuis des heures de ne pas avoir un membre viril dans le ventre. Un membre. Tout simplement. Pas l'amour, les sentiments, même pas la tendresse. Non. Un membre. Exactement ce que ce type avait, en somme, dans son pantalon.

Les yeux sombres et luisants de Crémili allaient de ses beaux seins ronds

à son ventre et, plus bas, à la touffe dorée de son pubis.

Sans rien dire, enfin, il se déboutonna.

— À genoux, commanda-t-il en toute simplicité.

Elle avait failli lâcher un cri en apercevant le membre qu'il exhibait sous son nez.

Un machin monstrueux, une énormité pleine de veines bleues et mauves qui couraient sous la peau brune, tandis que la tête de l'engin, violacée, dardait dans sa direction comme une bête avide et palpitante, brûlant d'impatience d'entrer en action.

Dès qu'elle fut à genoux sur la moquette, il lui attrapa la nuque et attira son visage vers son membre. Elle vibra. Elle aimait ça. Elle adorait qu'on pèse sur sa nuque, qu'on la force, qu'on la brutalise.

Dès qu'il fut dans sa bouche, elle eut l'impression qu'elle étouffait. Lèvres distendues, gorge meurtrie par l'extrémité du membre qui tapait impérieusement contre son palais comme s'il avait voulu le transpercer, elle suffoquait.

Tout cela ne dura que quelques instants. Après une dizaine de va-et-vient, il s'interrompit et, sans ménagement, la fit pivoter sur elle-même.

Pour le plaisir, juste pour s'entendre dire des grossièretés, il lâcha :

— Tu es une fille de pute et je vais te bourrer.

Il la poussa vers le lit où elle tomba à quatre pattes, mains griffant les draps. Il ne la trouvait pas assez cambrée à son goût, alors il lui donna un très léger coup de poing dans le bas du dos pour lui faire comprendre qu'il valait mieux qu'elle se creuse. Puis, du genou, il lui écarta les jambes. Cassée en deux, elle se cramponna encore plus convulsivement aux draps. Elle le sentit qui lui ouvrait les fesses à pleines mains et se guidait vers son ventre. Il était encore plus énorme que dans sa bouche, et il fut tout surpris de la découvrir sèche et resserrée. Furieux, il lui planta son index plus haut, dans l'orifice des reins, jusqu'à la deuxième phalange. Elle ne s'y attendait pas, elle eut un soubresaut qui l'ouvrit toute entière. Il en profita pour s'enfoncer en elle. Tout en allant et venant, il la traita encore plusieurs fois de « salope » ou de « putain », mais c'était presque affectueux. Bientôt, elle sentit qu'elle s'humectait. Elle se dit aussi que quand elle serait bien humide, et lui rendu parfaitement glissant par cette humidité même, il remonterait plus haut et l'envahirait là où elle était le plus étroite, c'était pratiquement inévitable, elle aurait pu prendre des paris, elle aurait gagné.

C'est effectivement ce qu'il fit, en fin de compte, quelques instants plus tard. Elle le sentit tâtonner un instant en cherchant la bonne entrée. Enfin il la trouva et, d'une seule poussée, il se propulsa directement dans ses reins. Elle eut l'impression qu'on la poignardait. Il se mit à aller et à venir avec des « han » de bûcheron.

Son ventre claquait contre sa croupe. Elle avait l'impression qu'un train de marchandises se frayait un passage à travers elle. Elle manqua de s'évanouir de douleur, mais ç'aurait été trop bête parce qu'il la rendait folle, aussi, de plaisir, et qu'elle ne voulait pas en rater une miette. Il continua à la besogner comme ça un bon quart d'heure. Finalement, elle le sentit qui donnait un coup de reins encore plus brutal que les autres, puis une sensation chaude l'envahit : il se vidait au fond d'elle.

Elle chavira sur le lit. Anéantie.

Quand elle se retourna, il était en train d'allumer deux cigarettes en même temps. Il lui en tendit une. Elle la prit d'une main un peu tremblante.

— Ça, c'est ce qui s'appelle se faire baiser comme une reine, dit-il. Enfin... comme une princesse, plus exactement !

Tout en se rajustant, il ajouta que « c'était la première fois qu'il se tapait une tête couronnée » mais qu'il ne regrettait pas l'expérience.

— Vous ne voulez toujours pas me parler ? insista-t-elle. Vous savez, je suis quelqu'un d'assez carré. Et puis je ne manque pas d'influence sur mon père. Si votre proposition est raisonnable, peut-être que je parviendrai à le faire changer d'avis. À condition, bien sûr, qu'il ne s'agisse pas d'entamer ses prérogatives ni de compromettre la souveraineté de Neptunia.

Il la regarda.

— On verra, dit-il enfin. C'est une chose à étudier, mais je ne peux pas prendre la décision tout seul, il faut que j'en parle à mes associés.

Ses yeux se troublèrent. Elle s'était de nouveau enveloppée avec le drap du lit, mais il gardait le souvenir ému de son corps dénudé, secoué, livré à ses assauts.

— Je reviendrai, ajouta-t-il.

Il faillit encore ajouter autre chose, qu'ils se ressemblaient, au fond, tous les deux, qu'ils aimaient « ça » sans fioritures, sans se regarder dans le blanc des yeux et se faire des serments.

Il se tut.

— À bientôt, fit-il seulement en cherchant ses clés pour rouvrir la porte blindée.

La princesse Albine eut un pâle sourire.

— De toute façon, ironisa-t-elle, si vous voulez que je participe à la négociation, vous savez où me trouver, n'est-ce pas ?

CHAPITRE VI



Était-ce la pluie, mitraillant furieusement le toit de la péniche, qui l'avait réveillé ? Ou plutôt l'instinct, l'intuition d'un danger imminent, qui l'avait arraché au sommeil ? Toujours est-il que Raphaël se dressa au milieu du lit. Tendu, immobile, il écouta.

Tout, autour de lui, n'était que ténèbres. Nuit profonde, clapotis de l'eau autour de la vieille péniche, tout paraissait en ordre. Laure, à ses côtés, dormait d'un sommeil profond, on entendait son souffle régulier qui semblait s'harmoniser avec les faibles craquements de l'embarcation soulevée par la houle du fleuve. Même les mitraillages de la pluie avaient quelque chose de rassurant.

Alors quoi ? Que se passait-il ? Pourquoi s'était-il réveillé si brusquement ? Il regarda autour de lui, scrutant l'ombre et retenant sa respiration. Depuis une semaine, très exactement depuis qu'il avait perdu, sur la plate-forme de Neptunia, son téléphone portable, au cours de l'assaut, il avait l'impression d'être en danger de mort. Un danger qu'il sentait tout autour de lui. Il aurait même pu en décrire l'odeur.

Quelle heure était-il ? Il attrapa sa montre et en consulta les chiffres lumineux. Quatre heures et demi du matin. Silencieusement, il abaissa un bras, fouilla à tâtons sous le sommier et referma bientôt les doigts sur un objet, une longue matraque d'acier prolongée par deux chaînes. Une arme qui ressemblait à un fléau et qui ne le quittait jamais.

Il glissa du lit plus encore qu'il n'en sortit, afin de ne pas réveiller Laure. Ses vêtements – pantalon, chemise, pull, blouson de cuir – étaient à portée de

maines. Il enfila son pantalon et chaussa ses baskets. Puis, torse nu, il traversa la chambre, en poussa la porte, gravit un petit escalier et atteignit enfin le pont de la péniche.

Sans s'y engager, Raphaël Vigneux y jeta un coup d'œil. Tout semblait calme, paisible, parfaitement normal. Pourtant, il ne s'y fiait pas. Velu comme un gorille, tous les poils de son corps se hérissaient : il savait qu'un danger se rapprochait.

Il avait passé sa vie à fuir. Depuis la première fois où il avait été pris en chasse par des flics, quinze ans plus tôt, dans une rue de Rouen, sa ville d'origine, il avait cavale la moitié de son existence ou presque. Les policiers de la Brigade de Surveillance nocturne avaient fini par le coincer, mais pendant qu'ils vérifiaient ses papiers, il avait attrapé sous le siège de sa voiture un fusil à canon scié et avait tiré sur les gardiens de la paix. L'un d'entre eux s'était écroulé, le foie et un poumon perforés et il avait réussi à s'échapper, au nez et à la barbe des collègues du blessé ; on ne l'avait arrêté que huit jours plus tard.

Mis en examen pour tentatives d'homicides volontaires sur agents de la force publique, il avait profité d'un séjour à l'hôpital, où il devait subir une légère intervention chirurgicale, pour bondir du bloc opératoire, bousculer les infirmières, arracher son arme de service au policier chargé de sa surveillance et, vêtu de son unique slip, gagner la sortie, grimper dans un taxi et disparaître. Là encore, il avait été repris. Et, cette fois, condamné à quinze ans pour tentatives d'homicide.

Au bout de neuf ans, il avait commencé à bénéficier de permissions de sortie. Les deux premières fois, il avait réintégré sa cellule à l'heure prévue. À l'issue de la troisième, il avait décidé de se « faire la belle ». Il y avait de cela un an et, jusqu'à présent, il avait toujours pu se glisser entre les mailles du filet.

L'expédition sur Neptunia, il y avait participé parce qu'il avait besoin d'argent pour quitter la France définitivement. Le seul ennui, c'est que les commanditaires de l'attaque avaient appris qu'il avait perdu son portable sur la plate-forme. Bien entendu, maintenant, ils refusaient de lui payer son dû. Raphaël Vigneux les soupçonnait aussi d'avoir résolu de le faire disparaître d'une manière ou d'une autre, afin de couper la seule piste qui pouvait mener à eux.

Il glissa la tête au dehors. Le froid de la nuit pluvieuse le faisait frissonner. Les bourrasques de vent soulevaient l'épaisse toison noire qui moquettait sa poitrine. Il frissonna. Le pont de la péniche miroitait, vaguement éclairé par les réverbères du port de l'Arsenal, face au pont Morland. Tout autour, il y avait d'autres bateaux, des vedettes hollandaises ou anglaises, d'autres péniches venues d'Allemagne ou de Belgique, des voiliers.

De nouveau, il prêta l'oreille et n'entendit aucun bruit. Mais le danger était là, quelque part, il en était sûr. Il ramassa sa courte silhouette trapue et

commença à ramper sur le pont. La pluie cinglait son dos nu. Bientôt, il se sentit transi, mais il continua quand même à avancer. Si on l'attaquait, pensait-il, ce serait par là-bas, à l'extrémité de la péniche, là où elle pointait son nez vers le milieu de la Seine.

Tout doucement, il redressa la tête. Gagné. Une barque à moteur progressait silencieusement vers la péniche. À bord, deux individus puissamment bâtis, lui sembla-t-il, et tassés sur eux-mêmes. Bien entendu, ils n'avaient pas mis le moteur en marche et ils avançaient à l'aide d'avirons.

Le poing droit de Raphaël Vigneux se referma solidement autour du manche du fléau. Il se sentait presque soulagé, maintenant, ou du moins rassuré sur sa propre intuition. Son flair, une fois de plus, ne l'avait pas trompé.

Ils étaient deux et lui, tout seul, mais il les avait vus, alors qu'eux ignoraient qu'ils étaient repérés. Ils avaient dû prévoir un abordage en douceur puis une irruption silencieuse dans la chambre à coucher. Ensuite...

Ensuite, est-ce qu'ils avaient résolu de le tuer sur-le-champ ou de l'embarquer avec eux ? Mystère. De toute façon, il ne le saurait jamais puisque c'est lui qui allait les tuer.

Il n'avait pas peur. Ses réserves de peur, il les avait épuisées avant, quand il craignait à tout instant une attaque dont il ignorait d'où elle viendrait. Maintenant, il était résolu à défendre sa vie avec une totale férocité. La seule chose désagréable, c'était cette pluie glaciale qui le faisait grelotter. Mais il savait aussi qu'elle ne lui ferait pas perdre ses moyens.

Autour de la barque, le vent ridait à toute allure l'eau de la Seine. Bientôt, les deux rameurs cessèrent leurs mouvements réguliers. Ils n'étaient plus qu'à quatre ou cinq mètres de la péniche et le courant allait continuer à les porter. Raphaël Vigneux se tassa encore davantage sur lui-même. La barque s'arrêtait en douceur, sans le moindre bruit, contre le flanc de la péniche. L'un des deux individus, d'un bond souple, sauta à bord. Quand il fut presque sous son nez, Raphaël frissonna. L'inconnu, en survêtement bleu nuit, était gigantesque, avec des épaules de docker, un dos large comme une autoroute et des cuisses comme des colonnes. Tandis qu'il se penchait par-dessus le bastingage de la péniche pour aider l'autre à grimper, Raphaël se redressa et bondit, son fléau à la main.

Les deux chaînes qui prolongeaient l'arme sifflèrent à travers la nuit puis claquèrent contre le cou du géant. Celui-ci poussa un curieux cri suraigu puis, perdant l'équilibre, chavira par-dessus bord et tomba à l'eau.

Son complice, surpris, jeta un « Merde ! » retentissant. Sa voix aussi était aiguë. Comme celle d'une femme, pensa Raphaël Vigneux. Une supposition idiote. Dans l'ombre, il ne voyait pas le complice de celui qu'il venait de frapper mais, pas davantage l'un que l'autre, ils n'avaient des silhouettes féminines. Taillé lui aussi en Hercule, l'homme resté dans la barque aidait son

acolyte à remonter à bord où le blessé se hissa avec une aisance déconcertante. Pourtant, de là où il était, tassé sur lui-même, Raphaël pouvait apercevoir la longue balafre sombre imprimée en travers de son cou et de sa joue droite. Il ne l'avait pas raté.

Précipitamment, la barque s'éloignait, à présent. Bientôt, elle se fondit de nouveau dans la nuit. L'attaque surprise avait échoué.

Cœur battant à cent quarante, Raphaël se dit qu'ils allaient revenir, peut-être cette nuit même, et sans doute en force. Il se dit aussi qu'il ne serait pas de taille à essayer ce nouvel assaut.

Il n'avait plus une minute à perdre. Il fallait qu'il se tire de là, et vite fait.

Il cavala, sur le pont glissant, pour réintégrer l'intérieur de la péniche. Son apparition réveilla Laure qui se dressa sur son lit. Du coup, il alluma la lumière.

— Qu'est-ce qui se passe ? jeta-t-elle.

Elle n'était ni jeune ni vraiment belle, il n'avait jamais été très gentil avec elle, et pourtant elle l'avait dans la peau. Elle aurait été prête à tout pour lui.

— Occupe-toi de tes fesses, mémère, grogna-t-il.

Mémère, c'était encore ce qu'il pouvait lui dire de plus aimable. D'habitude, il l'appelait « vieille ou grosse pouffe ». Ce qui, dans la seconde version en tout cas, était purement et simplement diffamatoire, vu que Laure n'avait que la peau sur les os. La quarantaine bien sonnée, veuve d'un peintre qui n'avait jamais vendu la moindre toile durant toute sa chienne de vie, elle exerçait un métier qui n'avait rien d'aventureux : chef correctrice au *Journal officiel*. La seule chose qu'elle avait d'original, c'était cette péniche, le seul héritage qu'elle avait reçu à la mort de son mari. La péniche s'appelait *Ma Jolie*, un nom grotesque aux yeux de Raphaël.

— Mais enfin qu'est-ce qui se passe ? insista-t-elle.

Elle avait jailli du lit, le visage tout bouffi de sommeil, les cheveux en bataille. Il était en train de se dire qu'il allait prendre une douche brûlante. Son séjour torse nu sur le pont de la péniche l'avait transi.

— Tu t'en vas ? glapit-elle, réalisant qu'il était en train de filer. Mais dis-moi au moins où tu vas, quand même ! Après ce que j'ai fait pour toi !

Il la regarda. C'est vrai qu'elle lui avait rendu service. Huit jours plus tôt, après l'expédition sur le *Neptunia* et la perte de son portable, il avait réalisé qu'il ne pouvait pas réintégrer son studio de la porte de Champerret. Il lui avait demandé « l'asile politique », comme il disait. Elle le lui avait accordé, et plutôt deux fois qu'une.

— Arrête ! continuait-elle à crier, je ne te laisserais pas partir comme un voleur. Tu n'as pas le droit !

Raphaël se dirigeait vers le cabinet de toilette.

— T'inquiète ! Je vais revenir, je te le jure, lança-t-il sans se retourner.

— Non, hurla-t-elle d'une voix de folle, je te connais, tu vas déguerpir et tu ne reviendras pas !

Il pivota sur les talons et la considéra.

Nue, brune et pâle, elle était maigre à faire peur, mais elle avait des seins qui tenaient bien et un pubis étonnamment fourni dont les boucles folles remontaient haut sur son ventre en direction du nombril.

« Une dernière fois, songea-t-il. Je lui dois bien ça. »

C'était autant pour la faire taire que parce qu'elle l'excitait. De toute façon, « ils » ne reviendraient pas avant une heure ou deux. S'ils revenaient.

Il la poussa sans ménagement vers le lit.

Aux tempes de Raphaël Vigneux, le sang tapait de plus en plus vite. Laure, sous lui, se débattait un peu, lâchant comme toujours des petits cris de souris qu'il trouvait ridicules. La pluie continuait à mitrailler la péniche et les ressorts du lit gémissaient à chacune de leurs secousses.

Il l'avait précipitée au milieu des draps et elle y était tombée à genoux, sa croupe maigre dressée, avec le fruit luisant de son sexe offert entre ses cuisses écartées. Lui-même, à genoux derrière elle, se disait que c'était la dernière fois et il en ressentait un vague sentiment de trouble. Elle creusait bien les reins, enfouissant le visage dans les oreillers. Est-ce qu'elle était excitée ? Il s'en foutait éperdument. Lui, il l'était. Surtout parce que dans vingt minutes maintenant, elle ne serait plus qu'un lointain souvenir.

Et dans deux ou trois jours il ne se rappellerait même plus à quoi elle ressemblait.

Tout en la pilonnant, il caressait ses fesses trop creuses. Il adorait s'escrimer sur ce corps fragile et consentant. C'était sa docilité qui l'excitait, en fait. Elle était tellement amoureuse de lui qu'il aurait pu lui faire faire n'importe quoi. L'erreur avait été de s'installer chez elle, huit jours plus tôt, mais il n'avait pas le choix. Avant, elle ne lui demandait jamais rien, ni où il habitait ni ce qu'il faisait dans la vie. Elle l'accueillait, elle le subissait comme on subit ce qu'on ne peut pas empêcher, les intempéries, le mauvais temps, une tornade soudaine. Et très certainement elle y trouvait aussi son plaisir. Mais là, depuis huit jours qu'ils dormaient dans le même lit, elle devait croire que c'était gagné.

Il l'avait repérée, un jour, dans une rue, alors qu'elle rentrait chez elle. Repérée, c'est-à-dire qu'il l'avait choisie, un peu à la manière d'un prédateur qui sélectionne sa proie dans un troupeau. Il l'avait suivie dans les rues puis dans le métro. Arrivé devant sa péniche, il n'avait pas hésité. Il avait grimpé à sa suite sur le pont. Il faisait nuit noire, mais c'était un jour d'été et la nuit était chaude. Il l'avait poussée dans un coin, il s'était collé derrière elle et il avait relevé sa jupe. Elle s'était mise à trembler, mais elle n'avait rien dit, elle n'avait pas crié, elle n'avait pas protesté. Tout s'était passé comme s'ils étaient en train d'accomplir un rituel fixé de toute éternité. Le duo du

dominant et de la dominée. Il avait *senti*, dès qu'il l'avait vue, et sans même avoir besoin de se le formuler, qu'elle était de la catégorie des esclaves. Il l'avait violée comme ça, debout, sur le pont obscur de son bateau, sans qu'elle manifeste la moindre révolte.

Après seulement, elle avait voulu rentrer dans sa péniche et refermer la porte. Mais il s'était introduit aussi, sans lui demander son avis. Elle avait levé vers lui son beau regard de victime et avait simplement murmuré :

— Laissez-moi, maintenant.

Il avait ri tout en commençant à la déshabiller.

Elle s'était laissé faire, mais alors qu'il lui dégrafait son soutien-gorge, elle avait confié qu'elle avait un amant et qu'ils avaient rendez-vous ici même un quart d'heure plus tard.

— Parfait, avait dit Raphaël, on va l'attendre.

Le garçon en question était arrivé à l'heure, parfaitement ponctuel. Il possédait une clé pour pénétrer dans la péniche. Lorsqu'il avait fait irruption dans la salle de séjour, il était tombé sur Laure, agenouillée, en train d'avaler consciencieusement le membre gonflé et violacé de Raphaël Vigneux.

— Maintenant que tu as vu et que tu as compris qu'elle est à moi, avait articulé ce dernier d'une voix calme, tu dégages. D'accord ?

L'autre ouvrait des yeux hallucinés.

— J'ai l'impression qu'il ne comprend rien, avait dit Raphaël à Laure. Tu ne veux pas lui expliquer toi-même ?

Elle avait provisoirement quitté l'engin qui lui distendait les lèvres et, d'un ton détaché, elle avait juste répété :

— Dégage.

Le garçon avait battu en retraite.

Depuis, elle était sa propriété pleine et entière. Il pouvait en faire ce qu'il voulait. Quand il avait besoin de se calmer les nerfs, de se vider le cerveau et le reste, il venait la voir. Il en avait d'autres du même genre, mais celle-là était probablement sa préférée.

Il accéléra le rythme, attrapant les seins de Laure et en tortillant les bouts durs et longs. Elle gémit un peu parce qu'il lui faisait du mal et du bien en même temps. Ses bouts de seins étaient démesurés, comme d'ailleurs aussi son clitoris, qui se tendait sous la caresse et prenait l'allure d'une grosse perle rose.

Sous la masse de chair du sein gauche, il sentait le cœur de Laure battre la chamade tandis qu'il la martelait de plus en plus vite. Il se redressa un peu, creusant le ventre. C'était par-dérrière qu'il aimait le plus la prendre. Comme ça, il pouvait contempler son sexe ouvert et le sien qui allait et venait dedans. Il l'aurait possédée des heures et des heures de cette façon. Cette fille entièrement dominée le mettait hors de lui.

Brusquement, il se dégagea, ressortit de son ventre et remonta plus haut. Il était passé par là dès leur seconde rencontre. Elle n'avait pas protesté, elle ne s'était pas plainte. Elle s'était seulement un peu écrasée sur les coudes, et il l'avait sentie tendue, tant qu'il n'était pas rentré complètement en elle. Ça n'avait pas été facile parce qu'elle était très serrée de ce côté-là, sans doute n'avait-on pas souvent osé la prendre par là. Les hommes sont si timides... Lui ne l'était pas. Il l'avait envahie sans ménagements, d'un seul coup, tandis qu'elle émettait un râle sourd, une sorte de soupir, ou peut-être une réaction de plaisir. Comment savoir avec une fille pareille ?

Cette fois encore, tout en s'écrasant sur les coudes, elle lâcha ce même soupir pendant qu'il l'empalait. Puis ce fut la galopade finale. Et il se déversa à longs jets au fond de ses reins.

Quand il eut fini de jouir, il lui donna une légère claque sur les fesses.

— Alors ? Ça va mieux maintenant ? On est calmée ? On va cesser de m'emmerder ?

Elle se retourna et leva vers lui un regard humide de soumission. Elle murmura un « oui » étouffé.

— Reste là, commanda-t-il. Je vais prendre une douche et passer un coup de fil.

— Tu t'en vas vraiment ? murmura-t-elle.

— Oui, mais je reviendrai, mentit-il. Je te l'ai promis.

— Quand ?

— Très vite, je te jure.

Sous la douche, avec une sorte d'émotion, il se dit qu'elle allait l'attendre. Des mois peut-être. Des années.

Il en ressentait une vague culpabilité, mais qu'est-ce qu'il y pouvait ?

Après s'être séché et rhabillé, il composa le numéro de téléphone de Jacky Manin. Il lui donna rendez-vous au Châtelet une demi-heure plus tard.

— J'ai besoin que tu m'héberges pendant deux ou trois nuits, précisa-t-il.

Manin était son cadet de cinq ans et ils avaient lié connaissance en maison d'arrêt. Jacky avait été condamné à sept ans de prison pour avoir participé à un règlement de comptes mortel, mais lui-même n'avait pas tiré, d'où la relative indulgence du jury. Auprès de Raphaël Vigneux, il faisait figure d'enfant de chœur. À leur libération, ils étaient restés en contact et Manin était flatté de voir un caïd comme Vigneux s'intéresser à lui. Il habitait une chambre sordide au dernier étage d'un immeuble HLM de la cité des Mortiers, dans le XVIII^e arrondissement, mais Vigneux n'était pas en mesure de faire le difficile.

Il était prêt à partir maintenant. De la chambre, il entendit Laure qui l'appelait.

— J'arrive, dit-il.

Silencieusement, il se rapprocha d'une commode dont il ouvrit un des tiroirs. C'était là, il le savait, que la jeune femme cachait son argent liquide.

Il souleva une pile de draps et grimaça. Il n'y avait que trois mille francs. Il les rafla quand même.

Tout aussi silencieusement, il se dirigea vers le pont de la péniche.

Au moment de refermer la porte de la cabine, il entendit la voix de Laure qui l'appelait de nouveau.

Il referma doucement la porte.

Dès qu'il fut sur le quai, il se mit à cavalier sous la pluie battante.

Une heure après qu'il eut quitté la péniche, deux créatures gigantesques y débarquaient.

Ondine et Proserpine, les deux « baby-sitteuses » de Richard Kostaianou.

Équipées cette fois de leurs pistolets-mitrailleurs Uzi.

Elles revenaient et elles n'étaient pas contentes.

Pas contentes du tout.

Surtout Proserpine, qui s'était prise en pleine figure la chaîne métallique de Raphaël Vigneux et qui arborait une longue ecchymose, que sa sœur Ondine avait dûment nettoyée, désinfectée et pansée.

Avec amour, comme toujours.

CHAPITRE VII



Boris n'avait pas pu obtenir de rendez-vous avec Nina Crémili avant l'heure du déjeuner. On lui avait garanti qu'elle serait chez elle à ce moment-là, rue Pierre-I^{er}-de-Serbie. Mais après qu'il eut frappé à la double porte de chêne massif de l'appartement de la jeune femme, au deuxième étage d'un somptueux immeuble en pierre de taille, un maître d'hôtel qui ressemblait à un évêque anglican lui annonça que « Madame était désolée mais qu'elle aurait un léger retard, indépendamment de sa volonté », bien entendu.

— Je vais l'attendre, décida Boris.

On l'introduisit dans un vaste salon en rotonde dont les immenses baies donnaient sur la place d'Iéna, fouettée par une pluie battante.

Un bruit, derrière lui, le fit se retourner. Immédiatement, le spectacle qui s'offrit à lui assécha le gosier.

Anne-Charlotte, la compagne d'Alexis Crémili, s'encadrait dans la porte du salon. Plus somptueuse que jamais, malgré ses cheveux bicolores verts et rouges, très sobrement vêtue d'un top blanc en polyamide et lycra dont le décolleté généreux semblait offrir ses deux seins laiteux sur un plateau. Ses longues jambes étaient gainées dans un pantalon noir très moulant. Elle avait les pieds nus.

Glissant sur la moquette bordeaux, elle s'avança vers lui. Sa large bouche rouge souriait. Une bouche d'avaleuse phénoménale.

Immédiatement, Boris fut sur ses gardes.

— Vous me permettez de vous tenir compagnie en attendant que Nina rentre ? lui proposa-t-elle d'une voix roucoulante.

Tout ça était cousu de fil blanc. Boris toussota, s'éclaircissant la gorge.

— J'en serais ravi, murmura-t-il. Je ne savais pas que vous étiez ici.

— Mais ici, c'est un peu chez moi aussi, vous savez...

Elle ajouta avec une franchise désarmante :

— J'ai eu une brûlante et longue histoire avec Nina avant de devenir la femme de son frère...

Elle ondula, marchant jusqu'à un bar encastré entre deux fenêtres.

— À cette heure-ci, on ne peut boire que du champagne, vous ne croyez pas ?

Boris accepta une coupe. Anne-Charlotte en prit une aussi. Elle l'invita à s'installer près d'elle dans un canapé de satin rose. Dans le mouvement qu'elle fit pour s'asseoir, les bretelles de son top blanc glissèrent sur ses épaules, découvrant la moitié supérieure de ses seins. Boris eut l'impression que la température montait brusquement de plusieurs degrés dans la grande pièce.

— Vous avez été très violent, hier, avec Alexis, fit-elle de la même voix roucoulante. Violent et injuste, si vous me permettez. Il n'avait rien fait de grave à cette pauvre fille.

— À peine cogné dessus comme un malade, si je ne me m'abuse !

— C'est vrai, et personne le nie. C'est même moi qui ai donné l'alerte et prévenu Nina quand j'ai compris que son frère avait une crise.

— Et... Ça lui arrive souvent, ce genre de crises ?

— Chaque fois qu'il a bu. Ses pulsions reprennent le dessus, et on ne peut plus répondre de rien. C'est même pour ça que Nina est soulagée de me savoir auprès de lui. J'essaie d'avoir une influence apaisante, mais ce n'est pas toujours facile.

Elle ne se pressait pas de remonter les bretelles de son top, lequel continuait à glisser le long des globes magnifiques de ses seins. Boris avait de plus en plus chaud.

— Vous comprenez, reprit-elle, toujours avec cette franchise à la limite de la provocation, quand il est ivre, il ne bande plus et ça le met dans des états de rage folle. Alors je tente de le calmer.

Elle le regarda par-dessous.

— J'ai un très bon ascendant sur les hommes, vous savez, fit-elle en se rapprochant.

Le top blanc descendit encore d'un centimètre. Jusqu'à découvrir la naissance de ses aréoles.

— Je n'en doute pas, murmura Boris d'une voix un peu pâteuse.

Elle posa la main sur son bras, et il eut le sentiment que cette main était chargée d'électricité.

— Je vous sens nerveux, souffla-t-elle, vous avez besoin de vous relaxer.

Il se cramponna à son verre de champagne.

— Merci. Mais...

Elle avait quitté lentement le canapé.

— Je suis aussi une très bonne masseuse...

D'un mouvement ondulant, elle se laissait glisser au sol.

— Ne bougez pas, dit-elle d'une voix rauque et basse, je connais un massage qui va vous détendre.

Elle s'était agenouillée devant lui. Sa poitrine était complètement découverte, à présent. Le top baillait sur deux seins admirables aux longues pointes brunes et dardées. Une veine bleue très fine palpitait sur celui de droite.

— Vous avez l'air d'oublier que je suis en service, protesta-t-il.

Mais sa voix était molle. Il envisagea de se lever. Les muscles de ses

jambes ressemblaient à du coton.

— Détendez-vous, murmura-t-elle d'une voix d'hypnotiseuse.

À présent, ses longues mains très fines couraient légèrement sur l'étoffe de son pantalon, suivant la ligne du sexe de Boris qui, sous ce contact « infernal », ne cessait de changer de proportions. Finalement, elle tira sur le zip et, glissant une main dans l'ouverture, elle libéra un membre qui lui fit pousser un « Oh ! » d'admiration sincère, quand elle en découvrit les proportions imposantes. Un peu de rose empourpra ses joues. Très vite, elle acheva de se défaire de son top blanc, qu'elle jeta par-dessus les moulins. Ses deux seins majestueux étaient parfaitement libres, à présent, couronnés de deux pointes rouge sombre et grosses comme des groseilles bien mûres. Elle se pencha en avant et, les yeux mi-clos, rapprocha l'engin viril de sa poitrine. Puis elle l'emprisonna entre ses globes tièdes et fermes et le fit aller et venir ainsi quelques instants.

Ensuite, elle se dégagea. Bouche en avant, ses grosses lèvres entrouvertes, elle plongea. Il se vit disparaître avec une rapidité déconcertante. D'elle-même, elle l'enfonça au fond de sa gorge avec frénésie.

Il lui fallut dix minutes pour arriver à bout de la résistance de Boris. Quand il se vida enfin en elle, elle se colla plus étroitement contre son pubis, visage enfoncé dans ses poils, tandis qu'il se déversait à longs jets dans son palais. Elle le but jusqu'à la dernière goutte. Puis, de la langue, elle le lécha tout du long, comme un énorme sucre d'orge. Ou comme une chatte lèche ses petits.

Puis elle le laissa reprendre une attitude plus digne, tandis qu'elle-même réenfilait son top blanc et y faisait rentrer ses seins.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

— Je sais ce que vous vous dites, murmura soudain la jeune femme. Vous me soupçonnez d'avoir fait ça pour endormir vos soupçons à l'égard d'Alexis et pour gagner vos bonnes grâces. Mais vous vous trompez. J'ai fait ça parce que j'en avais très envie.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— J'avais envie de vous sucer. Terriblement envie. Alors je l'ai fait. Pour le plaisir. C'est tout.

Boris ne répondit pas. La porte venait de s'ouvrir. Une grande femme toute vêtue de noir et au long visage mince, presque en lame de couteau, était apparue. Boris l'avait vue en photo. Il la reconnut instantanément. C'était Nina Crémili.

Boris Corentin alluma une Gitane blonde sans quitter des yeux l'élégante silhouette de Nina qui allait et venait à travers le vaste salon.

— Je crois que maintenant vous savez tout, monsieur Corentin, murmura la jeune femme.

Elle tirait sur un cigare. Elle lui avait tout raconté, d'emblée, sans qu'il ait trop de questions à lui poser. Même le rôle de Theodora, la fille louée pour la nuit, enchaînée sur un lit, pour servir de jouet sexuel à tous ses invités.

— Que voulez-vous, monsieur Corentin, avait-elle soupiré, de nos jours si on veut organiser des fêtes mémorables, il faut inventer des trucs insensés.

Elle avait bien insisté aussi sur le fait qu'il s'agissait d'un « contrat » passé avec Theodora Manson, et que celle-ci, à chaque instant, aurait pu arrêter le jeu. Bien entendu, par la même occasion, elle aurait perdu une grosse part de ses émoluments, mais cela aussi faisait partie de leurs accords.

Elle avait évoqué également le dérapage d'Alexis, son frère, et la correction sévère, mais parfaitement justifiée que ce dérapage lui avait valu de la part de Scopito.

— Scopito qu'on a justement retrouvé mort, une heure plus tard, dans une des chambres de votre propriété, avait fait remarquer Boris.

Elle était assise en face de lui, dans un fauteuil, et sa robe noire, boutonnée par-devant, s'entrouvrit quand elle croisa les jambes. Elle avait de longues jambes gainées de bas noirs.

— Vous n'imaginez quand même pas qu'Alexis...

Elle décroisa puis recroisa les jambes dans l'autre sens. Sa robe s'entrouvrit un peu plus. L'attache d'une jarretelle noire apparut sur sa cuisse gauche.

— Alexis a le sang chaud, reprit-elle, mais pas au point de massacrer quelqu'un...

— N'empêche qu'un homme a été tué et une femme enlevée. Le tout chez vous. Ça fait beaucoup, vous ne trouvez pas ?

— Écoutez, murmura Nina, cette fille, cette Theodora Manson, je ne l'avais jamais vue avant cette soirée, mais elle nous avait été envoyée par une agence d'accompagnatrices. Vous devriez peut-être fouiller de ce côté...

— Je ne vous ai pas attendu pour y penser, sourit Boris. Toutes ces agences d'accompagnatrices, comme vous dites, sont à la limite de la légalité, même si elles se camouflent habilement sous des façades de PME classiques, ce ne sont jamais que des firmes de prostituées haut de gamme. Et comme telles, elles finissent toutes un jour ou l'autre dans le collimateur de la police.

Il tira sur sa Gitane blonde.

— Mais il y a aussi d'autres pistes à explorer...

Il la fouilla du regard.

— Vous n'avez pas songé que c'est vous qui étiez visée, dans cette affaire ? interrogea-t-il.

Les yeux de Nina se troublèrent.

— Mais non... Pourquoi ?

— On cherche peut-être à vous intimider ? Vous n'avez pas d'ennemis qui...

Elle regardait la pointe rougeoyante de son cigare.

— Je mène beaucoup d'activités de front, monsieur Corentin, souffla-t-elle, toutes sortes d'activités, commerciales, militantes, etc. Je n'ai jamais voulu me limiter à une seule discipline. Il y a certainement des gens à qui certaines de ces activités déplaisent, que voulez-vous ? Mais je ne vois pas...

Les paupières de Boris se plissèrent.

— Il y a trois semaines, pourtant, si mes renseignements sont exacts, vous avez été victime d'un attentat, n'est-ce pas ?

Elle se tut. Interdite.

— En pleine nuit, votre Bentley a explosé, insista Boris. Il s'agissait d'une bombe de facture artisanale, d'accord, mais elle n'avait pas été fabriquée pour vous faire plaisir...

Nina Crémili se força à l'esquisse d'un sourire.

— Vous êtes bien renseigné. Mes félicitations...

— Je n'ai aucun mérite, sourit à son tour Boris. De toute façon, vous avez bien été obligée de porter plainte, puisque l'attentat a eu lieu en plein Paris et que ce sont des collègues de la BAC, la Brigade anti criminalité, qui l'a découvert.

Elle hocha la tête.

— En tout cas, cette affaire n'a eu aucune suite, indiqua-t-elle. Pas de menaces, aucune revendication, comme on dit quand il s'agit d'attentats terroristes...

Elle réfléchit.

— Maintenant, reprit-elle, qu'il y ait des gens qui rêvent de m'éliminer du circuit, c'est certain. Toute mon existence n'a été qu'une lutte quotidienne contre la connerie, le puritanisme, les lois répressives et ceux qui veulent les rendre encore plus étouffantes. Quand je me suis lancé dans la production de films X, comme vous le savez certainement aussi, on a essayé de me censurer...

Elle écrasa le reste de son cigare dans un cendrier.

— Tout le temps, tous les jours, je pourrais dire, j'ai dû me bagarrer pour survivre, pour échapper aux poursuites des comités anti-pornos, aux associations de protection des familles, aux groupes intégristes et même – c'est un comble ! – à certaines ligues féministes qui considèrent que le porno, et même le porno néo féministe tel que je l'envisage, relève de l'esclavage moderne. Oui, j'ai eu tout le monde contre moi, même la mafia m'a approchée...

Boris voulait lui demander ce qu'elle entendait par « porno néo féministe », mais les derniers mots qu'elle venait de prononcer le firent

changer d'avis.

— La mafia, dites-vous ?

— Oui, la mafia, pourquoi ?

Il se pencha en avant.

— Vous avez vraiment eu des démêlés avec la mafia ?

— Avec une « famille » américaine, répliqua-t-elle. Ils cherchaient à s'implanter en France. J'ai été approchée comme on dit. Ils avaient entrepris de m'imposer une association. Je les envoyés balader, bien évidemment.

Boris se tendit.

— Une association ? Pour faire quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Des affaires, cette idée ! Ils voyaient ma petite entreprise comme une machine idéale à blanchir de l'argent sale en Europe, mais moi je ne mange pas de ce pain-là, je ne fabrique pas de lessiveuses ni de machines à laver.

— « Ils » ? insista Boris. Qui, « ils » ? Vous pourriez être plus précise ?

Elle éclata de rire.

— Dans ce genre de milieu, comme vous ne l'ignorez certainement pas, on ne laisse pas sa carte de visite. Mais je crois que c'étaient les Russes...

— Vous venez pourtant de parler d'une « famille » américaine ?...

— Oui, enfin des Russes d'Amérique, corrigea-t-elle. La mafia ex-soviétique dont certaines branches sont implantées à New York. L'*Organizatsiya*, comme ils s'appellent eux-mêmes... Ils m'ont envoyé un émissaire, qui s'est bien entendu présenté sous une identité bidon que j'ai d'ailleurs oubliée. Il m'a expliqué qu'ils étaient résolus à conquérir l'Europe et à y créer une grande industrie du sexe mieux adaptée que l'ancienne aux nouvelles mœurs. Ma... disons ma philosophie de la pornographie les intéressait. Il m'a proposé une association. Je l'ai envoyé balader.

— Ils n'ont pas dû être contents.

— Sans doute pas, mais c'est le cadet de mes soucis !

— Et depuis ? interrogea Boris.

Elle quitta son fauteuil et se mit à marcher de long en large à travers le vaste salon. Boris suivait des yeux sa silhouette ondulante.

— Depuis ? Depuis rien, bien sûr. Ils ont dû se mettre à la recherche d'une autre victime...

— À moins que la Bentley, ce ne soit eux. L'enlèvement de Theodora aussi. De même que le meurtre de Sylvain Scopito...

Elle le regarda.

— Vous croyez que...

Il hocha la tête.

— Ça leur ressemblerait assez. Des manœuvres d'intimidation, en quelque sorte, un truc pour vous faire craquer, pour vous ramener à de meilleurs sentiments...

Il fit mine de réfléchir.

— J'ai l'impression que vous me racontez pas toute la vérité, dit-il enfin.

— Mais, co... comment ça ? Bien sûr que si !

Il secoua la tête.

— Désolé, mais votre histoire ne tient pas debout. Si la mafia vous a contactée ce n'est certainement pas pour prendre le contrôle de votre petite entreprise, comme vous dites. Il y a autre chose. Autre chose que vous ne m'avez pas dite. Quelque chose de bien plus important. Quelque chose que vous avez et qui les intéresse énormément.

— Excusez-moi, monsieur Corentin, fit-elle d'une voix brusquement plus sèche, mais je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Moi non plus, mais c'est de votre faute, vous ne m'avez pas donné assez d'éléments. Il va falloir que je cherche tout seul.

Il se leva.

— Et que je trouve.

Elle le scruta.

— Bonne chance, fit-elle sans sourire.

Il haussa les sourcils.

— C'est à vous qu'il faut souhaiter bonne chance, remarqua-t-il. On va de nouveau essayer de... de vous faire changer d'avis. Pourquoi ? À quel sujet ? Je l'ignore. Mais je serais très étonné qu'ils en restent là.

Il joignit les doigts et fit craquer ses phalanges.

— En d'autres termes, vous êtes menacée.

Il plongea les yeux dans les siens.

— Mais personne ne pourra vous protéger tant que vous vous refuserez à dire la vérité.

Restée seule, Nina Crémili alluma un nouveau cigare et recommença à aller et venir à travers le salon. Certaines phrases du policier de la Brigade Mondaine hantaient sa mémoire.

« Il y a autre chose, autre chose que vous ne m'avez pas dite. Quelque chose de bien plus important... »

Oui, il y avait autre chose.

L'opération Cocagne...

Le débarquement sur Neptunia et l'attaque de la principauté de Richard Kostaiannou...

L'opération Cocagne n'avait été ni une réussite ni un échec. Elle s'était soldée par un désastre.

À cause de la négligence incroyable de l'un des hommes du commando qui, durant l'assaut, avait eu le très mauvais goût de perdre sur place son téléphone portable.

Une véritable catastrophe.

Depuis, évidemment, ce crétin s'était volatilisé dans la nature. Impossible de remettre la main dessus. Si on ne le retrouvait pas avant les flics ou avant les sbires de Kostaïannou, il y avait toutes les chances pour qu'il se mette à table et révèle les identités de ceux qui avaient commandité le débarquement par hélico sur Neptunia.

Elle tirait nerveusement sur son cigare.

À partir de là, songeait-elle, tout serait foutu. Ses projets grandioses... L'idée géniale de créer, dans cette improbable principauté flottante, un paradis *offshore* du sexe, un bordel en pleine mer échappant aux lois de tous les pays du monde... L'île de tous les plaisirs... Où tout, absolument tout, serait permis... Et dont elle serait la reine, bien entendu, après en avoir viré les actuels occupants...

La forteresse de toutes les voluptés...

Un beau rêve dont elle commençait à se dire qu'il allait lui échapper...

« Quelque chose que vous avez et qui les intéresse énormément », avait dit le flic de la Brigade Mondaine, parlant des mafieux russo-américains qui l'avaient contactée...

Il ne s'était trompé que sur un point.

Cette « chose », elle ne l'avait pas encore et, au train où allaient les événements, elle risquait de ne jamais l'avoir...

Invisible derrière les vitres fumées de son monospace flambant neuf et développant cent quatre-vingts chevaux réels, Milan Hysiek tournicotait dans les petites rues qui avoisinent le cimetière du Père-Lachaise.

Il avait plusieurs sujets de satisfaction. D'abord cette Opel qu'il avait louée, une vraie merveille, un utilitaire à l'« habitabilité » record, comme on dit chez les garagistes. Il ne cessait de s'en féliciter. Avec ses vitres fumées, cette voiture était d'une discrétion totale. Il en avait retiré les sièges arrière et il avait couché Theodora à terre, planquée sous une couverture. Il lui avait bien entendu attaché les mains et les chevilles. Il l'avait aussi bâillonnée avec du papier collant d'emballage. Comme ça, elle ne lui cassait pas les pieds avec ses cris et ses récriminations.

Les premiers jours, il les avait passés avec sa prisonnière hors de Paris. Il avait repéré dans les Yvelines, en pleine campagne, pas très loin de Conflans-

Sainte-Honorine, à l'écart d'un village appelé Chauffour-les-Bonnières, des bâtiments de ferme abandonnés, trois corps de ferme en « U » autour d'une cour. Il s'était installé avec elle dans une vaste grange poussiéreuse où s'entassaient de vieux meubles hors d'usage.

Il s'était bien occupé d'elle. Il allait à Conflans régulièrement lui chercher de quoi manger. Dans un supermarché du coin, il lui avait même acheté des vêtements pour qu'elle n'ait pas froid, étant donné qu'elle n'avait pas eu vraiment le temps de se rhabiller, à Enghien, quand il l'avait embarquée.

Sur ce coup-là, il s'était un peu amusé, il fallait l'avouer. Il lui avait acheté une jupette à carreaux d'adolescente d'autrefois et un chemisier à col Claudine, il trouvait que ça la rajeunissait et qu'ainsi elle était davantage à son goût. Par contre, elle n'avait pas eu droit à des sous-vêtements, ni soutien-gorge ni culotte. Cul nu sous sa jupette, il la trouvait encore plus affriolante.

Bien entendu, il se l'envoyait chaque fois que l'envie lui en prenait, et sans lui demander son avis, qu'elle ne lui aurait d'ailleurs pas donné parce que, dans ces occasions-là, elle était évidemment bâillonnée.

Elle était d'ailleurs bâillonnée la plupart du temps, vu que, dès qu'il lui laissait l'usage de la parole, elle en profitait pour lui cracher des insultes à la figure et qu'il trouvait ça extrêmement impoli.

Il avait beau lui répéter qu'il n'était pour rien dans la situation présente, qu'il attendait des ordres et qu'elle serait très certainement relâchée bientôt, elle n'avait pas l'air d'en croire un seul mot et elle continuait à l'abreuver d'injures.

Et puis brusquement, ce matin, il avait eu un coup de blues. Ce temps sinistre, cette campagne, ce froid, cette pluie qui n'en finissait pas, tout cela commençait à lui porter sur les nerfs. Milan Hysiek avait toujours été un homme des villes. La pluie sur l'asphalte, il trouvait ça moins triste que sur les champs déserts. Il avait eu brusquement envie de revoir les lumières de la grande cité.

— On rentre, avait-il décidé.

Qu'est-ce qu'il allait faire maintenant ? Il n'en avait pas la moindre idée, mais ça ne pouvait pas être pire que cette cambrousse de cafard où la seule animation était assurée par des bataillons de corneilles parfaitement funèbres.

Depuis deux heures qu'il tournait autour du Père-Lachaise, il eut brusquement envie d'autre chose. Il obliqua dans le boulevard de Ménilmontant. Un peu plus loin, dans le boulevard de Charonne, il aperçut l'entrée d'un parking souterrain. Il hésita un instant puis y engagea son Opel. De toute façon, il ne pouvait plus y tenir, il souffrait de tiraillements extrêmement douloureux sous son pantalon, il fallait qu'il s'offre encore cette fille.

Le quatrième sous-sol était pratiquement désert et faiblement éclairé par deux rampes au néon. Il stoppa et crapahuta vers l'arrière du véhicule.

Avant que Theodora ne le voie venir, planquée qu'elle était sous sa couverture, il se rua sur elle, soufflant comme un taureau sous amphétamines. Sans ménagement, il la retourna à plat ventre et lui souleva sa jupette à carreaux, découvrant un postérieur magnifique dans lequel il entra comme s'il avait voulu la défoncer jusqu'à la gorge.

Le choc fut si atroce que les cris de Theodora traversèrent son bâillon. Du tranchant de la main, alors, d'un coup net à la base de la nuque, il l'assomma. Elle retomba à plat ventre, évanouie. Il poussa un soupir satisfait. Il avait horreur qu'on fasse du bruit pendant qu'il prenait son pied.

En quelques secousses des reins, il se délivra à longs jets. Un assouvissement trop rapide pour être vraiment satisfaisant à ses yeux. Mais la plupart du temps c'était comme ça, il avait l'habitude. Il jouissait vite, mais il rebandait souvent.

De toute façon, il avait cette fille à sa merci, et tant qu'on ne lui donnerait pas d'ordres à son propos, il se promettait de continuer à en user comme elle le méritait. En long, en large et en travers.

Il y a parfois des bonnes surprises dans la vie.

On débarque comme ça en fureur, on vient pour tout casser, on est prêt à jouer les anges exterminateurs, et puis rien finalement, tout se passe en souplesse, entre gens de bonne compagnie qui se comprennent et s'apprécient.

C'est exactement ce qui s'était passé sur la *Ma Jolie*, la péniche de Laure ancrée au port de l'Arsenal, face au pont Morland.

Plusieurs heures auparavant, alors que le jour n'était même pas encore levé, Ondine et Proserpine avaient fait irruption à bord, bien décidées à massacrer tous ceux qui s'y trouvaient pour remettre la main sur Raphaël Vigneux. Et puis voilà : sur la péniche, il n'y avait qu'une seule personne, une femme qui n'était ni vraiment jeune ni vraiment belle, une certaine Laure chez laquelle Vigneux avait effectivement passé ces dernières nuits, mais il n'était plus là, et Laure ne nourrissait pas à son égard des sentiments très cordiaux, vu qu'avant de déguerpir il avait fait main basse sur ses économies.

Quand elle avait découvert ça, elle avait aussi compris qu'il était parti pour toujours et qu'elle ne le reverrait jamais. Elle s'était effondrée et elle avait pleuré.

Puis elle avait séché ses larmes et elle avait commencé à le détester. Et à souhaiter qu'il lui arrive tous les malheurs du monde.

Là-dessus, étaient apparues Ondine et Proserpine.

Les présentations avaient été vite faites.

Dès qu'elle avait compris les raisons de cet abordage, Laure s'était mise à table, spontanément, sans qu'on ait besoin de la cuisiner.

Elle ne savait pas grand-chose, d'ailleurs, et c'était assez logique. Elle leur avait surtout parlé du dernier coup de fil de Raphaël à un certain Jacky Manin.

Elle avait invité les deux « baby-sitteuses » à vérifier par elles-mêmes. Elle n'avait pas téléphoné depuis le départ de Raphaël. Le petit écran rectangulaire de son appareil affichait le dernier numéro composé, il suffisait d'appuyer sur la touche « bis ».

Elle n'en savait guère plus, mais toutes les trois maintenant copinaient comme si elles se connaissaient depuis la maternelle. Elles avaient d'abord pris un très long petit déjeuner puis Laure avait gagné le cabinet de toilette pour prendre une douche.

Et les deux géantes blondes l'avaient rejointe sans lui demander son avis. Elles avaient besoin de se relaxer, elles aussi, et elles ne connaissaient rien de mieux qu'une petite partie triangulaire sous la douche.

Elles n'étaient pas vraiment lesbiennes, en tout cas pas seulement, mais elles faisaient toujours tout ensemble, avec des hommes ou avec des femmes, en vraies jumelles qui veulent tout partager.

Sous la cataracte d'eau tiède, Laure, à vrai dire, avait été un peu surprise de l'apparition des deux géantes. Surprise, mais surtout impressionnée lorsqu'elles s'étaient mises nues. Il faut dire qu'elles l'étaient, impressionnantes : rigoureusement semblables, avec des pectoraux surdéveloppés, le ventre plat, des hanches larges, des cuisses de catcheuses, des fesses monumentales, et ces deux toisons pubiennes identiques, blondes, presque translucides, où leurs fentes intimes remontaient haut, surmontées de deux clitoris étonnants, presque longs comme de petits crayons.

Au moment de leur irruption, Laure venait de commencer à se savonner.

La cabine de douche était étroite. Elles s'étaient collées contre elle, l'une devant, l'autre derrière, et elles avaient commencé à gigoter, frottant leurs seins contre les siens, se plaquant contre son ventre et ses fesses. Laure n'avait jamais fait ça avec une femme, *a fortiori* avec deux, et ce qui la surprit le plus ce fut l'évidence avec laquelle elle s'abandonna à leurs caresses. La trahison récente de Raphaël, et d'autres déceptions aussi, plus anciennes, ressenties avec des hommes, ne devait pas être pour rien dans son abandon. Très vite, tout se confondit dans une sorte de vertige. Les langues des deux géantes et la sienne se cherchaient, se nouaient, s'enroulaient, s'exploraient. Leurs mains se rencontraient sur les seins des unes et des autres.

Subitement, elles glissèrent toutes les trois sur le sol carrelé de la douche. Sous la cataracte d'eau tiède, les deux géantes se mirent alors à fouiller la toison dense et sombre de Laure, entrouvrant ses lèvres étonnamment roses, les dépliant comme une anémone de mer, y enfonçant les mains. Puis elles la firent se retourner sur elle-même et s'installer à quatre pattes, fesses dressées. Elles écartèrent alors les hémisphères de sa croupe, sur laquelle les gouttes d'eau traçaient des sentiers scintillants. Leurs langues se mirent à lécher avec

ardeur la broussaille bouclée dans le sillon de ses fesses, descendant agacer son clitoris, remontant vers le coquillage de ses lèvres intimes, remontant encore et virevoltant autour du minuscule puits brun et froncé de ses reins, où elles s'introduisirent enfin l'une après l'autre.

— Oui, oui, gémissait Laure en tentant de s'écarter encore davantage pour faciliter leur pénétration.

Elle oscillait du bassin, dans une sorte de danse ivre, roulant sa croupe contre les deux visages qui se succédaient à un rythme accéléré. Bientôt, elle se sentit forcée encore plus profond. Est-ce que c'était la main d'Ondine ou celle de Proserpine ? Elle n'en savait rien, tout ce qu'elle savait c'est que c'était délicieux. La main qui la possédait s'agitait avec encore plus d'agilité qu'un sexe masculin. C'était diabolique. Elle cria. La main continuait à avancer en elle, à la forcer, à l'élargir impitoyablement. Elle avait mal et c'était divin. Ses fesses tressautaient. Celle qui l'envahissait devait s'être enfoncée au moins jusqu'au poignet, jamais on ne l'avait aussi bien possédée.

Bientôt, elle sentit qu'elle allait jouir. Elle vibra de tout son long comme si elle avait effleuré une ligne à haute-tension, et elle hurla.

Puis toutes les trois, en vrac, elles retombèrent sous la douche qui continuait à les asperger de sa pluie bienfaisante.

CHAPITRE VIII



On sentait qu'elle avait pleuré, beaucoup pleuré, mais que c'était fini, le plus dur était passé, elle commençait à surmonter son chagrin.

— Je suis désolée de ne pas vous être d'un grand secours, murmura Annabelle, mais que voulez-vous que je vous dise ? J'ignorais que Sylvain était allé, cette nuit-là, à une partouze. Quand je l'ai appris, ça m'a fait un drôle d'effet. Et comme, en même temps, j'ai appris sa mort, ça a fait deux chocs au lieu d'un.

Elle hocha la tête.

— Pour être vraiment sincère, avoua-t-elle, je dois dire que la première révélation a un peu atténué le chagrin de la deuxième. C'est mesquin, mais c'est comme ça.

Boris Corentin la regardait. Plutôt menue, très jeune, avec un long visage pas maquillé, un nez régulier, une bouche charnue, de grands yeux marron, elle aurait pu être très jolie, l'ex-petite amie de Sylvain Scopito, si elle s'était un peu arrangée, et surtout si elle avait consenti à se coiffer autrement qu'en porc-épic, avec des cheveux roux qui portaient dans tous les sens.

Entre le boulevard Kellermann et le périphérique, elle habitait un petit studio rue de la Poterne-des-Peupliers, au dernier étage d'un immeuble quelconque, en briques, et qui n'avait de remarquable que la frise de céramiques vertes dont on s'était efforcé d'égayer la façade. Le studio lui-même était sobrement meublé. Un lit posé par terre, une télé, un magnétoscope, des compacts et des cassettes vidéo un peu partout. Une table sur tréteaux, enfin, où un ordinateur portable était allumé, entouré de livres et de papiers. Elle préparait, lui avait-elle expliqué, une licence de géographie.

Il y avait également un vieux fauteuil de cuir tout défoncé, mais elle préférait visiblement s'asseoir par terre sur la moquette.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? répéta-t-elle. La mort de Sylvain est un mystère pour moi autant que pour vous. Il était coursier. À moins d'imaginer qu'il a été victime d'un tueur en série spécialisé dans les coursiers, je ne vois vraiment pas qui a pu lui en vouloir au point de...

Ses yeux foncèrent.

— À part moi, évidemment, ajouta-t-elle, mais quand il a été massacré je ne savais pas encore qu'il venait de me faire cocue avec une pute...

Boris hocha la tête.

— Le mot est un peu exagéré, remarqua-t-il.

— Ah oui ? Et vous appelez ça comment, vous, une nana qui se fait tirer par tout ce qui passe ? Une fille moderne ? Eh bien moi je ne suis pas moderne du tout. D'abord, je suis jalouse comme une tigresse. Si j'avais su où il était allé cette nuit-là, je ne sais pas ce que j'aurais fait...

Boris sourit.

— Au pire, vous vous seriez vengée.

— Ah oui ? Avec qui ?

— Avec un autre homme.

Brusquement, Boris entendit son propre sang cogner à ses tempes. Là, en face de lui, Annabelle faisait voler son gros pull feuille morte par-dessus sa tête. Les buissons roux de ses aisselles et les masses blanches de ses seins piquetés de taches de son firent se ruer l'adrénaline vers le bas de son corps.

— Alors je crois que c'est le ciel qui vous envoie, le provoqua-t-elle en bombant ses seins vers lui. Vous êtes beau, grand, brun, baraqué comme un dieu, vous représentez exactement mon idéal et vous allez être l'instrument de ma vengeance, vous voulez bien ?

Sans attendre son consentement, elle s'était redressée pour se débarrasser également de son jean. Par la même occasion, son slip noir glissa le long de ses hanches. Elle se retourna pour jeter ses vêtements dans un coin. Les superbes globes jumeaux de ses fesses ainsi offerts à ses regards achevèrent de mettre Boris hors de lui.

— Écoutez, murmura-t-il, Sylvain est mort. Il n'y a plus personne de qui se venger...

Elle se rapprocha de lui, s'accroupit, et il sentit que des deux mains elle s'attaquait à la boucle de sa ceinture de pantalon.

— La vengeance est un plat qui se mange froid, dit-elle.

Elle le déboutonna à une vitesse déconcertante, puis elle glissa les doigts dans l'ouverture de son jean. Aussitôt, elle poussa un « Ah ! » de stupeur tant elle le trouva gros et dur et, quand elle l'eut sous les yeux, elle ne put retenir un nouveau cri.

— Une véritable œuvre d'art ! lâcha-t-elle.

Un nuage passa sur son regard.

— Vous savez, je parle de vengeance, mais il s'agit d'autre chose... Je ne sais pas... De penser qu'il a préféré aller partouzer que de me voir, ce soir-là, ça me déstabilise complètement. D'un seul coup, j'ai perdu toute ma confiance en moi-même. Alors je voudrais que vous m'aidiez à la retrouver...

Boris avança les mains et prit ses deux seins dans ses paumes.

— J'aime mieux cette explication-là, dit-il.

Les seins d'Annabelle débordaient largement ses mains. Il commença à les masser, tandis que, fermant les yeux, bouche contre celle de Boris, l'étudiante en géographie allait de la langue à la rencontre de celle du beau policier. Son corps ondulait furieusement contre le sien.

Enlacés, ils avaient vite chaviré sur la moquette. Cuisses un peu écartées, elle lui offrait la vision du triangle de ses poils cuivrés, une véritable jungle dans laquelle il plongeait les doigts. De sa main droite, elle s'orienta à tâtons et empoigna de nouveau sa virilité. Il lui sembla qu'elle avait encore doublé de volume.

- Mais ça ne rentrera jamais tout entier dans mon ventre, gémit-elle.
- Mais si, fit Boris. Comme une lettre à La Poste, vous allez voir.
- Vous croyez ? fit-elle, faussement effarouchée.
- J'en suis certain.

Elle l'attira à elle, se cramponnant des mains à ses épaules et ouvrant encore plus largement les cuisses. Il la pénétra d'une longue poussée. Quand elle fut complètement empalée sur lui, elle eut comme un sursaut d'étonnement à se voir à ce point envahie. Elle releva davantage les jambes et noua les chevilles sur ses reins pour encore mieux s'offrir. Son bassin se soulevait, dansait, allant à sa rencontre avec des claquements de chair de plus en plus sonores. Elle eut une succession de spasmes et se mit à jouir sans interruption pendant deux longues minutes avec des râles d'agonisante. Puis elle retomba, comme foudroyée.

Annabelle n'avait pas voulu que Boris Corentin reparte tout de suite, elle le lui avait même interdit avec indignation. Il s'était laissé faire une douce violence. Alors elle était tombée à genoux à ses pieds et maintenant ses lèvres coiffaient son sexe qui battait à nouveau de désir.

Elle se dégagea au bout de quelques instants, et, l'attirant contre elle, entre ses seins, fit glisser son membre dans la dépression brûlante qui partageait sa poitrine, puis referma les masses de chair de sa poitrine sur lui, et lui imprima un mouvement de va-et-vient qui le remit très vite au bord de la jouissance. Il la bloqua, une main dans ses cheveux roux en bataille.

— Attends, souffla-t-il.

Il la fit remonter sur le lit et la disposa à quatre pattes. Docilement, elle cambra les reins, enfouit sa tête entre les bras, offrit ses fesses blanches parsemées de minuscules taches rousses aux regards de Boris. Le sang aux tempes, celui-ci la caressa d'abord, glissant voluptueusement la main dans le profond sillon partageant sa croupe, jouant avec les lèvres de son sexe, remontant et frôlant l'anneau froncé de ses reins, redescendant vers ses lèvres brûlantes. Annabelle avait commencé à délirer, secouant la tête dans tous les sens.

— Viens vite ! Oui ! Prends-moi, baise-moi comme une chienne, vite, vite !

Il s'enfonça jusqu'à la garde dans son ventre. Doigts enfoncés dans la chair ondoyante de ses hanches, il lui imposa ses mouvements, son rythme d'abord lent et ample, régulier comme celui d'une course de fond. Elle continuait à délirer, prononçant des mots sans suite et, quand les vagues du plaisir commencèrent à déferler dans tout son être, elle enfonça son poing gauche entre ses dents pour étouffer ses cris.

Jacky Manin, ex-repris de justice qui avait payé sa dette à la société, occupait peut-être une chambre sordide, au dernier étage d'une HLM de la cité des Mortiers, dans les fins fonds du XVIII^e arrondissement, mais au moins il payait son loyer.

Il était bien le seul.

Tout le reste de l'immeuble, d'ailleurs promis à la démolition, était occupé en effet par ce qu'on appelle aujourd'hui un « squat d'artistes », c'est-à-dire un collectif de peintres, plasticiens, sculpteurs, musiciens, théâtres, vidéastes, etc., qui s'étaient installés là sans la moindre autorisation et qui y avaient ouvert des ateliers. Ils y organisaient des vernissages, des concerts, des expositions-conférences interactives, des soirées spectacles en tous genres qui obtenaient d'ailleurs en général un certain succès.

À presque tous les étages, ils travaillaient et vivaient là sans eau ni le moindre confort. Bien entendu, ils étaient en procès avec le propriétaire des lieux, une compagnie d'assurances célèbre, et ils se trouvaient en permanence sous la menace d'un arrêté d'expulsion. Eux, ils disaient qu'ils s'étaient octroyés un immeuble abandonné aux pigeons, aux SDF ou au salpêtre et qu'ils le faisaient revivre. La justice, au contraire, faisait valoir qu'il s'agissait de l'occupation illégale d'une propriété privée. Ils réclamaient à grands cris la médiation du ministère de la Culture pour établir un bail précaire, ou encore une préemption de l'immeuble par la Ville de Paris.

L'ennui, c'est qu'ils avaient attiré tous les jeunes désœuvrés des alentours, autrement dit toute la « caillera » des banlieues, qui maintenant infestait l'endroit. Il était impossible de faire trois pas dans les escaliers sans se voir proposer de la drogue. Presque toutes les nuits, aussi, il y avait des viols.

Jacky Manin n'habitait là qu'en désespoir de cause, parce qu'il n'avait rien trouvé de mieux et que de toute façon il ne pouvait pas payer plus cher pour se loger. Il détestait son environnement. Rien que des caves, à ses yeux. La seule chose qui l'amusait, c'était ce que ces cons avaient peint, sur la façade de l'immeuble : des dizaines et des dizaines de paires de fesses parfaitement bien imitées. Le collectif qui occupait la HLM s'était d'ailleurs finement baptisé « Fesses et gestes ». C'était la seule chose que Manin appréciait. Il aimait beaucoup les fesses. Celles des femmes, bien entendu.

Personne ne venait jamais sonner chez lui, à sa porte. Aussi sursauta-t-il en entendant le premier coup de sonnette.

Raphaël, qui avait débarqué ici quelques heures plus tôt, était reparti vers midi en disant qu'il avait des gens à voir et qu'il ne reviendrait pas avant six ou sept heures du soir. Croyant qu'il s'agissait encore des crétins du collectif « Fesses et gestes », l'ex-taulard alla ouvrir, prêt à les insulter.

Deux géantes blondes en survêtements de sport s'encadraient dans la porte. Deux femmes absolument identiques. Des clones. Elles étaient au

moins trois fois comme lui, en largeur comme en hauteur. Et elles souriaient.

— Jacky Manin ? interrogea l'une d'elles très poliment.

— Oui, n'eut que le temps de dire l'ancien repris de justice.

Le coup de poing qu'il reçut en pleine figure l'envoya voler à l'autre bout du studio. Sa tête heurta le mur, ses globes oculaires chavirèrent et il s'effondra en se repliant sur lui-même comme un accordéon. Toute la voie lactée tournait dans sa tête. Il sentit qu'on le relevait et le traînait vers la fenêtre. Il se laissa traîner parce que de toute façon il n'avait plus que des paquets de coton hydrophile à la place des jambes. Qu'est-ce que c'étaient que ces folles furieuses ? Qu'est-ce qu'elles lui voulaient ? Comme à travers un écran de brouillard, il entendit l'une des géantes murmurer :

— On te donne le choix. Ou tu es gentil et tu réponds tout de suite à ma question, ou bien je te jure que tu vas faire la fortune de ton dentiste, et peut-être même des Pompes funèbres générales.

Il leva vers l'inconnue un regard vague et injecté de sang.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il d'une voix presque inaudible.

— Rousse et Combaluzière, répondit la fille. Alors ? Qu'est-ce que tu as décidé ?

— Vous voulez savoir quoi ? interrogea-t-il, déjà à bout de résistance.

— Tu as reçu tout récemment la visite d'un vieil ami, Raphaël Vigneux, n'est-ce pas ? demanda la catcheuse de la même voix trop douce où rôdaient toutes sortes de dangers.

— Je ne connais aucun Raphaël Vigneux, souffla Manin.

— Dommage que tu sois né idiot, regretta la fille en levant deux poings qui ressemblaient à des marteaux-pilons.

— Attendez ! hurla Jacky.

La géante suspendit son geste. Poings en l'air, elle attendit.

L'ancien repris de justice n'avait rien d'un héros. Trahir celui qu'il admirait et qu'il considérait comme son meilleur ami le rendait malade, mais il savait aussi que, s'il ne le faisait pas, il allait être encore beaucoup plus malade. Peut-être même que sa maladie serait incurable.

— Il est venu me voir, haleta-t-il.

— C'est bien que tu sois raisonnable, fit son interlocutrice, ses deux poings toujours en l'air comme deux masses gigantesques prêtes à s'abattre sur lui.

Elle sourit encore.

— Ce qu'on veut, c'est savoir ce qu'il t'a dit, tout ce qu'il t'a dit, et où il se trouve, reprit-elle.

Respiration sifflante, bafouillant de terreur, Manin balança en effet tout ce qu'il savait.

Tout, c'est-à-dire pas grand-chose en fait. Que Vigneux avait participé à une attaque sur une ancienne plate-forme militaire en pleine mer, qu'il avait perdu son téléphone portable et que, pour cette raison, il était maintenant un homme traqué.

Manin avait une excellente mémoire. Il balança aussi un nom, qui d'ailleurs ne lui disait rien à lui : celui de Crémili.

— Et maintenant, il est où Vigneux ? interrogea une des blondes.

— Pas ici, en tout cas, vous pouvez vérifier, le tour du propriétaire est vite fait.

Elles le travaillèrent encore un peu, et sans tendresse, dans l'espoir qu'il crache d'autres informations, mais il jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien et il avait l'air sincère. C'est du moins ce qu'elles crurent pouvoir juger.

— Ça va, dit l'une d'elles, l'entretien est terminé.

L'instant d'après, Manin comprit que deux mains puissantes se saisissaient de lui, mais ce n'était pas pour le déposer sur son lit et le border.

Il se sentit vaguement transporté à travers les airs, mais ce ne fut qu'un instant de relative lucidité. Il ne cria même pas lorsqu'il bascula par-dessus l'appui de la fenêtre. Il eut seulement l'impression d'une longue, d'une très longue et assez agréable voltige avant de s'écraser, huit étages plus bas, sur le ciment.

Finalement, il eut le bonheur de mourir sans sortir des vapes, donc sans se poser de questions inutiles et par conséquent douloureuses sur le pourquoi et le comment de la vie et surtout de la mort.

La nuit était tombée et il pleuvait toujours. Boris, d'un regard un peu las, considéra la volée d'escaliers qu'il allait lui falloir maintenant attaquer. Ève Massicot, alias Lolo Montecchiari, *escort-girl* et amie de Theodora Manson, habitait au septième étage d'un des nombreux immeubles du square du Croisic, dans le XV^e arrondissement.

Il s'agissait de bâtiments superbes, massifs, en pierre de taille et, pour tout dire, extrêmement cossus. Le seul « hic », c'est qu'Ève Massicot habitait l'étage des bonnes et que, pour y parvenir, il fallait emprunter un escalier pour lequel on n'avait pas prévu d'ascenseur.

Lorsqu'il arriva enfin sur le palier du septième, il souffla quelques instants puis se dirigea vers une porte, tout au fond du couloir. Il sonna. Plusieurs fois.

Enfin il perçut, derrière le battant, des bruits confus et des jurons. Puis la porte s'ouvrit.

— Bordel, lâcha une voix furieuse et mal réveillée, on ne peut pas dormir tranquille ?

Boris s'excusa platement. La personne assez mal embouchée qui se tenait

devant lui était Ève Massicot, ça ne faisait aucun doute. Elle n'avait pas volé son surnom de Lolo, vu que sous sa chemise de nuit ses seins paraissaient monumentaux. Sans nul doute, se dit Boris, étaient-ils siliconés.

— Quand on travaille la nuit, on dort le jour, annonça-t-elle dans l'entrebâillement. Et on déteste les emmerdeurs.

Boris, de nouveau, s'excusa. Il déclina aussi son identité et son titre de commandant de police.

La jeune femme haussa les épaules.

— Les flics, je les emmerde, l'informa-t-elle.

Boris soupira.

— Vous êtes amie avec Theodora Manson, n'est-ce pas ? Eh bien j'essaie de la retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

Il y eut un silence.

— Excusez-moi, dit enfin Eve Massicot. Entrez.

Elle était extrêmement jolie. Un visage de brune un peu sévère, gonflé par le sommeil, avec de grands yeux vert-de-gris, un nez retroussé, une bouche charnue, des cheveux tout ébouriffés. Elle était vêtue d'une chemise de nuit à ras des fesses, et quand elle regagna son lit et se pencha en avant pour, d'un coup de poing, redresser ses oreillers, elle offrit à Boris un point de vue fugitif mais néanmoins tout à fait plongeant sur le sillon de sa croupe magnifique que rien ne voilait.

Il n'y avait pas de siège, dans le studio. Alors, tandis que la jeune femme se glissait sous sa couette, Boris s'assit sur le lit.

— Autant vous dire que je ne sais rien, l'avertit-elle avant même qu'il eut ouvert la bouche. Theodora et moi on est très bonnes amies, c'est vrai, mais on a des existences extrêmement différentes. Elle, elle a une vocation, elle veut être journaliste et en vivre. Moi, je n'ai aucun talent, dans aucun domaine, alors c'est pour ça que je me fais pousser les seins, comme vous n'avez pas manqué de le remarquer. Pour avoir quelque chose à montrer.

— En dehors de vos extras par l'intermédiaire de l'agence Ténardier, vous faites quoi ? interrogea Boris.

Elle haussa les épaules.

— Bof. J'ai un numéro de danse dans une boîte, c'est pour ça que je dors dans la journée. Enfin, quand je dis danse... Il s'agit plutôt de tableaux vivants. J'incarne une déesse de culte orgiaque.

Rien que ça... Boris lui demanda s'il pouvait allumer une cigarette.

— À condition que vous m'en offriez une, dit-elle. Je n'en ai plus.

Ils tirèrent quelques instants sur leurs Gitanes blondes respectives.

— Une déesse de culte orgiaque, ça doit avoir une grosse poitrine, reprit-elle. C'est pour ça que je fais transformer mes seins. J'en suis à ma troisième

opération plastique. Vous voulez toucher ?

Elle se pencha en avant, l'invitant à poser les mains sur ses imposantes rotundités mammaires.

— C'est dur, hein ? interrogea-t-elle.

En effet, c'était dur. Et pas si agréable que ça à caresser. Il retira les mains.

— Ça fait marrer les gosses et les bidasses, dit-elle, devinant ses pensées, mais les vrais hommes n'aiment pas trop, je sais.

Son rire se fit amer.

— L'ennui, c'est que si je veux gagner ma vie, je suis obligé de me transformer en caricature de poupée Barbie. En fin de compte, je ne suis rien qu'une nana qui montre ses seins et son cul, c'est tout...

Boris se leva.

— Je vais me sauver, murmura-t-il. Je suis désolé de vous avoir réveillée. Surtout pour rien.

Elle se cabra.

— Vous êtes gonflé, dit-elle. Quand vous avez sonné vous m'avez arrachée à un rêve érotique très agréable, j'étais en train de me faire sauter par un mec qui me baisait comme une reine, et maintenant vous vous sauvez comme un voleur...

Boris écrasa sa Gitane blonde dans un cendrier, au chevet du lit.

— Je ne pouvais pas savoir...

— J'étais sur le point de jouir, continua-t-elle. Vous m'avez tirée en plein vol. Enfin tirée, c'est une façon de parler...

Elle le scruta encore.

— Il était tout à fait comme vous.

— Qui ?

— Le type qui me sautait dans mon rêve. Un brun très baraqué aux yeux noirs. D'ailleurs je n'ai jamais aimé que ça, les bruns à tête de jeune premier.

Elle soupira.

— Excusez-moi d'insister, mais vous m'avez vraiment frustrée de mon orgasme, il me semble que vous me devez des dommages et intérêts, non ?

Il allait lui répondre qu'il était en service, mais brusquement, avec un rire, elle rejeta la couette au pied du lit. Quand elle s'était couchée, sa chemise de nuit s'était relevée. Elle exhiba sans complexe sa chair généreuse, son ventre rond, ses cuisses puissantes, et la fleur sombre de sa toison épanouie en triangle au centre d'elle, entre ses cuisses qu'elle écartait pour qu'il jouisse d'une vue imprenable sur les pétales de rose de ses muqueuses intimes. Il eut l'impression, soudain, qu'il faisait très chaud dans la chambre.

— Je sais, dit-elle, mes seins t'ont plutôt refroidi, mais c'est mon gagne-pain. Le reste est garanti naturel, alors profite-en.

Elle ouvrit les bras.

— Viens, et aide-moi à terminer mon rêve en beauté !

Tout l'immeuble de la cité des Mortiers squatté par un collectif d'artistes qui s'était finement baptisé « Fesses et Gestes » était bouclé par les flics. Deux cars de police secours stationnaient devant la porte, ainsi que des voitures du SAMU.

Il y avait aussi pas mal de badauds qui s'agglutinaient et se donnaient mutuellement des informations plus ou moins fantaisistes sur ce qui s'était passé à l'intérieur de l'immeuble. Raphaël Vigneux, en les écoutant, comprit qu'il y avait un type qui s'était défenestré. Ou qu'on avait défenestré. Quelqu'un qui habitait au dernier étage.

Il eut aussitôt l'impression que le macadam brûlait sous ses pieds. Il commença à reculer. Inutile de poireauter ici, ça ne servait plus à rien, ça pouvait même devenir dangereux...

Il regagna sa voiture, une Peugeot 306 gris métallisé qu'il venait de louer et qui était garée dans un parking voisin. Il se réinstalla au volant. Livide.

Pour lui, ça ne faisait aucun doute que le coup avait été monté par des hommes des Crémili. Ils voulaient sa peau et ils l'auraient s'il ne trouvait pas rapidement une solution.

Il ne voyait qu'un truc à tenter pour garantir sa sécurité. Ça n'était pas assuré de réussir à tous les coups, et, par-dessus le marché, ça lui déplaisait plutôt de balancer aux flics, mais maintenant c'était la peau des Crémili ou la sienne.

Il ressortit de la voiture et se mit en quête d'une cabine téléphonique.

CHAPITRE IX



Seul dans le bureau des Affaires Recommandées, au second étage du 36 quai des Orfèvres, Aimé Brichot suçotait l'une des branches de ses lunettes de myope tout en récapitulant mentalement ce qu'il venait d'apprendre.

Une drôle de salade où il était question d'une ancienne plate-forme militaire en pleine mer, au large de la ville bretonne de Roscoff, d'un milliardaire nommé Kostaianou, d'une attaque par hélicoptère de la plate-forme, et enfin de l'enlèvement de la fille dudit milliardaire par un commando aéroporté...

Il remit ses lunettes.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? maugréa-t-il.

Il relut ses notes.

Il était également question du meurtre d'un certain Jacky Manin, ex-taulard qui venait de se faire défenestrer dans une HLM du XVIII^e arrondissement.

Un nom le frappait.

Celui des commanditaires de l'attaque de la plateforme et de la défenestration.

Nina et Alexis Crémili.

D'après ce que Charlie Badolini lui avait dit ce matin, Boris Corentin enquêtait à l'heure actuelle sur un meurtre et un enlèvement qui avaient eu lieu huit jours plus tôt au cours d'une fête que donnait précisément Nina Crémili.

À partir de là, évidemment, la confession anonyme et téléphonique recueillie quelques minutes plus tôt par un policier de permanence du 36 quai des Orfèvres prenait un tout autre sens.

Il se passa une main sur son crâne chauve.

Il fallait qu'il joigne Boris au plus vite.

Ève Massicot, alias Lolo Montecchiari, avait laissé son partenaire aller et venir longuement dans son ventre. Mais bientôt elle le repoussa et se retourna, lui offrant ses fesses admirablement bombées, à la peau mate et douce. Boris posa fermement les paumes sur ses hanches élastiques et, d'un coup puissant, s'enfonça à nouveau jusqu'au fond d'elle.

Après quelques allers et retours, il s'arracha au fourreau brûlant de son sexe et remonta.

— Doucement, gémit-elle, ne me fais pas mal.

Il était déjà contre le puits brun de ses reins. Il pesa contre le cercle de muscles serrés, attentif à terminer en beauté le rêve de la jeune femme, comme elle le lui avait demandé si aimablement.

Elle accueillit son assaut en remuant de la croupe.

— Tu vas me rendre folle, tu es tellement gros, tu vas me déchirer.

Boris s'arrêta et, se penchant vers sa nuque :

— Tu veux que j'arrête ? demanda-t-il.

Elle rua sous lui.

— Pas question, salaud, continue ! rugit-elle.

Il recommença sa lente progression, et tout le temps où il la pénétra, elle poussa des cris et lâcha des gémissements, mais pas un instant elle ne lui demanda d'arrêter. À la fin c'est elle-même qui, reculant les fesses violemment, acheva de s'empaler complètement sur lui.

Dix minutes plus tard, alors qu'ils reprenaient haleine, flanc contre flanc, le téléphone portable de Boris se mit à couiner, dans une des poches de son blouson.

— Désolé, murmura-t-il à la jeune femme, mais j'ai l'impression que les affaires reprennent.

Il crapahuta vers son blouson, accroché aux montants d'une chaise.

Aussitôt, il reconnut la voix d'Aimé Brichot.

— On vient de recevoir un drôle de coup de fil, annonça ce dernier.

Et il lui dévida toute l'histoire.

— Je ne sais pas si le type délire ou s'il raconte la vérité, mais je me suis dit que ça valait peut-être le coup de te prévenir, conclut-il.

— Et comment ! rugit Boris.

Ça changeait même pas mal de choses. En tout cas, ça en éclaircissait certaines.

— Bien entendu, avant de t'appeler, indiqua Brichot, j'ai fait certaines vérifications. Pour l'attaque par hélicoptère de la plate-forme de Kostaïannou et l'enlèvement de sa fille, il n'y a pas eu de plainte. En revanche, le nommé Jacky Manin, récemment sorti de la maison d'arrêt de Bois-d'Arcy après avoir purgé sa peine, a bien été défenestré il y a deux heures dans une cité HLM du XVIII^e arrondissement...

Boris carburait. Quel rapport entre ce Manin, Kostaïannou et les Crémili ? Il n'en avait aucune idée, mais il existait un excellent moyen de le savoir : poser la question aux Crémili puisqu'ils paraissaient se trouver au centre de cette étrange affaire.

Brichot et lui échangèrent encore quelques informations, puis Boris coupa la communication.

— Il faut que je parte, fit-il en glissant son portable dans la poche intérieure de son blouson.

— J'avais déjà compris, soupira Ève, toujours allongée sur le ventre et exhibant son fabuleux postérieur. C'est grave ?

Il caressa sa croupe étoilée de sueur.

— Très grave, dit-il.

— Tu n'as pas encore une petite minute ?

— Pour faire quoi ?

— Pour me reprendre les fesses, dit-elle en toute simplicité.

En même temps, elle dressait son postérieur, se hissant sur les genoux et offrant à Boris un spectacle qui fit se ruer dans ses veines un flot d'adrénaline.

Il s'installa derrière elle. D'une main passée entre ses propres cuisses, elle le guida vers la minuscule bouche, au creux de ses reins, qui palpitait avidement. Avec lenteur il se regarda disparaître dans ce puits secret.

Puis il la saisit aux hanches, à deux mains, et commença une chevauchée infernale qui dura encore un bon quart d'heure, ponctuée seulement des hurlements de la jeune femme et de ses ruades de jument en extase.

Il y a des jours où le hasard s'amuse.

Vers onze heures du soir, las de tournicoter à travers Paris au volant de son monospace Opel, Milan Hysiek repéra, au fond du XVIII^e arrondissement, un groupe d'immeuble HLM qui lui parurent du meilleur aloi. Surtout l'un d'entre eux qui était tout bariolé sur une grande partie de la façade, couvert de postérieurs féminins assez bien peints, ma foi, jugea-t-il.

Il se dit que l'endroit allait constituer, au moins pour cette nuit, une planque idéale pour lui et sa prisonnière. Il devait y avoir sous ces immeubles des caves où personne n'allait plus jamais, que plus personne n'utilisait depuis

des années et des années de peur de s'y faire agresser.

Le quartier portait le nom de cité des Mortiers, mais rien ne permettait de deviner que tout ça avait grouillé de flics quelques heures auparavant. L'homme qui avait été défenestré se trouvait maintenant à la morgue et les flics étaient repartis après une simple enquête de routine. Personne n'avait rien vu, personne ne connaissait Jacky Manin, personne ne pouvait donner la moindre information intéressante sur ce qui s'était passé.

— On va être comme des rois, grogna Milan Hysiek en se tournant vers l'arrière de la voiture, là où gisait toujours Theodora, ligotée et bâillonnée et planquée sous une couverture.

Cinq minutes plus tard, il la déposait dans une des caves obscures qui s'ouvraient sous l'un des immeubles de la cité des Mortiers. L'endroit, faiblement éclairé par une ampoule de quarante watts, était étroit et sordide. À même le sol, un vieux matelas taché et rongé de vermine sur lequel il allongea sa prisonnière.

— Un vrai nid d'amour ! rigola-t-il.

En attendant, il fallait qu'il aille au ravitaillement. Theodora n'avait rien mangé depuis la veille au soir et lui non plus.

Il vérifia ses liens et son bâillon puis remonta l'escalier encombré de vélos rouillés et d'autres objets inutilisables, et partit à la recherche d'une épicerie.

En espérant surtout y trouver de la vodka. Il avait vidé hier soir sa dernière bouteille et il avait les mains qui tremblaient de nouveau.

Enfoncé dans un canapé, Richard Kostaiannou étudiait d'un œil vague les trois filles qui évoluaient devant lui. Mais à vrai dire, son esprit n'était accaparé que par deux choses : d'abord cette petite nouvelle qui était assise à ses pieds, muette, soumise, et dont il ne connaissait même pas le nom, et ensuite et surtout Albine, la princesse Albine, sa fille chérie dont il était sans nouvelles, comme il était toujours d'ailleurs sans nouvelles des deux « baby-sitteuses » parties à sa recherche.

Au son d'une musique douce, les filles ondulaient sur une petite scène tapissée de velours écarlate, se caressant les seins, les fesses ou les hanches avec des gestes très lents, comme dans un film au ralenti. Elles n'étaient pas mal du tout, avec des poitrines étonnamment lourdes et elles étaient nues, bien entendu. Elles dansaient et s'enlaçaient au rythme de la musique, composant des ensembles qui faisaient penser aux tableaux anciens représentant les Trois Grâces. En d'autres temps, le vieux milliardaire se serait excité à ce spectacle, mais là il avait vraiment la tête ailleurs. D'autant que son bras gauche, depuis quelques instants, lui faisait mal. Il essayait de ne pas y penser, mais c'était une douleur lancinante, comme si de l'intérieur même de sa chair une main invisible avait pincé ses muscles.

Il avait déjà fait quatre infarctus et le pronostic de ses médecins était très réservé. Il n'en parlait jamais avec personne, ni avec Hélène, sa femme, ni avec quiconque, mais il savait qu'on ne remonte pas le cours du temps et qu'il allait bientôt mourir. De temps en temps, il essayait de négocier avec Dieu, il le suppliait de lui laisser encore quelques années. Il avait tant de choses à réaliser, tant de choses à terminer avant de quitter cette terre.

Visage un peu marbré de petites taches rosâtres, il regardait toujours du même œil vague les trois filles qui dansaient pour lui, sur le podium au fond de ce petit salon rond tapissé de velours rouge qui était situé dans le pilier nord de Neptunia, au troisième étage. Une véritable pièce-écrin où Richard Kostaïannou, d'ordinaire, aimait beaucoup se trouver, surtout en charmante compagnie comme ce soir. Mais ce soir, précisément, il n'avait guère le cœur à l'ouvrage.

La princesse Hélène et l'excellentissime régent Fabien de Beurivage avaient insisté pour faire venir des filles du continent en hélicoptère. Ils agissaient pour son bien, pour lui changer les idées, il le savait et il avait cédé, mais il manquait cruellement de conviction. La seule qui le remuait un peu, c'était la très jeune créature également nue et accroupie à ses pieds. Avec ses immenses yeux noirs fendus en amandes, ses pommettes hautes et ses cheveux noirs bouclés, elle devait avoir du sang arabe, pensa-t-il. Elle s'était installée entre ses jambes et, avec une sorte de timidité émouvante, elle avait posé les mains sur lui, là où sa virilité boursoufflait son pantalon. Elle avait encore hésité un instant, puis elle avait commencé à le déboutonner.

Quand elle l'eut extrait de son pantalon, elle lâcha un très léger cri en découvrant l'énormité de son membre, noueux et violacé. Mais il se poussa en avant vers son visage et elle-même se rapprocha, bouche ouverte. Richard Kostaïannou sentit le délicieux effleurement, contre ses cuisses nues, des longs cheveux noirs de la fille. Puis il se sentit enveloppé par la chaleur de deux lèvres hésitantes, un peu maladroites. D'une nouvelle secousse des hanches, il se propulsa en avant et, d'un seul coup, envahit toute sa bouche si violemment qu'elle en eut les larmes aux yeux.

La fille l'absorbait tant bien que mal, et lui il repensait à ses projets d'avenir pour Neptunia. Il n'y avait que ça, au fond, qui comptait à ses yeux. C'était son jouet, sa distraction, son œuvre chérie. L'une de ses marottes du moment était de transformer la principauté en casino virtuel et électronique où l'on recevrait par Internet ou par téléphone des paris du monde entier. Le tout agrémenté de quelques privilèges fiscaux appréciables. Ainsi venait-il, en sa qualité de prince, d'adopter une loi exonérant de toute taxe les cyberbookmakers qui viendraient s'établir sur Neptunia.

Il avait plongé les mains dans la chevelure noire de la fille pour la bloquer contre lui, et l'obliger à le garder tout au fond de sa gorge, dans la chaleur de son ventre. Les trois autres, sur la scène, continuaient à danser en attendant qu'on les autorise à arrêter ou qu'on leur dise de faire autre chose. Il repensait

à son idée de casino virtuel. Il voyait le QG électronique de Neptunia installé dans l'un des piliers de la plateforme. Il y aurait là des dizaines d'ordinateurs fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ainsi que des télévisions sur les écrans desquelles seraient retransmis en continu des courses de chevaux, matchs de foot, de cricket, rugby, etc., disputés partout dans le monde.

Même retiré des affaires comme il était, il ne pouvait s'empêcher d'en imaginer de nouvelles, plus florissantes les unes que les autres. Il tablait, dès la première année, sur cinquante mille clients au bas mot. La Chine était par elle-même un réservoir quasiment inépuisable de joueurs. Sa vision de l'avenir s'amplifiait. Les paris par téléphone, par carte bancaire ou par Internet arrivaient de tous les fuseaux horaires possibles et imaginables. Neptunia devenait une ruche bourdonnant quasiment sans interruption. Les communications transitaient par satellite ou par des faisceaux de micro-ondes pointés sur la côte française. La plateforme se transformait en Eldorado du jeu interactif en ligne, une sorte de Macao flottant accessible d'un coup de souris. Et l'argent affluant dans les caisses de la principauté devenait l'une des plus sûres garanties de son indépendance.

La fille s'activait toujours entre ses jambes. D'excitation, il s'était allongé encore de plusieurs centimètres. Brusquement, il prit la tête de celle qui l'avalait et lui plaqua le visage contre son ventre. Alors il explosa avec une telle violence qu'il crut qu'elle allait s'étrangler.

Mais elle ne s'étrangla pas, elle ne bougea pas, elle prit sur elle-même et avala tout. Courageusement, jugea Richard Kostaiannou. Elle irait loin si elle continuait comme ça, se dit-il.

Et attendant, décida-t-il, il allait la payer le double de ce qui avait été promis, au départ.

Si Milan Hysiek avait cru être tranquille avec sa prisonnière, dans cette cave de la cité des Mortiers, on pouvait dire que c'était raté dans les grandes largeurs.

Dix minutes après son départ, trois adolescents qui cherchaient un endroit discret pour se partager des doses d'héroïne étaient tombés sur Theodora, toujours ligotée et bâillonnée sur son grabat.

— Merde ! avait jeté l'un d'eux. Une taspé (une pétasse) !

Il avait viré sur lui-même.

— Je vais chercher les autres !

En quelques minutes, tout ce qu'il y avait de racaille dans la cité fut au courant qu'une « tournante », ou encore un « plan pétasse », était en train de s'organiser dans une cave.

Rouges d'excitation, des gamins grimpaient quatre à quatre les étages des

immeubles pour avertir leurs copains qu'il y avait une gonzesse qui allait se faire tirer.

Très vite, ils furent quinze, puis vingt dans le couloir conduisant à la cave où Theodora, poignets et chevilles déliés, mais toujours bâillonnée, se faisait tourner et retourner et posséder dans toutes les positions et par tous les orifices imaginables. Certains affectionnaient la « doublette » (un devant, l'autre derrière) ; d'autres avaient un faible pour la « triplette », où le troisième se fait administrer une fellation (mais dans ce cas, il fallait alors arracher le bâillon de papier collant, ce qui d'ailleurs était effectué à chaque fois sans le moindre ménagement et déclenchait de la part de la malheureuse Theodora des hurlements de douleur).

Rapidement, l'affaire tourna au spectacle, à la fête, à l'attraction foraine. On descendait, on buvait, on encourageait les violeurs. On applaudissait aux performances des uns ou des autres. Quelqu'un avait apporté une caisse de bière et les cannettes passaient de main en main.

L'ignoble « fête » n'en finissait pas. Il y avait aussi un transistor qui diffusait du rap. Certains, soucieux de leur santé mais impécunieux, utilisaient des préservatifs artisanaux, confectionnés avec des sacs en plastique des supermarchés environnants. Insultée, giflée, battue, traitée de tous les noms, violée, forcée, sauvagement possédée à maintes reprises, Theodora, dans son délire, crut même à un moment voir des pitbulls rôder dans la cave. Elle eut l'impression qu'on incitait l'un d'eux à la posséder ; mais comme à cet instant-là elle s'évanouit, elle put se dire ensuite qu'elle avait rêvé.

Lorsqu'elle se réveilla, elle était seule.

Nue, grelottante, souillée, meurtrie, cuisses et fesses couvertes de sang.

Mais enfin seule, abandonnée par ses bourreaux repus, et surtout délivrée de ses liens.

Hébétée, elle mit dix minutes à réaliser qu'elle était libre.

Elle se précipita hors de la cave, mais réalisant alors qu'elle était nue, elle revint dans la cave et arracha un bout du drap qui recouvrait le matelas sur lequel elle avait subi son calvaire. Le tissu était dégoûtant, maculé de taches, mais elle n'avait pas le choix. Comme elle allait s'en envelopper, elle vit quelque chose qui tombait des plis du drap.

Un objet brillant, métallique, qu'elle ramassa et dont elle fit jouer le mécanisme.

Un couteau à cran d'arrêt, sans doute perdu dans le feu de l'action par un de ses violeurs. Les longs doigts fins de sa main gauche se refermèrent sur l'arme.

Elle drapa le tissu autour d'elle et détala à travers le couloir.

Elle stoppa brutalement.

Un pas lourd faisait résonner l'escalier conduisant à la cave.

Elle recula précipitamment, cherchant une zone d'ombre dans le couloir.

Il n'y en avait pas. Et la cave qui lui avait servi de prison était la dernière. Elle buta contre le mur.

Milan Hysiek, titubant parce qu'il avait vidé en route la moitié de la bouteille de vodka qu'il venait d'acheter, se rapprochait.

Il aperçut Theodora tremblante, livide, appuyée au mur du fond du couloir. Le cerveau embrumé par l'alcool, il ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle était délivrée de ses liens. Il pensait à autre chose. Il descendit le zip de sa braguette.

— Suce, commanda-t-il d'une voix pâteuse. Sors bien la langue et suce.

Theodora jugea qu'il préférable, au moins momentanément, de jouer le jeu. Elle s'agenouilla et avança le visage. Sa bouche effleura l'extrémité du membre du tueur.

— Les doigts. Par-dessous, commanda-t-il.

Elle comprit et commença à jouer avec les boules de chair qui pendaient contre ses cuisses.

— Lèche, dit-il encore.

Surmontant son dégoût, elle lécha. Puis elle le réavala, vissant ses lèvres au pubis de son ravisseur. Elle le sentit qui commençait à vibrer de tout son long. Il était énorme maintenant, et c'est lui qui imprimait son propre rythme à la fellation. Il grognait des trucs en tchèque. Elle accéléra la succion. Elle avait envie d'en finir. Brusquement, elle sentit qu'il commençait à se déverser dans sa bouche. Il ne se méfiait plus du tout. Il était complètement plongé dans son propre délire.

« Maintenant ou jamais », se dit-elle.

Elle avait gardé le couteau à cran d'arrêt dans sa main gauche. Il n'entendit même pas le dé clic de la lame qui jaillissait. Il continuait à jouir abondamment, crachant une semence lourde qui sortait de lui à un rythme saccadé.

La lame s'enfonçant dans sa cuisse ne lui fit d'abord aucun effet, à peine une curieuse sensation de démangeaison.

Puis il devint blanc comme la craie, et bouche grande ouverte, laissa échapper un long cri de douleur.

Elle l'avait frappé profondément. Il vacilla, se recroquevilla sur lui-même, puis il y eut un choc sourd.

Il était tombé dans les pommes.

Profitant de son évanouissement, elle le dépouilla de son blouson et de son pantalon. Le pantalon était dégoulinant de sang, mais c'était mieux que rien. Elle enfila le tout. Elle prit aussi ses chaussures, qui étaient trois fois trop

grandes pour elle et qui lui donnaient une démarche de clown, mais elle n'avait pas le choix...

Puis, cette fois, elle détala à toutes jambes hors de la cave maudite.

CHAPITRE X



Dans la petite pièce où elle était recluse, au fond d'un appartement de la rue de la Gaîté qui possédait une porte de communication secrète avec un ancien théâtre reconverti en boîte à partouze et dirigé par Alexis Crémili, la princesse Albine, future souveraine de Neptunia, tentait de convaincre son père d'accepter une rencontre avec ses ravisseurs.

Téléphone portable à la main, cela faisait déjà un quart d'heure qu'elle parlémentait.

En vain. Le vieux refusait obstinément toute discussion. La perspective de créer dans sa principauté flottante un paradis *offshore* du sexe, une île de tous les plaisirs, ne lui souriait aucunement.

De toute façon répéta-t-il à plusieurs reprises, il n'était pas question qu'il cède un pouce de la souveraineté de Neptunia.

Là-dessus, c'est lui-même qui avait interrompu la conversation.

Tout de suite après, Albine avait composé le numéro du portable de la princesse Hélène, sa belle-mère, et elle lui avait expliqué la situation.

Laquelle princesse en revanche jugea l'idée de ce paradis *offshore* du sexe excellente.

— Fabien et moi, nous allons essayer de convaincre ton père, avait-elle promis.

La princesse Albine avait tendu le portable à Alexis Crémili.

— Vous ne pourrez pas dire que je n'ai pas tout essayé, souffla-t-elle.

Anne-Charlotte avait également assisté aux conversations successives de la princesse Albine. Mais, par la même occasion, elle avait aussi découvert ce qui s'était passé entre Albine et son mari, et ça ne lui faisait aucun plaisir. Elle était large d'esprit, très large, elle n'était jamais la dernière à participer aux ébats dans les soirées échangistes qu'elle fréquentait avec Alexis, mais là c'était autre chose. Quelque chose qui ne relevait pas tout à fait ou, plutôt, pas seulement du sexe, du plaisir physique.

Quelque chose, peut-être, qui était de l'ordre du sentiment.

Ou d'un début de sentiment, un embryon de sentiment encore sans doute inconscient aussi bien chez Alexis que chez Albine.

Et ça, vraiment, elle détestait.

Alexis tourna vers elle son long visage osseux.

— Laisse-nous, j'ai encore à parler avec elle, lui dit-il en montrant la princesse.

Anne-Charlotte fit un pas en avant.

— Pas question. Tu crois que je ne sais pas ce que tu as dans la tête ?

Il essaya de bluffer. Un grand sourire illumina sa figure.

— Et alors ? Tu vas nous faire une crise parce que j'ai envie de me payer le cul de cette putain ?

En usant d'un vocabulaire cru, voire vulgaire et insultant, il espérait donner le change, remettre les choses sur le plan habituel, celui de la sexualité pure et simple. Mais Anne-Charlotte ne se faisait plus la moindre illusion. Aussi incroyable que cela pût paraître, Alexis était amoureux de cette princesse d'opérette !

— Que tu la baisses, je m'en fous, dit-elle. Mais que ça t'obscurcisse le jugement, ça me fait peur. Tu vas faire des conneries !

— Ne t'inquiète pas pour ça, fit-il en la poussant gentiment vers la porte.

Anne-Charlotte était restée dans la pièce voisine de celle où Alexis se trouvait avec la prétendue princesse.

Et c'était la troisième fois que cette petite salope criait. Pas de souffrance ou d'horreur. De volupté.

À bout de nerfs, Anne-Charlotte regagna le théâtre reconverti en boîte à partouzes sous le nom de *Club Clitorix*.

À côté des turpitudes sentimentales d'Alexis, tout ce qui se passait ici,

dans ce décor rococo bourré de canapés, de coussins et de recoins obscurs et labyrinthiques propices à la formation de figures compliquées, lui apparaissait comme le comble de la pureté et de la chasteté.

Le vice, le vrai vice, pensait-elle, c'était cette entente qui était née entre ces deux êtres que tout aurait dû séparer.

Boris rongait son frein. Vingt fois, il avait essayé de contacter Nina Crémili. Pas là. Absente. En conférence.

Et son portable était branché sur la boîte vocale.

Il rouvrit son propre portable.

Puisqu'il ne pouvait pas joindre la sœur, il allait essayer le frère.

Mais le frère était occupé ailleurs et ce fut Anne-Charlotte qui lui répondit.

Richard Kostaiannou grimaça. Assailli par une nouvelle douleur au bras gauche. Il tenta de la surmonter et de masquer son inquiétude.

— J'ai malheureusement peur que ce qu'ils ne peuvent pas avoir par la douceur ils essaient de l'avoir par la force, murmura la princesse Hélène, assise près de lui.

Fabien de Beurivage, excellentissime régent de Neptunia, opinait gravement.

— Ça suffit, la discussion est close, jeta le vieux milliardaire.

La princesse Hélène soupira. L'excellentissime régent ouvrait la bouche pour dire quelque chose mais, de la main, elle l'arrêta.

— La discussion est close, dit-elle en écho.

Ils étaient toujours dans la petite salle tendue de velours rouge. Dehors, la mer était déchaînée. Il n'y avait plus ni ciel ni mer, d'ailleurs, rien qu'un remous confus de nuages et de vagues brassés, mêlés, charriés par un ouragan mugissant. Même ici, malgré les vitrages épais comme des dalles, on entendait gronder les éléments. La vieille plate-forme tremblait sur ses quatre pieds de béton comme un bateau prêt à rompre ses amarres. Tous trois essayèrent de se réintéresser aux filles qui s'agitaient sur le petit podium écarlate. Une blonde et deux brunes. Les brunes s'appelaient Maria et Angélique, la blonde Isabella. Toutes trois étaient des « protégées » de M^{me} Caroline, maquerelle rue Branda à Brest et fournisseuse attitrée de chair fraîche pour Neptunia. À prix d'or comme de juste. Les filles étaient livrées par hélicoptère et ramenées de la même façon sur le continent.

De là où il était, Richard Kostaiannou voyait la tête d'Angélique collée entre les cuisses grandes ouvertes de Maria. Il voyait surtout les jambes de cette dernière qui battaient de plus en plus la chamade. Il entendait aussi le petit bruit régulier de clapotis que faisait la langue d'Angélique à chaque fois qu'elle se réattaquait aux lèvres intimes de sa partenaire. Celle-ci commençait à respirer très fort et à cramponner comme une démente la toison d'Isabella,

contre laquelle son visage s'écrasait.

Le vieux Kostaïannou, ça lui faisait quelque chose, bien sûr, de voir ces filles en train de se mélanger. Il recommençait même à se sentir durcir et gonfler, sous son pantalon. Les trois filles paraissaient avoir oublié le public, composé du milliardaire, de son épouse et de l'amant des deux. Elles avaient démarré en professionnelles consciencieuses, mais maintenant elles continuaient comme si elles étaient toutes seules, elles s'étaient prises au jeu. Maria émettait un râle de gorge qui allait croissant et elle plaquait la tête de l'autre contre son ventre, tandis que ses seins lourds montaient et descendaient à un rythme de plus en plus précipité.

L'autre, la brune prénommée Angélique, se déplaça un peu, en travers du divan, et, sans cesser de lécher sa partenaire, changea de position. Ramassée en chien de fusil, genoux repliés sous elle, elle présentait à Kostaïannou et aux autres le spectacle de ses belles fesses entrouvertes, où l'on devinait la fente rose nacrée du sexe et plus haut le puits froncé de ses reins. Le roulement de ses hanches faisait tourner sa croupe dans un mouvement lent qui ressemblait à une invitation.

Kostaïannou sentit son membre reprendre encore de la vigueur. Il se surprit à avoir brusquement envie de traverser la pièce et prendre la fille comme ça, par-derrière, pendant qu'elle dévorait le ventre de l'autre. Après tout, ces call-girls étaient là pour ça. Elles devaient même être étonnées qu'il n'ait pas encore profité de la situation.

Tout à coup, il sentit un souffle sur sa nuque, et une voix très douce qui murmurait :

— Oui, vas-y, fais-le, tu en meurs d'envie.

C'était la princesse. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, elle descendit la main droite vers son pantalon. Elle eut un peu de mal à en sortir le sexe de Kostaïannou, tellement il était tendu, mais elle y parvint. Le contact de ce membre long et soyeux, et gonflé de désir, la fit frissonner. Elle referma la main sur lui et, le tenant ainsi, lui fit traverser le boudoir.

Tout près du postérieur somptueux d'Angélique, il hésita parce qu'un nouveau « coup de poignard » venait de frapper son bras gauche. Hélène se méprit. Elle crut que sa résistance avait une autre cause, liée à la conversation qu'ils venaient d'avoir. Elle insista.

— Vas-y, tu en meurs d'envie, dit-elle avec fermeté. Et puis ça va te détendre.

Dès qu'elle le sentit derrière elle, Angélique écarta davantage les cuisses pour mieux s'ouvrir et creusa les reins. La princesse tenait toujours le membre du vieux milliardaire. Elle le dirigea vers les muqueuses intimes de la fille qui continuait à lécher sa partenaire.

— Vas-y, vibra-t-elle encore.

D'une poussée, Kostaïannou s'introduisit dans le ventre de la fille.

Lorsqu'il l'eût pénétrée complètement, il se mit à aller et venir d'un mouvement ample, régulier.

— Oui, c'est bien, approuva la princesse Hélène d'une voix convaincue. Oui. Baise-là. Baise-là à fond.

Il avait accroché ses deux mains à la taille de la fille. Au bout d'un moment, la princesse Hélène lui prit la main droite, la décrocha de la fille, et la posa sur les fesses de celle-ci. Puis elle la fit glisser dans le sillon séparant les deux hémisphères et, quand elle fut arrivée devant l'entrée resserrée des reins, elle prit l'index de son mari. La fille eut un petit gémissement et se creusa encore pour mieux s'offrir à cette intrusion.

— C'est bon, souffla la princesse qui participait de tout son être à l'opération. Oui, c'est bon, tu la baisses bien.

Elle-même coula sa main sous la fille, caressa ses gros seins dont elle tortilla les bouts, puis descendit jusqu'au pubis qu'elle fouilla longuement, travaillant avec science son clitoris.

Kostaïannou donnait des coups de reins de plus en plus rapides. Son index explorait toujours le fondement de la fille blonde. À son souffle précipité, la princesse Hélène sentit que son mari allait jouir. Elle déplaça sa main pour enserrer le membre de celui-ci et, distendant le sexe de la fille, la pénétrer à son tour, y prendre place elle aussi des cinq doigts. Tout de suite après, Kostaïannou explosa, se vidant par jets bouillonnants qui remplirent le ventre de sa partenaire puis coulèrent sur les doigts de la princesse.

Quand ce fut fini, cette dernière prit la fille par l'épaule, lui releva doucement la tête, l'attira vers elle, et lui fit lécher ses doigts trempés de la jouissance de Richard I^{er} prince de Neptunia.

La fille s'exécuta. Lorsque sa tâche fut achevée, la princesse leur commanda à toutes les trois, les deux brunes et la blonde, de se coucher sur le dos, côte à côte. Elles obtempérèrent. La princesse Hélène, alors, releva sa robe et, jambes très écartées, descendit vers elles, en direction de leurs visages.

Elles avaient déjà compris. Langues sorties, elles se mirent alternativement à la lécher.

Sous le regard halluciné de Kostaïannou, qui sentait avec épouvante les coups de poignard de l'infarctus massacrer de plus belle son bras gauche.

Le plan arrêté entre Boris Corentin et Anne-Charlotte consistait, pour la jeune femme, à expliquer le plus gentiment possible à Alexis qu'il était de son intérêt rencontrer Boris Corentin et de lui dire tout ce qu'il savait.

Après tout, c'était Nina l'initiatrice de l'opération, pas lui. S'il y avait quelqu'un qui devait porter le chapeau, c'était elle.

Anne-Charlotte était sous la douche lorsque Boris sonna. Ses cheveux ruisselaient. Elle noua une serviette autour de sa tête et courut répondre. Boris, de son portable, lui annonçait qu'il arrivait. Elle se dirigea aussitôt vers la chambre à coucher.

Alexis Crémili était encore au lit, en train de boire sa troisième tasse de café dans le petit appartement qu'il possédait juste au-dessus de son *Club Clitoris* de la rue de la Gaîté, lorsque Anne-Charlotte, en long kimono vert pastel, fit irruption pour lui parler du coup de fil de Corentin.

La réaction du frère de Nina Crémili fut sans nuances. D'un coup de genou, il rejeta son plateau de petit déjeuner, gicla hors du lit, enfila un pantalon, une chemise, un blouson, et courut chercher, au fond d'un placard, planqué entre deux piles de draps, l'arme qui s'y trouvait planquée depuis des éternités : un Mauser Luger 22.

— Espèce de fille de pute ! glapit-il. Tu n'as pas compris que cette ordure de flic essaie de me baiser ?

Anne-Charlotte cavala derrière lui dans l'escalier de l'immeuble. Hurlant qu'il était dingue et qu'il allait se faire descendre.

— C'est moi qui le descendrai ! gueula Alexis en débouchant rue de la Gaîté.

Il tombait une pluie battante. Anne-Charlotte, frissonnante dans son kimono, s'arrêta un instant sur le seuil de l'immeuble. Il était tôt, il y avait peu de passants, seulement quelques camions en train de débarquer des marchandises. Le patron d'un sex-shop relevait le rideau de fer de sa boutique. Il regarda avec étonnement Alexis qui, son Mauser Luger 22 au poing, courait le long des voitures en stationnement.

— Non, je t'en supplie ! criait Anne-Charlotte en le poursuivant.

Alexis traversait la rue lorsque quelque chose qui lui parut ressembler à une tornade s'abattit dans son dos. Il roula par terre en même temps que la « tornade » mais ce n'était pas une tornade, c'était plutôt une sorte d'avalanche de parpaings qui lui tombaient dessus. Il se retrouva plaqué au sol, à plat ventre suffoquant sous plusieurs tonnes de muscles, réduit à l'impuissance.

— On l'embarque, fit Ondine en soulevant Alexis comme s'il s'agissait d'un sac de plumes.

— On l'embarque, approuva sa sœur Proserpine.

La suite se passa à toute allure. Il y eut des crissements de pneus et des claquements de portières.

Boris avait stoppé au milieu de la rue. Sans même couper le moteur de sa Laguna de service, il se mit à courir en direction des deux géantes.

— Police ! hurla-t-il sans bien comprendre ce qui était en train de se dérouler.

Les « baby-sitteuses » blondes se redressèrent. Qu'est-ce que c'était que cet imbécile qui venait se mêler de leurs affaires ? Avec un bel ensemble, elles sortirent leurs pistolets-mitrailleurs Uzi.

Réalisant que les deux Hercules femelles étaient armées, Boris roula derrière une voiture. Qu'est-ce que c'étaient que ces créatures avec des cheveux coupés en brosse, des épaules de déménageurs, des bras larges comme des gigots et des hanches comme la tour de Babel ? Le temps de s'emparer de son RMR Spécial Police, il réémergea.

— Vous êtes en état d'arrestation ! Jetez vos armes immédiatement !

Une rafale lui répondit. Puis une seconde. Autour d'eux, les rares passants s'étaient mis à hurler. Certains se jetaient au sol, d'autres tentaient de se protéger sous les voitures stationnées.

Boris s'égosillait.

— Police ! Police !

Alexis Crémili n'avait pas lâché son arme. Provisoirement abandonné par les deux phénomènes de foire, il brandit le Mauser Luger 22 dans leur direction et tira. Proserpine hurla. Une balle venait de l'effleurer au bras gauche, lui épluchant la peau. De douleur, elle se plia en deux puis, à la volonté, se redressa et recommença à tirer.

Il y eut une nouvelle détonation. Cette fois Crémili ne la rata pas. Atteinte en plein milieu du dos, ensanglantée, poumons crevés, Proserpine voulut se retourner pour riposter. Mais un flot de boue rouge envahit ses lèvres et ruissela le long de sa poitrine. Quelques instants, elle vacilla sur elle-même. Puis elle s'écroula. Morte.

Ondine réalisa ce qui venait d'arriver à sa sœur. Elle poussa un long cri déchirant, de fureur et de souffrance mêlées. Les yeux fous, pour faire bonne mesure elle déchargea son pistolet-mitrailleur dans la figure d'Alexis Crémili, lui arrachant la moitié du crâne.

Puis, tandis que Boris, halluciné, continuait à s'égosiller, elle souleva le cadavre de sa sœur, le chargea sur son épaule et commença à remonter la rue de la Gaîté, se retournant de temps en temps pour tirer une rafale afin de couvrir sa fuite. Boris la suivait, se planquant tant bien que mal derrière des voitures et la conjurant de se rendre.

Anne-Charlotte courait derrière lui. Lorsqu'elle arriva là où gisait le corps d'Alexis, elle hurla un « Non ! » strident.

À ce moment, la tueuse blonde se retournait une nouvelle fois. Le pistolet-mitrailleur cracha une rafale. Elle visait Boris, mais ce fut Anne-Charlotte qu'elle atteignit. Boris se retourna pour apercevoir, derrière lui, la jeune femme qui tournoyait sur elle-même, son kimono dénoué voletant comme les ailes d'un papillon autour de son corps nu. Puis elle commença à s'effondrer, atteinte en plein ventre.

Boris revint à toute allure sur ses pas. De ses yeux écarquillés, il eut l'impression qu'elle le regardait. Puis ses yeux se fermèrent et elle chavira en avant.

Il s'accroupit au-dessus d'elle. Anne-Charlotte respirait encore. Il fallait faire vite. Très vite.

Provisoirement libérée de celui qui la poursuivait, Ondine continuait à cavalier en direction de l'avenue du Maine. Le cadavre de Proserpine ne la ralentissait pas, mais elle réalisait tout de même qu'elle ne rejoindrait jamais leur voiture, garée rue Vercingétorix. Elle avisa un type qui venait de grimper dans sa BMW et mettait le contact. Elle se rua sur sa portière. Sans comprendre ce qui se passait, le type, épouvanté, fit fonctionner le verrouillage automatique des quatre portes. Ondine lâcha un cri de rage. D'une main, elle se mit à secouer comme une folle la poignée de la portière, côté conducteur. Puis elle prit son élan et projeta son poing fermé contre la vitre avant droite. Qui, sous la violence de l'impact, parut se creuser dans son centre. Un nouveau coup de poing monstrueux et, cette fois, la vitre céda.

Ondine passa la main à l'intérieur de la voiture, ouvrit la portière, attrapa le type par le col de sa veste et l'arracha à son siège. L'instant d'après, il valsait de l'autre côté de la chaussée. Lorsqu'il reprit ses esprits, la géante avait pris sa place, au volant, et démarrait. Le moteur rugit. Pour s'arracher au créneau dans lequel la BMW était coincée, elle n'hésita pas à massacrer les pare-chocs des deux voitures qui l'encadraient. Une dernière manœuvre, enfin, la libéra. Peu désireuse de se faire coincer par le flic qui l'avait poursuivie et qui se trouvait toujours auprès de ses deux victimes, plus bas dans la rue, elle enclencha la marche arrière et remonta ainsi jusqu'à l'avenue du Maine. Arrivée là, elle repassa en marche avant puis accéléra et se perdit dans le trafic.

Livide, Boris Corentin s'écarta lentement de la porte hermétiquement close derrière laquelle Anne-Charlotte subissait une intervention chirurgicale qui promettait d'être longue.

Poumons transpercés, Alexis était mort avant son arrivée à l'hôpital Lariboisière, rue Ambroise-Paré, dans la même ambulance qu'Anne-Charlotte. Cette dernière, par miracle, n'était que blessée. Mais le pronostic de l'équipe chirurgicale qui s'occupait d'elle demeurait, selon la formule convenue, « réservé ».

Au bout du couloir conduisant au bloc opératoire, il y avait une salle d'attente. Boris s'y laissa tomber sur une chaise. Les yeux fixes, la mâchoire serrée. Qui était la géante blonde qui avait tiré sur Crémili et sur sa femme ? Il n'en avait aucune idée mais tôt ou tard, se jura-t-il, elle paierait ce qu'elle venait de faire. Au centuple si possible.

« Faire payer au centuple » : ce sont les mots exacts qui, dans la soirée de ce même jour, zébrèrent l'esprit de Nina Crémili dès qu'elle apprit, par un flash de France Info, la fusillade de la rue de la Gaîté où son frère avait trouvé la mort et où sa belle-sœur avait été grièvement blessée.

Elle était alors en voiture, dans sa grosse Porsche noire, et elle regagnait son domicile.

On parlait de deux tueuses blondes. L'une avait été blessée durant la fusillade, mais l'autre avait réussi à prendre la fuite en emmenant sa complice avec elle. Bien entendu, elle était activement recherchée par la police.

Immédiatement, pour Nina, ça ne fit aucun doute. Les tueuses blondes avaient été envoyées par Kostaiannou afin d'essayer de récupérer sa fille.

Eh bien ! songea-t-elle, on allait la lui rendre sa fille !

On allait la lui rendre, mais à certaines conditions...

Elle réfléchit un instant. Pas question de rentrer chez elle où les flics devaient déjà se trouver.

En revanche, ils ignoraient encore vraisemblablement où la princesse Albine était séquestrée.

Ça lui laissait le temps d'agir.

Pilotant sa voiture de la main gauche, elle attrapa de la droite son téléphone portable.

En quelques instants, elle eut Félix Arpayot, l'un des hommes qui avaient participé au débarquement sur Neptunia et au kidnapping de la princesse. Accessoirement, Arpayot, qui vivait en grande banlieue, près de Noisy-le-Grand, possédait son brevet de pilote d'hélicoptères. C'était lui, bien entendu, qui avait conduit l'appareil lors de l'attaque de la plateforme.

Il ne manquait pas non plus de certaines connaissances très pointues concernant les explosifs et leur maniement.

Un homme précieux, en résumé.

Et qui allait se révéler indispensable dans la réalisation du plan qu'elle venait d'élaborer.

CHAPITRE XI



Vers dix-neuf heures, à l'hôpital Lariboisière, une infirmière s'approcha de Boris Corentin. L'opération se soldait par une réussite complète. Anne-Charlotte était sauvée. Mais il faudrait de longues semaines de soins intensifs pour qu'elle soit de nouveau sur pied.

Boris, immédiatement, demanda à lui parler. L'infirmière était désolée : les visites étaient strictement interdites. Du moins ce soir. Demain matin, peut-être, pourrait-il la voir.

— Mais je doute qu'elle soit en mesure de répondre à vos questions, ajouta-t-elle.

Boris quitta l'hôpital avec l'impression qu'on venait de lui retirer de la poitrine un poids de plusieurs tonnes.

Nina Crémili n'était toujours pas chez elle. Que faire ? Au volant de sa Laguna, Boris réfléchissait. Trop angoissé pour aller dîner quelque part ou rentrer chez lui en se disant que demain serait un autre jour, il repensa brusquement à Theodora Manson. Où était-elle à l'heure actuelle ? Était-elle seulement encore en vie ? Il se souvint de l'adresse où elle habitait, rue des Martyrs. Il allait y faire un tour. À tout hasard.

Quelques minutes plus tard il stoppait sa voiture rue d'Orsel, à deux pas de la rue des Martyrs. D'après les boîtes aux lettres, dans l'immeuble où Theodora était domiciliée, celle-ci habitait au cinquième gauche. Il y avait un ascenseur mais Boris le dédaigna. Après les émotions du début de la journée, il avait besoin d'exercice. Il s'engouffra dans l'escalier et commença à gravir les marches quatre à quatre.

Au même instant, sur le palier du cinquième, dans ce même immeuble de

la rue des Martyrs, Milan Hysiek s'énervait, pressant le bouton de l'ascenseur et jurant parce que celui-ci tardait à obéir et à grimper jusqu'à lui. Sa lombalgie l'avait repris et lui cisailait les reins. Il n'était pas question qu'il se tape encore les quatre étages, même en descente. Il était fatigué. Sa cuisse blessée d'un coup de couteau par Theodora et soignée tant bien que mal l'élançait. Par-dessus le marché, il était à l'étroit dans des baskets qu'il avait dû « emprunter » à un des gamins de la cité à qui il avait également taxé son jean et son tee-shirt et, surtout, il n'avait rien bu depuis des heures et ses mains recommençaient à trembler.

L'ascenseur arriva enfin. Il s'y installa et l'ascenseur redémarra à l'instant précis où Boris Corentin débouchait sur le palier du cinquième.

En bas, dans le hall d'entrée, Milan Hysiek hésita un instant, puis il alla frapper à la loge du gardien.

Le gardien était une gardienne. Une rousse pas mal conservée du tout, jugea-t-il. S'il n'avait rien eu de plus sérieux à faire, il lui aurait bien sauté dessus séance tenante, dans sa loge, et sans lui demander son avis. Il se sentait terriblement frustré depuis que cette salope de Theodora lui avait glissé entre les mains. Et qu'en lui piquant son blouson, elle avait embarqué par la même occasion le CZ 75 calibre 9 Para qui s'y trouvait.

Il n'avait pas eu Crespo depuis, mais s'il savait ça un jour il ne serait pas content, Crespo. Pas content du tout.

Heureusement, les papiers de Theodora étaient restés dans son Opel. Il n'avait donc eu aucune peine à trouver son adresse. Ni à connaître sa véritable identité.

— Je cherchais M^{me} Elisabeth Descamps, expliqua-t-il fort courtoisement à la gardienne, mais elle ne semble pas chez elle. Vous ne savez pas où je pourrais la joindre ?

Il possédait plusieurs fausses cartes de police, opportunément restées elles aussi dans sa voiture. Il en mit une sous le nez de la gardienne.

Celle-ci hésita. Puis :

— Écoutez, murmura-t-elle enfin, c'est tout à fait confidentiel mais, à vous, je peux bien le dire. M^{me} Descamps a une amie qui est venue chercher son courrier ce matin. Elle m'a laissé son nom et son adresse, au cas où. En me demandant, bien sûr, de ne les donner à personne. Je crois que c'est chez elle qu'elle se trouve.

Elle réintégra la loge puis revint avec un bout de papier sur lequel quelques mots étaient griffonnés. Hysiek examina le papier.

Ève Massicot, lut-il, square du Croisic, dans le XV^e arrondissement.

Son visage s'éclaira d'un grand sourire quand il la remercia de sa gentillesse.

Trois minutes plus tard, Boris frappait à son tour à la porte de la gardienne. Et, à son tour, lui mettait sous le nez sa carte de police. Sauf que lui, c'était une vraie.

— Encore ? lâcha la gardienne. Mais c'est une manie ! Votre collègue vient juste de me demander...

— Quel collègue ?

— Est-ce que je sais ! Il vient juste de sortir. À deux minutes près, vous le croisie...

— Et qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

Elle le lui expliqua.

Dès qu'elle prononça le nom d'Eve Massicot, alias Lolo Montecchiari, il décala.

L'appartement de Theodora, cinq étages plus haut, venait d'être « visité », littéralement mis sens dessus dessous et totalement saccagé.

Il n'y avait plus une minute à perdre.

Ève, plus communément appelée Lolo, ressortait de la salle de bains attenante à sa chambre, où elle venait de se sécher les cheveux après les avoir lavés. Elle n'avait sur elle qu'un jean ultra-moulant. Secouant sa magnifique chevelure noire (ce qui faisait aussi danser au passage ses seins monumentaux), elle déboucha dans son living.

Et s'immobilisa.

La silhouette d'un type en noir envahissait tout l'espace. Comment il s'était débrouillé pour entrer ?

— Qui êtes-vous ? lâcha-t-elle d'une voix qui chevrotait un peu.

L'inconnu se rapprochait, oscillant pesamment comme un rhinocéros en train de réfléchir avant de se décider à charger.

— Sortez ! glapit Lolo. Sortez immédiatement !

Pour toute réponse, elle vit la main gauche du type avancer vers elle, large comme une calandre de poids lourd. Cette main s'écrasa sur sa figure, et l'inconnu la fit vaciller jusqu'à ce qu'elle bute contre un divan où elle s'écroula.

— Je cherche Theodora, dit posément Milan Hysiek. Et je sais qu'elle a trouvé refuge chez toi.

— Espèce d'ordure ! Foutez le camp ! cria Lolo qui essayait de se redresser.

Elle se débattait avec l'énergie du désespoir. La main droite du truand se

posa de nouveau sur sa figure, mais plus brutalement, obstruant son nez et sa bouche et l'empêchant de respirer. Toutes griffes lancées en avant, elle essaya de lui écorcher le visage, mais elle ne rencontra que le vide. Rigolard, de sa main restée libre, il caressait ses seins de déesse de la Fécondité en marmonnant des appréciations sur leur consistance très particulière.

À ce moment, il y eut un bruit dans le dos de Milan Hysiek. Il n'eut pas le temps de se retourner et de faire face.

— Lâchez-là ! éructait la voix de Theodora. Tout de suite ! Mains sur la tête !

Dans un réflexe, le Tchèque pivota pourtant sur lui-même. Regard exorbité, la fille brandissait dans sa direction le CZ 75 calibre 9 Para qu'elle avait embarqué en même temps que son blouson.

Elle avait laissé tomber par terre la cartouche de cigarettes qu'elle était descendue acheter et agita son arme.

— Tu as entendu, espèce de salaud ? hurla-t-elle. Mains sur la tête !

Il haussa les épaules et fit un pas en avant.

Puis il se figea. Une détonation avait claqué. Puis une autre. Hallucinée, Theodora tirait dans toutes les directions.

Bouillant de rage, Milan Hysiek leva les mains et les plaça sur sa tête. Puis, sur un nouvel ordre de Theodora, il s'allongea, face contre le plancher.

C'était vraiment le monde renversé.

À ce moment-là, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Qui est-ce ? demanda Theodora, prête à tirer à travers le battant.

— Commandant de police Boris Corentin.

Il y eut un silence.

— Passez votre carte sous la porte.

Boris obtempéra. Encore trois minutes, et la porte s'entrebâilla.

Dans l'étroite ouverture, il y avait la silhouette d'une très belle jeune femme brune qui braquait sur lui une arme.

— Que voulez-vous ?

— Vous êtes Theodora Manson ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Une voix, dans la salle de séjour, retentit.

— Ça va, c'est bien lui, je le connais, lançait Lolo Montecchiari.

Theodora ouvrit la porte.

— Vous tombez bien, dit-elle. On a justement là quelqu'un qui vous intéressera certainement.

Boris se pencha sur le truand allongé face contre le sol.

— Qui c'est celui-là ?

— Il n'a pas daigné me dire son nom, mais quand je vous aurai raconté tout ce qu'il m'a fait pendant huit jours, j'espère que vous arriverez à lui tirer les vers du nez et à savoir pourquoi il m'a fait tout ça. Franchement, j'aimerais bien qu'on me le dise !

Boris sortit une paire de menottes qu'il fit claquer autour des poignets du truand.

— Je vous écoute, dit-il alors en se tournant vers Theodora.

Le téléphone sonnait sur l'un des bureaux du local des Affaires Recommandées.

Boris, qui venait de passer une nuit blanche, au quai des Orfèvres, à cuisiner Milan Hysiek, décrocha d'un geste un peu las.

Une voix d'homme. Qui demandait le commandant de police Corentin.

L'homme déclina son identité. Il était interne à l'hôpital Lariboisière et une personne hospitalisée depuis hier soir dans son service, une certaine Anne-Charlotte Crémili, désirait lui parler. Parler, à vrai dire, n'était pas tout à fait le terme exact, car elle avait encore beaucoup de mal à s'exprimer verbalement, mais elle était en mesure de consigner par écrit ce qu'elle voulait dire.

— J'arrive, fit Boris en jaillissant de sa chaise.

Le visage d'Anne-Charlotte était enflé, et son œil droit à demi fermé. Allergie aux anesthésiques, avait expliqué l'interne. Allergie rarissime, et d'ailleurs sans gravité, mais qui empêchait provisoirement la jeune femme de parler.

— Ne la fatiguez pas trop, recommanda-t-il en refermant la porte de la petite chambre ripolinée en blanc.

Resté seul avec Anne-Charlotte, Boris s'assit au bord de son lit. Il lui demanda si elle se sentait bien. Elle hocha la tête.

Elle avait un bloc sous la main, et un crayon. Elle griffonna quelque chose.

« Neptunia », écrivit-elle.

Elle entoura le mot qu'elle venait d'écrire. Puis elle ajouta d'une écriture fébrile :

« La princesse Albine... Kidnappée... Rue de la Gaîté... Chantage... »

— Pourquoi ? interrogea Boris après avoir pris connaissance de ce qu'elle venait d'écrire.

Il sentit qu'elle prenait son courage à deux mains pour composer une longue phrase :

« Pour prendre le contrôle de Neptunia et en faire un bordel *offshore*... »

C'était à peu près ce que lui avait dit Milan Hysiek, cette nuit, quand il avait craqué et décidé de passer à table.

Silence. Elle réfléchissait.

« C'est Nina qui a monté le coup. Elle a entraîné Alexis... »

Elle ajouta :

« Vite ! »

Puis :

« Histoire de fous. Arrêtez tout ! »

Elle souligna « vite », puis écrivit encore :

« Danger. Nina est folle. »

Boris se leva.

— Merci, dit-il.

Il lui prit les deux mains et les serra dans les siennes.

— Je vous jure que nous allons faire l'impossible. Elle lui fit signe qu'elle avait encore quelque chose à dire, mais c'était compliqué et elle mit un certain temps à rédiger ses phrases pour faire comprendre à Corentin qu'il y avait une porte dérobée au fond de l'ancien théâtre de la rue de la Gaîté, et que celle-ci conduisait à un appartement où la princesse Albine était séquestrée.

Cette fois, elle n'avait plus rien à ajouter.

Boris rebroussa sa crinière noire. Rue de la Gaîté, il avait bien trouvé la porte truquée et l'appartement clandestin, mais la princesse s'était envolée.

Quant à Nina, elle était toujours introuvable.

Plusieurs tentatives, par ailleurs, pour contacter téléphoniquement les occupants de Neptunia s'étaient soldées par un échec.

Il n'y avait plus qu'une solution. Employer les grands moyens et aller sur place. En empruntant un hélicoptère de la police nationale.

Au même instant, un autre hélicoptère, piloté par une jeune femme prénommée Cécile et transportant cinq passagers, cinq touristes qui venaient de s'offrir à prix d'or un inoubliable circuit aérien comprenant le survol de la capitale, se posait sur l'héliport d'un restaurant de luxe des Yvelines.

Surgie de nulle part, une géante aux cheveux blonds coupés en brosse, portant un énorme sac sur l'épaule et tenant à la main un pistolet-mitrailleur Uzi, se rua sur l'appareil.

D'une voix sans réplique, elle annonça aux cinq passagers qu'ils avaient intérêt à s'éjecter vite fait. Puis, s'adressant à la jeune pilote, elle aboya :

— Toi, tu ne bouges pas !

Sous la menace de l'arme, Cécile obéit. La géante s'engouffra dans l'hélicoptère et posa à côté d'elle son énorme sac. Elle paraissait redoutablement calme et déterminée.

Cécile avait deux enfants et onze ans de pilotage derrière elle. Elle décida d'obéir scrupuleusement aux commandements de la géante, et surtout de maîtriser l'angoisse qui commençait à la paralyser.

— Ne mets pas ton casque et n'essaie pas de jouer à la plus maligne avec moi, l'avertit Ondine. Si tu fais ce que je te dis, il ne t'arrivera rien.

Puis elle lui donna l'ordre de redécoller.

Dès qu'elles eurent pris de l'altitude, Ondine se préoccupa de l'énorme sac qu'elle avait apporté avec elle.

Il contenait le cadavre de sa sœur Proserpine qu'elle ramenait avec elle sur Neptunia.

Pour lui offrir la seule sépulture qui fût digne d'elle.

La mer.

À près de six cents kilomètres de Paris, la principauté fantôme de Neptunia semblait danser sur des vagues enfin apaisées. Un grand soleil brillait, le vent avait chassé les nuages et l'océan était d'un bleu presque insoutenable.

Dès que le grondement des pales d'un hélicoptère se fit entendre dans le ciel, Richard Kostaïannou déclencha l'alerte générale. Aussitôt le chef de la sécurité et les six Coréens qui composaient le personnel de surveillance jaillirent à la surface de la plate-forme. Armés de fusils à pompe et de revolvers.

Kostaïannou lui-même, pardon Richard I^{er} en personne, prince de Neptunia, revêtit le costume d'apparat qu'il avait dessiné de ses propres mains, avec épée au côté et bicornes à plumes. Puis, armé d'une carabine, il grimpa lui aussi sur la plate-forme. Au soleil, les épaulettes d'or étincelaient.

Main en visière, il regarda l'hélicoptère descendre vers la plate-forme. Prêt à repousser l'assaut.

Dans sa chambre du pilier est, allongée à plat ventre, la princesse Hélène subissait avec des gémissements de plaisir un autre genre d'assauts : ceux qu'elle devait à l'excellentissime régent Fabien de Beurivage.

— Tu ne crois pas qu'on devrait..., murmura celui-ci en arrêtant soudain de la pilonner.

Elle grogna.

— Laisse donc ce vieux cinglé jouer à la guerre, dit-elle. Tu sais bien qu'il est cardiaque. Avec un peu de chance, cette fois-ci, il va y passer.

Puis elle souffla d'une voix oppressée :

— Continue.

Et il continua.

Piloté par Félix Arpayot, l'hélicoptère qui transportait Nina Crémili et la princesse Albine resta quelques instants en vol stationnaire. Puis, sur un ordre de Nina, il commença à amorcer sa manœuvre d'atterrissage sur Neptunia.

— Tu ne crois pas qu'ils vont tirer ? s'inquiétait Arpayot.

— Avec ce que j'ai à leur annoncer, ça m'étonnerait, grinça-t-elle.

Sur la vieille plate-forme rongée de rouille, rafistolée ici ou là, tant bien que mal, avec des plaques de fer soudées, mais où parfois, malgré tout, on voyait les vagues à travers les trous du plancher d'acier, Richard I^{er}, prince de Neptunia, regardait avec émotion approcher la princesse Albine.

Brusquement, elle s'immobilisa.

À mi-chemin entre Nina et lui.

Celle-ci, armée d'un mégaphone, s'adressa au prince :

— Tu vois ça ? dit-elle.

Elle brandissait un objet noir qui tenait dans sa paume.

— C'est une télécommande, précisa-t-elle. Et cette télécommande est branchée sur quelque chose qui se trouve sur ta fille. Ou plutôt : dans ta fille.

Teint brusquement cireux, Kostaianou se figea.

— Ta fille a présentement cent vingt grammes de plastic dans le ventre, reprit Nina, impitoyable. Ainsi qu'un détonateur ultra-puissant, à base de fulminate, capable de produire un effet de souffle spectaculaire.

Kostaianou était de plus en plus vert.

— C'est là-dessus que ma télécommande est branchée, reprit-elle. Tu vois mon index ? Il suffit d'une petite pression et ta précieuse fille, pschitt ! elle se transforme en confettis !

Le visage du vieux milliardaire se décomposait.

— Que voulez-vous ? bafouilla-t-il.

Nina éclata de rire.

— Une abdication en bonne et due forme. Et je te rends ta fille. Ne te plains pas. D'accord, tu perds ta principauté, mais il te reste tes milliards. Et ta fille.

Son index tremblait au-dessus du boîtier.

— Sinon : confettis !

De nouveau, elle éclata de rire.

Elle possédait l'arme absolue.

C'est alors que tout se désarticula.

En quelques instants, deux hélicoptères apparurent au-dessus de Neptunia.

Le premier était celui dans lequel Ondine avait pris place. Elle donna l'ordre à la pilote de descendre le plus bas possible. Puis, quand elle jugea qu'elle était à la bonne distance, son pistolet-mitrailleur au poing elle se mit à arroser Nina de projectiles. Plus question de travailler en douceur ! Nina parvint à échapper aux premières rafales. Elle commença à courir comme une folle à travers la plate-forme. Sa télécommande lui avait échappé. Les projectiles explosaient sur ses talons. Et, brusquement, sa jambe droite s'engagea dans un trou du plancher. Puis ce fut sa jambe gauche. Elle tenta de se raccrocher aux bords de l'orifice, mais la rouille céda sous ses mains. Avec un long hurlement, elle dégringola vers l'abîme des vagues qui s'ouvrirent et se refermèrent sur elle.

L'autre hélicoptère s'était rapproché. Boris, RMR Spécial Police au poing, venait d'assister impuissant à la mort de Nina Crémili. Il demanda au pilote d'atterrir sur l'héliport de Neptunia.

Lorsqu'il prit enfin pied sur la plate-forme, la princesse Albine s'était blottie dans les bras de son père. Boris courut vers eux.

De là-haut, dans l'hélico toujours en vol stationnaire, Ondine, aveuglée par le chagrin et la fureur d'avoir perdu Proserpine, sa jumelle chérie, continuait à tirer au hasard. Un des gardes coréens tomba, blessé à la jambe. Un autre riposta, ajustant longuement sa cible à l'aide de son fusil à pompe.

Il y eut alors une détonation, une seule, et Ondine, poumons crevés, chavira dans le vide. L'instant d'après, la mer l'engloutissait à son tour.

Tout était enfin terminé. À court de kérosène, l'appareil pris en otage par Ondine sur l'héliport d'un restaurant de luxe obliqua et, reprenant de l'altitude, regagna le continent pour s'y poser.

Son arme toujours dans son poing droit, Boris se rapprocha du vieux milliardaire. Celui-ci, en le voyant arriver, eut une grimace dont Boris ne comprit pas l'origine. En réalité, la douleur de l'infarctus imminent se faisait de plus en plus violente dans sa poitrine et son bras gauche. Une souffrance atroce qui s'étendait en lui à toute allure. Il ouvrit la bouche, essaya de dire quelque chose, puis il tournoya et tomba en avant, les yeux exorbités.

La princesse Albine se précipita sur lui en hurlant.

Il rouvrit les yeux. À l'adresse de sa fille, il tenta d'articuler une phrase. Mais il ne parvint à prononcer qu'un mot :

— Souveraineté...

Une seconde vague de douleur se rua sur lui.

Puis ce fut la nuit.

La princesse Hélène, sixième épouse de Richard I^{er}, prince de Neptunia, venait d'apparaître sur la plateforme. Et d'assister au décès par infarctus de son princier époux.

Elle soupira. Les accords juteux qu'elle avait envisagés avec Nina Crémili étaient à l'eau, c'était le cas de le dire.

— Allons jouer les veuves effondrées, murmura-t-elle pour elle-même.

Theodora était exceptionnellement grande, pour une femme, mais tout de même pas assez pour ne pas être obligée de grimper sur la pointe des pieds lorsqu'elle embrassait Boris Corentin. Surtout quand elle était pieds nus comme ce soir.

Elle n'avait d'ailleurs rien sur elle, ou presque rien. Son chemisier de soie noire était ouvert, laissant jaillir ses lourds seins blancs aux pointes roses. Quant à sa jupe moulante, elle était remontée autour de sa taille. Dessous, à part de longs bas noirs retenus par des élastiques, il n'y avait rien que ses magnifiques jambes musclées et le triangle sombre de son pubis qui éclatait au milieu de sa peau blanche.

La jeune femme attrapa Boris par la nuque, et, ondulant du ventre contre lui, poussa contre son sexe qui réagit aussitôt le renflement de son mont de Vénus. Ils avaient déjà fait l'amour trois fois, mais Boris était infatigable et son membre, de nouveau dressé, battait avec précipitation sous l'effet d'un afflux sanguin irrésistible.

— Il y a si longtemps, murmura-t-elle d'une voix exaltée avant de nouer sa langue à la sienne.

Il y avait longtemps, en effet, qu'ils se désiraient. Depuis la première fois où ils s'étaient vus. Theodora continuait d'embrasser Boris à perdre haleine, l'enveloppant comme une tornade aussi brune que voluptueuse.

— Viole-moi, souffla-t-elle. Je veux que tu me violes.

Elle se renversa de nouveau sur le lit, dans le studio de Boris de la rue de Turbigo, et il chavira sur elle. Visage enflammé, regard à la renverse, lèvres saignantes et gonflées de désir, elle le prit dans sa main droite et le guida vers le centre brûlant d'elle-même. Dès qu'il fut en elle, elle releva les jambes, d'une ruade violente des reins, les jeta en l'air puis les replia sur ses épaules. Il l'attrapa des deux mains sous les fesses et commença à la sabrer avec une violence croissante.

— Oh oui, tu es bon, tu es gros, empale-moi ! gémit-elle.

Il accéléra dans le ventre de Theodora, et en même temps il ne pouvait pas s'empêcher de repenser à Neptunia, l'étrange citadelle marine battue par

les vents et par la mer dont l'existence avait coûté tant de sang, tant de morts, tant de malheurs.

Désormais, le contrôle de cette île qui ne ressemblait à aucune autre revenait à la princesse Albine, si elle savait s'en montrer digne.

Et il y avait des chances pour qu'elle le sache, semblait-il. Ainsi sa première mesure, en tant que souveraine, avait consisté à virer de la plateforme sa belle-mère, la princesse Hélène, et l'amant de celle-ci, l'excellentissime régent Fabien de Beurivage.

Qu'elle avait envoyés en exil, pour ainsi dire.

La principauté de Neptunia redémarrait sur d'excellentes bases.

Lâchant des feulements rauques, Theodora oscillait follement du buste à travers le lit. Ses bras battaient l'air. Elle miaulait et ondulait, égrenant des phrases sans suite et lâchant des bordées d'obscénités. Au bout de dix minutes, elle se mit à lâcher des halètements de jouissance apocalyptique. Son orgasme s'accompagna d'une tornade brûlante qui lui envahit le ventre. Boris, à son tour, explosa en elle, emporté par un plaisir fabuleux. Et à ce moment, toutes les images sinistres qui l'obsédaient s'effacèrent provisoirement de sa mémoire.

Il n'y avait rien de mieux que le ventre d'une femme, et la tornade de bonheur qu'il suscitait, pour oublier les horreurs et les folies du monde.

Un moment au moins.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

TABLE